

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove

Richardson, Samuel

A Dresde, 1752

Lettre Angloises. Tome Quatrieme. Premiere Partie.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1816

LET TRES
ANGLOISES.

TOME QUATRIÈME.
PREMIERE PARTIE.

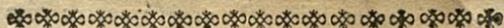


LETTERS





HISTOIRE
DE
CLARISSE
HARLOVE.
TOME QUATRIEME.



LETTRE CXXXIII.

MISS CLARISSE HARLOVE, à
MISS HOWE.

Mercredi matin, 26 d'Avrill,



VOTRE lettre, chere & fidelle Miss
Howe, m'apporte beaucoup de
consolation. Avec quelle douceur
j'éprouve la vérité de cette maxime du Sage,
qu'un ami fidelle est la médecine de la vie!

A 3

Votre



Votre Messager arrive au moment que je pars pour Londres; la chaise à la porte. J'ai déjà fait mes adieux à la bonne veuve, qui m'accorde, à la prière de M. Lovelace, l'aînée de ses filles pour m'accompagner dans le voiage. Cette jeune personne doit retourner dans deux ou trois jours, avec la chaise, qui sera renvoyée au Château de Milord M... dans Hertfordshire.

J'avois reçu cette lettre terrible, le Dimanche, pendant que M. Lovelace étoit absent. Il s'aperçût, à son retour, de l'excès de ma douleur & de mon abattement; & ses gens lui apprirent que j'avois été beaucoup plus mal: en effet, je m'étois évanouie deux fois. Je crois que ma tête s'en ressent comme mon cœur.

Il auroit souhaité de voir la lettre. Mais je m'y opposai, à cause des menaces dont elle est remplie contre lui-même. L'effet qu'elle a produit sur moi ne laissa point de le jeter dans un furieux emportement. J'étois si foible, qu'il me conseilla de remettre mon départ à Lundi, comme je me l'étois déjà proposé.

Il est extrêmement tendre & respectueux. Tout ce que vous avez prévu de sa part est venu à la suite de ce fatal incident. Il s'est offert à moi avec si peu de réserve, que je me fais un reproche de ma défiance, & de

VOUS

vous l'avoir marquée trop librement. Je vous demande en grace, ma très-chère amie, de ne faire voir à personne tout ce qui pourroit nuire de mon côté à sa réputation.

Je dois vous avouer que sa conduite obligeante & l'abbattement de mon esprit, joint à vos avis précédens & aux circonstances de ma situation, me déterminèrent Dimanche à recevoir ouvertement ses offres. Ainsi, je dépens à présent de lui plus que jamais. Il me demande à tous momens de nouvelles marques de mon estime & de ma confiance. Il confesse qu'il a douté de l'une, & qu'il étoit prêt à désespérer de l'autre. Comme je n'ai pû me dispenser de quelques aveux favorables pour lui, il est certain, que s'il s'en rend indigne, j'aurai bien sujet de blâmer cette violente lettre de ma sœur; car je ne me sens point de résolution. Abandonnée de tous mes amis naturels, avec votre seule pitié pour consolation, (pitié refrainte, si je puis ainsi la nommer,) je me suis vûe forcée de tourner mon cœur affligé vers l'unique protection qui s'est présentée. Cependant votre avis me soutient. Non-seulement, il a servi à me déterminer; mais, répété dans la tendre lettre que j'ai devant les yeux, il a la force de me faire partir pour Londres avec une sorte de joie. Auparavant,

A 4

je

je me sentoïſ comme un poids ſur le cœur; & quoique mon départ me parût le meilleur & le plus ſur parti, la force me manquoit, je ne fais pourquoi, à chaque pas que je faiſois pour les préparatifs. J'eſpère qu'il n'arrivera rien de fâcheux ſur la route. J'eſpère que ces eſprits violens n'auront pas le malheur de ſe rencontrer.

La voiture n'attend plus que moi. Pardon, ma très-bonne, ma très-obligeante amie, ſi je vous renvoie votre Norris. Dans la perſpective un peu plus flatteuſe qui commence à s'ouvrir, je ne vois pas que votre argent puiſſe m'être néceſſaire. D'ailleurs, j'ai quelque eſpérance qu'avec mes habits, on m'enverra ce que j'ai demandé; quoiqu'on me le refuſe dans la lettre. Si je me trompe, & ſ'il m'arrive d'être preſſée par le beſoin, il me fera aiſé d'en inſtruire une amie ſi ardente à m'obliger. Mais j'aimerois bien mieux que vous puiſſiez dire, dans l'occaſion, qu'on ne vous a fait aucune demande, & que vous n'avez fait aucune faveur de cette nature. Ma vûe, dans ce que je diſ ici, ſe rapporte à l'eſpérance que j'ai de me rétablir dans l'eſtime de votre mere, qui, après celle de mon pere & de ma mere, eſt ce que je deſire le plus au monde.

Je

Je dois ajouter, malgré la précipitation avec laquelle j'écris, que M. Lovelace m'offrit hier de se rendre avec moi chez Milord M... , ou de faire venir ici l'Aumônier du Château. Il me presse beaucoup d'y consentir, en me témoignant même que la célébration lui seroit plus agréable ici qu'à Londres. Je lui avois dit, qu'il seroit tems d'y penser à la Ville. Mais, depuis que j'ai reçu votre tendre & consolante réponse, je crois sentir quelque regret de n'avoir pû me rendre à ses ardeses sollicitations. Cette affreuse lettre de ma sœur a comme décomposé mon être. Et puis, il y a quelques petites délicatesses, sur lesquelles il me seroit difficile de passer. Point de préparations; point d'articles dressés; point de permission Ecclesiastique; un fond de douleur continuelle; nul plaisir en perspective, pas même dans mes plus vagues desirs: ô ma chere! qui pourroit, dans cette situation, penser à des engagements si solempnels? Qui pourroit paroître prête & l'être si peu?

Si j'osois me flatter que mon indifférence pour toutes les joies de la vie vint d'un juste motif, & qu'elle n'ait pas plûtôt sa source dans l'amertume de mon cœur & dans les mortifications que mon orgueil se lasse d'esfuier, que la mort auroit d'attraits pour



moi! & que j'épouferois un cercueil bien plus volontiers qu'aucun homme!

En vérité, je ne connois plus de plaifir que dans votre amitié. Affurez-moi, qu'il ne me manquera jamais. Si mon cœur devient capable d'en défirer d'autres, ce ne peut être que fur ce fondement.

L'abattement de mes esprits recommence au moment de mon départ. Pardonnez ce profond accès de vapeurs noires, qui me dérobent jufqu'à l'efpérance, feule reflourcée des malheureux, dont je n'ai jamais été privée que depuis ces deux jours.

Mais il eft tems de vous laiffer respirer. Adieu, très-chere & très-tendre amie. Priez pour votre

CL. HARLOVE.

LETTRE CXXXIV.

Miſſ HOWE, à Miſſ CLARISSE
HARLOVE.

Jendi, 27 d' Avril.

Je ne fuis pas contente que vous m'aiez renvoié mon Norris. Mais il faut fe rendre à toutes vos volontés. Vous en pour-

pourriez dire autant des miennes. Aucune des deux, peut-être, ne doit espérer de l'autre qu'elle fasse ce qu'il y a de mieux; & peu de jeunes filles néanmoins savent mieux ce qu'elles devroient faire. Je ne puis me séparer de vous, ma chere; quoique je donne une double preuve de ma vanité dans ce compliment que je me fais à moi-même.

C'est de tout mon cœur que je me rejouis, de voir un changement si avantageux dans votre situation. Le bien, comme j'ai osé vous le promettre, est venu du mal. Quelle idée aurois-je conçu de votre homme, & quelles auroient dû être ses vûes, s'il n'avoit pas pris ce parti sur une lettre si infâme, & sur un traitement si barbare; principalement, lorsqu'il en est l'occasion?

Vous savez mieux que personne quels ont été vos motifs: mais je souhaiterois que vous vous fussiez rendue à des instances si sérieuses. Pourquoi n'aurez vous pas dû permettre qu'il fit venir le Chapellain de Milord M. . . . ? Si vous êtes arrêtée par des bagatelles, telles qu'une permission, des préparatifs, & d'autres scrupules de cette nature; votre servante, ma chere. Vous ne sentez donc pas que la grande cérémonie est un équivalent pour toutes les autres. Gardez-vous de retomber dans vos mélancoliques

ques délicatesses, jusqu'à préférer un drap mortuaire à ce qui doit faire l'objet de vos desirs, lorsque vous l'avez actuellement entre les mains, & lorsqu'il est vrai, comme vous l'avez dit dans une occasion plus juste, qu'on n'a pas la liberté de mourir quand on veut. Mais je ne fais quelle étrange perversité de la nature humaine, fait désirer, dans l'éloignement, ce qu'on méprise aussitôt qu'on croit y toucher.

Vous n'avez à vous proposer qu'un seul point. C'est le mariage. Qu'il ne tarde plus, je vous en supplie. Abandonnez le reste à la providence, & fiez-vous à sa conduite. Vous aurez un très-bel homme, un homme agréable; qui ne manqueroit pas de sagesse, s'il n'étoit pas vain de ses talens, & possédé de l'esprit de libertinage & d'intrigue. Mais tandis que les yeux d'une infinité de femmes, séduits par une si belle figure & par des qualités si brillantes, entreprendront sa vanité, vous prendrez patience; en attendant que les cheveux gris & la prudence entrent ensemble sur la scène. Pouvez-vous espérer que tout se réunisse pour vous dans le même homme?

Je suis persuadée que M. Hickman ne connoit point de voies détournées; mais il marche de mauvaise grace dans la voie droite.

droite. Cependant Hickman, quoiqu'il ne plaîse point à mes yeux & qu'il amuse peu mes oreilles, n'aura rien de choquant, je m'imagine, pour ces deux organes. Votre homme, comme je vous le disois dernièrement soutiendra sans cesse votre attention; vous serez toujours occupée avec lui, quoiqu'un peu plus, peut-être, de vos craintes que de vos espérances: tandis qu'Hickman ne fera pas plus capable de tenir une femme éveillée par ses discours, que de troubler son sommeil par des facheuses aventures.

Je crois savoir à présent sur lequel des deux une personne aussi prudente que vous auroit d'abord fait tomber son choix: & je ne doute pas non plus, que vous ne puissiez deviner lequel j'aurois choisi, si j'avois eu cette liberté. Mais, fieres comme nous sommes, celle qui l'est le plus ne peut que refuser; & la plupart se déterminent à recevoir un homme à demi digne d'elles, dans la crainte qu'on ne leur offre quelque chose de pis.

Si nos deux hommes étoient tombés à des esprits de la trempe du leur, quoiqu'à la longue M. Lovelace pût avoir été trop fort pour moi, je me figure, que pendant les six premiers mois, du moins, je lui au-

rois

rois rendu peine de cœur pour peine de cœur : pendant que vous , avec mon doux Berger , vous auriez coulé des jours aussi sereins , aussi calmes , aussi compassés que l'ordre des saisons ; & ne variant , comme elles , que pour apporter autour de vous une abondance continuelle d'utilités & d'agrémens.

* * *

J'aurois contiué dans le même stile. Mais j'ai été interrompue par ma mere , qui est entrée subitement , & d'un air qui portoit la défense ; en me faisant souvenir , qu'elle ne m'avoit accordé sa permission que pour une fois. Elle a vû votre odieux oncle , & leur conférence secrete a duré longtems. Ces allures me chagrinent beaucoup.

Il faudra que je garde ma lettre , en attendant de vos nouvelles ; car je ne fais plus où vous l'envoyer. N'oubliez pas de me donner pour adresse un lieu tiers , comme je vous en ai prié.

Ma mere m'ayant pressée , je lui ai dit , qu'à la vérité , c'étoit à vous que j'écrivois ; mais que c'étoit pour mon seul amusement , & que je ne savois pas où vous adresser ma lettre.

Je-

J'espère que la première des vôtres, m'apprendra votre mariage; quand vous devriez m'apprendre par la seconde, que vous avez à faire au plus ingrat de tous les monstres, comme il seroit nécessairement, s'il n'étoit pas le plus tendre de tous les maris.

J'ai dit que ma mere me chagrine beaucoup: mais j'aurois pû dire, dans vos termes, qu'elle m'a comme *décomposée*. Croiriez-vous qu'elle prétend catéchiser Hickman, pour la part qu'elle lui suppose à notre correspondance; & qu'elle le catéchise très-sévèrement, je vous en assure? Je commence à croire que je ne suis pas sans quelque sentiment de *pitié* pour le *pitoyable* personnage; car je ne puis souffrir qu'il soit traité comme un sot par tout autre que moi. Entre nous, je crois que la bonne Dame s'est un peu oubliée. Je l'ai entendue crier très-haut. Elle s'est peut-être imaginée que mon pere étoit revenu au monde. Cependant la docilité de l'homme devoit la détromper; car je m'imagine, en me rappelant le passé, que mon pere auroit parlé aussi haut qu'elle.

Je sais que vous me blâmerez de toutes ces impertinences; mais ne vous ai-je pas dit qu'on me chagrine? Si je ne m'en refendois

sentois pas un peu, on pourroit douter de qui je suis fille, des deux côtés.

Cependant vous ne devez pas me gronder trop sévèrement; parce que j'ai appris de vous à ne pas défendre mes erreurs. Je reconnois que j'ai tort; & vous conviendrez que c'est assez: ou vous ne seriez pas aussi généreuse ici que vous l'êtes toujours.

Adieu, ma chere. Je dois, je veux vous aimer; & vous aimer toute ma vie. Je le signe de mon nom. Je le signerois de mon sang comme le plus cher & le plus saint de tous les devoirs.

ANNE HOWE.

LETTRE CXXXXV.

MISS HOWE, à MISS CLARISSE
HARLOVE.

(Cette lettre ne partit qu'avec
la précédente)

Jeudi 27 d'Avril.

Un juste intérêt m'a fait approfondir si vos parens étoient sérieusement résolus, avant votre départ, de renoncer à leurs méfures; comme votre tante ne fait pas diffi-
culté

c
r
e
z
li
is
e
n
le

culté de vous en assurer dans sa lettre. En rapprochant différentes informations ; les unes tirées de ma mere, par les confidences de votre oncle Antonin ; les autres de votre sœur, par Miss Lloyd ; & quelques unes, par une troisième voie, que je ne vous nommerai point à présent, j'ai raison de croire que je puis vous donner le recit suivant pour une vérité certaine.

On n'avoit aucune disposition à changer de mesures, jusqu'aux deux ou trois derniers jours qui ont précédé votre départ. Au contraire, votre frere & votre sœur, quoique sans espérance de l'emporter en faveur de Solmes, étoient résolus de ne se relâcher de leurs persécutions, qu'après vous avoir poussée à quelque démarche, qui, avec le secours de leurs bons offices, vous auroit fait juger indigne d'excuse, par les Etres à demi raisonnables qu'ils avoient à faire mouvoir.

fi
is,
é-
fi-
té

Mais enfin, votre mere lassé, & peut-être honteuse, du rôle passif qu'elle avoit joué jusqu'alors, prit le parti de déclarer à Miss Arabelle, qu'elle étoit déterminée à mettre tout en usage pour finir les divisions domestiques, & pour engager votre oncle Harlove à seconder ses efforts.

T. IV. P. I.

B

Cette

Cette déclaration alarma votre frere & votre sœur. Ce fut alors qu'on résolut de changer quelque chose au prémier plan. Les offres de Solmes étoient néanmoins trop avantageuses pour être abandonnées : mais on prit un nouveau tour, qui fut d'engager votre pere à des excès de bonté & de condescendance. On s'en promit même plus de succès que de la rigueur ; & telle, comme ils le publient, devoit être votre dernière épreuve.

Au fond, ma chere, je crois que le succès de cette voie auroit répondu à leurs espérances. Je ne doute pas un moment que si votre pere eût consenti à fléchir les genoux, c'est-à-dire, à faire pour vous ce qu'il n'a jamais fait que pour Dieu, il n'eût tout obtenu d'une fille telle que vous. Mais, ensuite, que seroit-il arrivé? Peut-être auriez-vous consenti à voir Lovelace, dans la vûe de l'appaiser & de prévenir les désastres ; du moins, si votre famille vous en avoit laissé le tems, & si le mariage n'avoit pas été brusqué. Croiez-vous que vous fussiez revenue librement de cette entre-vûe ? Si vous la lui aviez refusée, vous voyez qu'il étoit résolu de leur rendre une visite, & bien escorté : & quelles en auroient été les suites?

Ainsi,

Ainsi, nous ne favons pas trop si les choses n'ont pas tourné au mieux, quoique ce mieux ne fût pas fort à désirer.

J'espère que votre esprit sensé & capable de réflexion fera l'usage qu'il convient de cette découverte. Qui n'auroit pas la patience de soutenir un grand mal, s'il pouvoit se persuader que la providence l'a permis dans sa bonté, pour le garantir d'un plus grand? sur-tout, s'il avoit droit, comme vous, de se reposer tranquillement sur le témoignage de son propre cœur.

Permettez que j'ajoute une observation : Ne voions-nous pas, par le récit que je vous ai fait, les services que votre mere auroit pû vous rendre, si l'autorité maternelle s'étoit fortement déclarée en faveur d'une fille qui avoit de son côté le double droit du mérite & de l'oppression?

Adieu, ma chere. Je suis pour jamais à vous.

ANNE HOWE.

(Miss Harlove, dans sa réponse à la première de ces deux dernières lettres, gronde son amie de donner si peu de poids à ses avis, par rapport à sa mere. On croit devoir en insérer ici quelques extraits, quoiqu'un peu avant le tems).

B 2

Je



Je ne repéterai pas, dit-elle, ce que je vous ai déjà écrit en faveur de M. Hickman. Je vous rappellerai seulement une observation que vous m'avez entendue faire plus d'une fois ; „c'est qu'ayant survecu à votre „première passion, vous n'auriez que de „l'indifférence pour ce second amant, quand „il auroit les perfections d'un Ange.

Les motifs qui m'ont fait suspendre la célébration, continue-t-elle, n'ont pas été de simples scrupules de formalité. J'étois réellement fort mal. Je ne pouvois soutenir ma tête. La fatale lettre m'avoit percé le cœur. D'ailleurs, ma chere, devois-je être aussi ardente à profiter de ses offres, que si j'eusse appréhendé qu'il ne me les repétat jamais ?

(Dans la seconde lettre, elle fait les réflexions suivantes, entre plusieurs autres).

„Ainsi, ma chere, vous paroissez persuadée qu'il y a du destin dans mon erreur. „Je reconnois ici l'amie tendre & remplie „d'égards. Cependant, puisque mon sort „s'est déclaré, comme il a fait, plutôt au „Ciel que le caractère de mon pere fût à „couvert de reproche aux yeux du public; „ou du moins celui de ma mere, qui a fait „l'admiration de tout le monde avant la „nais-

„naissance de nos malheureux troubles do-
„mestiques ! Que personne ne sache de vous
„qu'en faisant valoir à propos ses rares ta-
„lens, elle auroit pû sauver une fille infor-
„tunée. Vous observerez, ma chere, qu'a-
„vant qu'il fût trop tard, lorsqu'elle a
„vû qu'il n'y avoit pas de fin aux persécu-
„tions de mon frere, elle avoit pris la reso-
„lution d'agir avec force: mais sa téméraire
„fille a tout précipité par la funeste entre-
„vûe, & lui a fait perdre le fruit de ses in-
„dulgens desseins. Ah! ma chere, je suis
„convaincue à présent, par une triste ex-
„périence, qu'aussi longtems que des enfans
„sont assez heureux pour avoir des parens
„ou des gardiens, qu'ils puissent consulter,
„ils ne doivent pas présumer (non, non ja-
„mais, même avec les meilleures & les plus
„pures intentions) de suivre leurs propres
„idées dans les affaires d'importance.

„Je crois entrevoir, ajoute Miss Clarisse,
„un raïon d'espérance pour ma réconciliation
„future, dans l'intention que ma mere avoit
„de s'employer en ma faveur, si je n'avois
„pas ruiné son projet par ma coupable démar-
„che. Cette favorable idée se fortifie d'au-
„tant plus, que le crédit de mon oncle Har-
„love seroit sans doute d'un grand poids,
„comme le pense ma mere, s'il avoit la bon-



„té d'entrer dans mes intérêts. Peut-être
 „me convient-il d'écrire à ce cher oncle, si
 „je puis en trouver l'occasion, ou la faire
 „naître. „

 LETTRE CXXXXVI.

M. LOVELACE, à M.
 BELFORD.

Lundi 24 d'Avril.

Le deslin, mon cher Belford, trame une
 toile bien bizarre pour ton ami; & je
 commence à craindre de m'y voir enveloppé
 sans pouvoir l'éviter.

Je travaille depuis longtems, tantôt à la
 sappe, comme un rusé mineur, tantôt
 comme un oïseleur habile, étendant mes
 filets, & m'applaudissant de mes inven-
 tions, pour faire tomber absolument cette
 inimitable fille entre mes bras. Tout pa-
 roissoit agir pour moi. Son frere & ses on-
 cles n'étoient que mes *Pionniers*. Son pere
 faisoit tonner l'artillerie par ma direction.
 Madame Howe étoit remuée par les ressorts
 que je conduisois. Sa fille donnoit le mou-
 vement pour moi, & se figuroit néanmoins
 combattre mes vûes. La chere personne
 elle-

elle-même avoit déjà la tête passée dans mon piège, sans s'appercevoir qu'elle y étoit prise; parce que mes machines n'étoient pas sensibles autour d'elle. En un mot, lorsqu'il ne manquoit rien à la perfection de mes mesures, te seroit-il tombé dans l'imagination que je fusse devenu mon ennemi, & que j'eusse pris parti pour elle contre moi-même? Aurois-tu jugé que j'abandonnerois mon entreprise favorite, jusqu'à lui offrir de l'épouser avant son départ pour Londres, c'est-à-dire, jusqu'à rendre toutes mes opérations inutiles?

Lorsque tu seras informé de ce changement, ne penseras-tu pas que c'est mon Ange noir qui me joue, & qui s'est mis dans la tête de me précipiter dans le lien indissoluble; pour être plus sûr de moi, par les *transgressions complexes* auxquelles il m'excitera infailliblement après mon mariage, que par les pechés simples que je me permets depuis si longtems, & pour lesquels il craint que l'habitude ne devienne une excuse?

Tu seras encore plus surpris, si j'ajoute que suivant toute apparence, il y a quelque traité de reconciliation commencé entre les Anges noirs & les blancs, car ceux de ma charmante ont changé dans un instant toutes ses idées, & l'ont portée contre mon atten-



te à reconnoître qu'elle m'honore d'une préférence dont elle ne m'avoit point encore fait l'aveu. Elle m'a même déclaré qu'elle se propose d'être à moi, sans les anciennes conditions. Elle me permet de lui parler d'amour, & de l'irrévocable cérémonie. Cependant, autre sujet d'admiration! Elle veut que cette cérémonie soit différée. Elle est déterminée à partir pour Londres, & même à se loger chez la veuve.

Mais tu me demandes, sans doute, comment ce changement est arrivé? Toi, Lovelace, me diras-tu, nous savons que tu te plais aux opérations surprenantes; mais nous ne te connoissons pas le don des miracles. Comment t'y es-tu pris pour arriver à ce point?

Je vais te l'apprendre. J'étois en danger de perdre pour jamais la charmante Clarisse. Elle étoit prête à prendre son essor vers les Cieux, c'est-à-dire, vers son élément naturel. Il falloit quelque moien puissant, un moien extraordinaire, pour la retenir parmi les êtres de notre espèce. Quel moien plus efficace que les tendres fons de l'amour & l'offre du mariage, de la part d'un homme qui n'est pas haï, pour fixer l'attention d'un jeune cœur qui souffre de ses incertitudes, & qui a désiré impatientement d'entendre une proposition si douce? Voici

Voici l'aventure en peu de mots. Tandis qu'elle refusoit de m'avoir la moindre obligation, & que sa fierté me tenoit éloigné, dans l'espérance que le retour de son cousin la rendroit absolument indépendante de moi; mécontente au fond, de me voir tenir mes passions en bride, au-lieu de les abandonner à sa censure; elle écrit une lettre, pour presser la réponse de sa sœur à une autre lettre, par laquelle sa crainte même de m'être obligée, & sa passion pour l'indépendance, lui avoient fait demander ses habits & d'autres commodités qu'elle avoit laissées au Château d'Harlove. Que reçoit-elle? une réponse outrageante, & plus horrible encore par la nouvelle qu'elle contenoit d'une malédiction dans les formes, prononcée de la bouche d'un pere, contre une fille qui mérite toutes les bénédictions du Ciel & de la Terre. Mille fois maudit, le sacrilège Vieillard qui n'a pas craint la foudre, en maudissant le modèle de toutes les graces & de toutes les vertus! & malediction au double, sur l'organe de cette nouvelle detestable, sur l'envenime, l'indigne Arabelle!

J'étois absent, à l'arrivée de cette lettre. A mon retour, je trouvai la divine Clarisse, qui n'étoit revenue de plusieurs évanouissemens, que pour y retomber sans cesse, &



qui tenoit tous les assistans dans le doute de sa vie. On avoit dépêché de tous côtés pour me trouver. Il n'est pas surprenant qu'elle eût été si touchée; elle dont le respect excessif pour son cruel tiran de pere lui faisoit attacher la plus affreuse idée à sa malédiction, sur-tout, comme je l'appris par ses gemissemens aussitôt qu'elle fût en état de parler, à une malédiction qui s'étendoit à ce monde & à l'autre. Que n'est-elle tombée, au même instant, sur la tête de celui qui l'a prononcée, par un accès de quelque mal violent qui devoit le prendre à la gorge & l'étouffer sur le champ, pour servir d'exemple à tous les peres dénaturés!

N'aurois-je pas été le dernier des hommes, si dans une occasion de cette nature, je ne m'étois pas efforcé de la rappeler à la vie, par toutes sortes de consolations, de vœux, de caresses, & par toutes les offres que je crus capables de lui plaire? Mon empressement eût d'heureux effets. Je lui rendis plus qu'un office de pere; car elle m'eût l'obligation d'une vie, que son pere barbare lui avoit presque ôtée. Comment ne cherirois-je pas mon propre ouvrage? Je parlois de bonne foi, lorsque je lui offrois de l'épouser; & mon ardeur à demander que la célébration ne fût pas différée, étoit une ardeur

ardeur réelle. Mais son extrême abbattement, mêlé d'une délicatesse qu'elle conservera, je n'en doute point, jusqu'au dernier soupir, lui ont fait refuser le tems: quoi qu'elle consente à la solemnité; car elle m'a dit „qu'étant abandonnée de tout le monde, „il ne lui restoit plus d'autre protection que „la mienne.„ Tu vois, par ce discours même, que je lui ai moins d'obligation de cette faveur qu'à la cruauté de ses amis.

Elle n'a pas manqué d'écrire à Miss Howe, pour l'informer de leur barbarie; mais elle ne lui a point marqué le misérable état de sa santé. Dans la foiblesse où elle est, ses alarmes, du côté de son stupide frere, lui font désirer d'être à Londres. Sans cet accident, & ce que tu auras peine à croire, sans mes persuasions, qui viennent de l'état où je la vois, elle seroit partie dès aujourd'hui: mais, s'il ne lui arrive rien de plus fâcheux, le jour est fixé à Mercredi.

Deux mots, je t'en prie, sur ta grave prédication. „Tu commences à trembler „sérieusement pour la Belle; & c'est un „miracle, dis-tu, si elle me résiste. „Avec la connoissance que nous avons de „ce sexe, tu craindrois, à ma place, de „pousser plus loin l'épreuve, dans la crainte du succès. Et, dans un autre endroit; „si

„si tu plaides, me dis-tu, pour le mariage,
 „ce n'est point par aucun goût que tu aies
 „à te reprocher pour cet état.

Plaisant Avocat! Tu n'as jamais été heureux dans tes raisonnemens. Toutes les pauvretés rebattues, dont ta lettre est remplie en faveur de l'état conjugal, ont-elles autant de force que cet aveu doit en avoir contre ta propre thèse?

Tu prends beaucoup de peine à me convaincre que dans la disgrâce & les chagrins où cette belle personne est comme enlevée (tu m'avoueras, j'espère, que c'est la faute de ses implacables parens & non la mienne) l'épreuve que je me propose est injuste. Moi, je te demande si l'infortune n'est pas le creuset de la vertu? Pourquoi, veux-tu que mon estime ne porte pas sur un mérite éprouvé? Mon intention n'est-elle pas de la récompenser par le mariage, si elle résiste à l'épreuve? Il est inutile de me jeter dans des répétitions. Relis, beau raisonneur, relis ma longue lettre du 13. Tu trouveras que je détruis d'avance toutes tes objections, jusqu'à la dernière syllabe.

Cependant, ne me crois pas fâché contre toi. J'aime l'opposition. Comme le feu est l'épreuve de l'or, & la tentation celle de la vertu, l'opposition est celle de
 l'hom-

l'homme d'esprit. Avant que tu te fusses érigé en Avocat de la Belle, n'ai-je pas mis dans ta bouche quantité d'objections contre mon entreprise, uniquement pour me relever moi-même en te prouvant que tu n'y entens rien? à peu près comme Homere forme des Champions & leur donne des noms terribles, pour leur faire casser la tête par ses Héros.

Prends néanmoins une bonne fois cet avis pour regle : „Il faut être bien sûr d'avoir „raison, lorsqu'on entreprend de corriger „son Maître.

Mais pour revenir à mon sujet, observe avec moi que de quelque manière que mes vûes puissent tourner, cette lettre violente, que ma charmante a reçue de sa sœur, avance mes progrès au moins d'un mois. Je puis à présent, comme je te l'ai fait entendre, parler d'amour & de mariage, sans craindre aucune censure, sans être borné par des restrictions; & de rigoureuses loix ne font plus ma terreur.

C'est dans cette douce familiarité que nous partirons pour Londres. La fille aînée de Madame Sorlings accompagnera ma Belle dans la chaise, & je les escorterai à cheval. On craint extrêmement le complôt de Singleton. On m'a fait promettre une
pa-

patience d'Ange, s'il arrive quelque chose sur la route. Mais je suis certain qu'il n'arrivera rien. Une lettre, que j'ai reçue aujourd'hui de Joseph, m'assure que James Harlove a déjà quitté son stupide projet, à la prière de tous ses amis, qui en redoutent les suites. Cependant, c'est une affaire à laquelle je ne renonce pas de-même; quoique l'usage que j'en puis faire ne soit pas encore décidé dans ma tête.

Ma charmante m'apprend qu'on lui promet ses habits. Elle espère qu'on y joindra ses pierreries, & quelque argent qu'elle a laissé derrière elle. Mais Joseph m'écrit que ses habits seuls lui seront envoyés. Je me garde bien de l'en avertir. Au contraire, je lui répète souvent qu'elle ne doit pas donner qu'on ne lui envoie tout ce qu'elle a demandé de personnel. Plus son attente sera trompée de ce côté-là, plus il faut qu'elle tombe dans ma dépendance.

Mais, après-tout, j'espère trouver la force d'être *honnête*, pour une fille d'un mérite si distingué. Que le Diable t'emporte, avec l'idée que tu es venu m'inspirer mal à propos, qu'elle pourroit bien succomber.

Je t'entens. Si mon dessein, diras-tu, est d'être honnête, pourquoi ne pas renoncer à l'affaire de Singleton, comme son frere?

S'il

S'il faut te répondre, c'est qu'un homme modeste, qui se défie toujours de ses forces, doit se réserver une porte pour fuir. Ajoute, si tu veux, que lorsqu'on s'est rempli d'un dessein, qu'on se trouve forcé d'abandonner par quelque bonne raison, il est bien difficile de n'y pas revenir aussitôt que l'obstacle cesse.

LETTRE CXXXVII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mardi, 25 d'Avril.

Tout est en mouvement pour notre départ. D'où viennent les battemens de cœur que j'éprouve ? Quel pressentiment m'agite ? Je suis résolu d'être honête ; & cette idée augmente l'étonnement que me causent des agitations si peu volontaires. Mon cœur est un traître. Il a toujours été tel, & je crains qu'il ne le soit toujours. C'est une joie si vive, lorsqu'il touche au succès de quelque malice ! J'ai si peu d'empire sur lui ! Ma tête d'ailleurs est si naturellement tournée à favoriser ses inclinations ! N'importe. Je veux soutenir un assaut contre toi, vieil ami ; & si tu es le plus fort dans

dans cette occasion, je ne te disputerai jamais rien.

La chere personne ne cesse point d'être extrêmement foible & abbatue. Tendre fleur! Qu'elle est peu propre à resister aux vents impétueux des passions, & aux emportemens de l'orgueil & de l'insolence! A couvert jusqu'à présent sous les aîles d'une famille dont elle n'avoit reçu que des témoignages de tendresse & d'indulgence, ou plutôt des adorations; accoutumée à reposer sa tête sur le sein de sa Mere!

Telle fut ma première réflexion, avec un mélange de pitié & d'amour redoublé, lorsqu'à mon retour, je trouvai cette charmante fille à peine revenue de plusieurs longs évanouïsemens, où l'avoient jetté la lettre de son exécration scur; la tête appuyée sur le sein de la Fermière. Elle étoit noyée dans ses pleurs. Que la douleur avoit de charmes sur son visage! ses yeux qui se tournèrent vers moi, lorsqu'elle me vit entrer, sembloient demander ma protection. Serois-je capable de lui manquer? J'espère que non. Mais, toi, misérable Belford, pourquoi m'avoir mis dans la tête qu'elle peut être vaincue? & n'est-elle pas contable aussi d'avoir pensé si tard, & avec tant
de

de répugnance, à mettre sa confiance dans mon honneur?

Mais, après tout, si sa foiblesse & ses langueurs continuent dans cet excès, ne suis-je pas menacé, en l'épousant, de ne voir tomber entre mes bras qu'une femme vapoureuse? Je serois doublement perdu. Non qu'après les deux ou trois premières semaines je me propose d'être fort assidu auprès d'elle: mais lorsqu'un homme a passé l'espace de quinze jours dans ses premiers transports, à voltiger de fleur en fleur, comme une laborieuse abeille, & qu'il pourroit prendre du goût pour sa maison & pour sa femme, crois tu qu'il ne soit pas insupportable d'être reçu par une Niobé, dont il commence à sentir la froideur?

Que le Ciel rende la santé & la vigueur à ma charmante! c'est la priere que je lui fais à toute heure. Il faut bien qu'un homme, qui se destine à elle, puisse reconnoître si elle est capable d'aimer autre chose que son pere & sa mere. Ma crainte est qu'il ne dépende toujours d'eux de diminuer le bonheur de son mari; & les haïssant d'aussi bonne foi que je fais, je suis extrêmement choqué de cette réflexion. Dans plusieurs points, je vois en elle plus qu'une femme. Dans d'autres, qui lui sont propres, je vois

T. IV. P. I.

C

un



un Ange. Mais dans d'autres aussi, je ne vois qu'une poupée. Tant de regrets pour son pere! Tant de passion pour sa famille! Quel fera le rolle d'un mari, avec une femme de cette trempe? A moins, peut-être, que ses parens ne daignent se reconcilier avec elle, & que cette reconciliation ne soit durable.

Ma foi, il vaut infiniment mieux, & pour elle & pour moi, que nous renoncions au mariage. Quelle délicieuse vie que celle d'un amour libre, avec une fille comme elle! Ah! si je pouvois lui en inspirer le goût! Des craintes, des inquiétudes, des jours orageux des nuits interrompues; tantôt, par le doute d'avoir déobligé, tantôt par une absence qu'on craint de voir durer toujours! Ensuite, quels transports au retour, ou dans une réconciliation! Quels dédomagemens! Quelles douces recompenses! Une passion de cette nature entretient l'amour dans une ardeur continuelle. Elle lui donne un air de vie qui ne s'affoiblit jamais. L'heureux couple, au lieu d'être assis, de rever, de s'endormir chacun au coin d'une cheminée, dans une soirée d'hiver, paroît toujours neuf l'un à l'autre, & n'est jamais sans avoir quelque chose à se dire.

Tu

Tu as vû, dans mes derniers vers, ce que je pense de cet état. Lorsque nous serons à Londres, je veux les laisser, comme sans dessein, dans quelque endroit où elle puisse les lire; c'est-à-dire, néanmoins, si je n'obtiens pas bientôt son consentement pour aller à l'Eglise. Elle y apprendra quelles sont mes idées sur le mariage. Si je vois qu'elle ne s'en offense point, ce sera un fondement, sur lequel je me réserve le soin de bâtir.

Combien de filles se sont laissées entraîner, qui auroient été même à couvert de l'attaque, si elles avoient marqué le ressentiment convenable lorsqu'on a mis le siège devant leurs yeux ou leurs oreilles? Il m'est arrivé d'en assiéger plus d'une, par un mauvais livre, par une citation hasardée, ou par une peinture indécente: & celles qui n'en paroissent point offensées, ou qui se contentoient de rougir, sur-tout si je les vois sourire & lorgner, nous avons toujours compté, le vieux Satan & moi, qu'elles étoient à nous. Que d'avis salutaires je ferois en état de donner à ces friponnes, si je le jugeois à propos! Peut-être leur offrirai-je quelque jour des leçons, moins par vertu que par envie, lorsque la vieillesse m'aura fait perdre le goût de la volupté.

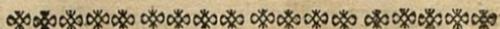


Mardi au soir.

Si vous êtes à Londres, le jour que nous y arriverons, vous ne ferez pas longtems sans me voir. Ma charmante se trouve un peu mieux. Ses yeux me l'apprennent; & sa voix harmonieuse, que j'entendois à peine la dernière fois que je l'avois vûe, recommence à faire le charme de mes oreilles. Mais point d'amour, point de sensibilité. Il ne faut pas penser, avec elle, à ces libertés innocentes (du moins dans leurs commencemens, car tu fais qu'elles conduisent toujours à quelque chose) qui adoucissent, ou si tu veux, qui amolissent le cœur de ce sexe. Je trouve cette rigueur d'autant plus étrange, qu'elle ne défavoue plus la préférence dont elle m'honore, & qu'elle a le cœur capable d'une profonde tristesse. La tristesse attendrit, énerve. Une amé affligée tourne la vûe autour d'elle, implore en silence la consolation qui lui manque, & ne se défend guères d'aimer son consolateur.



LET-



LETTRE CXXXVIII.

M. LOVELACE, à M.
BELFORD.

Mercredi, 26 d' Avril.

Enfin, mon heureuse étoile nous a conduits au port désiré, & nous avons pris terre sans obstacle. Le Poëte, a fort bien dit: * „l'homme actif & résolu surmonte „ les difficultés, par la même hardiesse qui „ les lui fait tenter. L'homme lent & sans „ courage, se refroidit, tremble à la vûe de „ la peine & du danger, & forme l'impof- „ sibilité qu'il redoute.,

Mais, au milieu de mon triomphe, je ne fais quoi, que je ne puis nommer, rabaisse ma joie, & jette un nuage sur les plus brillantes parties de ma perspective. Si ce n'est pas la conscience, c'est quelque chose qui ressemble prodigieusement à ce que je me souviens d'avoir pris autrefois pour elle.

Surement, Lovelace, (t'entens-je dire avec ton air épais) tes honêtes notions ne font pas déjà évanouies! Surement, tu ne

C 3 fini-

* Quatre Vers de Rowe.

finiras pas en misérable, avec une fille que tu reconnois si digne de ton amour.

Je ne fais que repondre là dessus. Pourquoi cette chere fille n'a t'elle pas voulu m'accepter, lorsque je m'offrois de si bonne foi? Depuis que je l'ai ici, les choses se présentent à mes yeux sous une face toute différente. Notre bonne mere & ses filles sont déjà autour de moi. La charmante personne! Quel teint! Quels yeux! Quelle majesté dans toute sa figure! que vous êtes heureux, M. Lovelace! Vous nous la devez; vous nous devez une si aimable compagne. Ensuite, ces diablesse me rappellent mes idées de vengeance & de haine contre toute sa famille. Sally, frappée d'admiration à la première vûe s'est approchée de moi pour me reciter ces vers de Dryden.

„Plus charmante que le plus beau lys, sur
„son trone de verdure; plus fraiche que Mai
„même, avec ses fleurs nouvellement
„éclofes. „

J'ai envoié chez toi, une demie heure après notre arrivée, pour recevoir tes felicitations; mais j'apprens que tu n'as pas quitté ta maison d'Egware.

Ma Belle, qui se porte à charmer, s'est retirée pour son office continuel; c'est-à-dire pour exercer sa plume. Il faut que je me
re-

reduise au même amusement, jusqu'à ce qu'il lui plaise de m'accorder l'honneur de sa présence. Tous les rolles sont ici distribués, & chacun étudie le sien.

Mais je vois venir la veuve, qui mene *Dorcas Wykes* par la main. *Dorcas Wykes*, ami *Belford*, doit être femme de chambre de ma belle; & je vais l'introduire auprès d'elle. J'aurai désormais tant de moiens pour emporter la place, que je ne puis être embarrassé que par le choix.

* * *

Bon. L'honnête perfonne est acceptée. Nous l'avons fait passer pour une fille de bonne famille, mais dont l'éducation a été négligée, par des malheurs de fortune, jusqu'au point de ne savoir ni lire ni écrire; parente de *Madame Sinclair*. Ainsi, recommandée par elle-même, & proposée seulement jusqu'à l'arrivée d'*Hannah*, elle ne pouvoit être refusée. Tu sens les avantages que j'ai à tirer de cette fable, & qui'l y aura bien du malheur, si je ne pénétre pas le fond des correspondances. On n'a pas l'œil si attentif sur ses papiers, ni le même soin de ne pas les laisser sur sa table, lorsqu'on croit avoir un domestique qui ne fait pas lire.



Dorcas est une fille bien mise & de fort bonne mine. Je ne suis pas sans espérance que dans une maison étrangère, ma charmante la fera coucher avec elle, dunoins pendant quelques nuits. Cependant j'ai crû m'appercevoir qu'elle ne la goûtoit point à la première vûe; quoique cette fille ait pris un air fort modeste, & même un peu trop surchargé. La doctrine des simpathies & des antipathies est une surprenante doctrine. Mais Dorcas sera si douce & si prévenante, qu'elle dissipera bientôt cette première impression. Je suis sûr de son incorruptibilité; grand point, comme tu fais: car une femme & sa servante du même parti, embarrasseroient une douzaine de diables.

La chere personne n'a pas marqué plus de goût pour notre veuve, lorsqu'elle l'a vûe paroître à son arrivée. Je m'étois flatté néanmoins, que la lettre de l'honête Doleman l'avoit préparée à l'air mâle de son hôteffe.

Mais à propos de cette lettre, tu me dois un compliment, Belford; & tu devrois deviner sur quoi? Un compliment sur mon mariage. Apprens que dire & faire, c'est la même chose pour moi, quand je me le suis une fois proposé, & que nous sommes actuellement mari & femme. Il y manque seulement

lement la consommation. Je me suis engagé au délai par un serment solemnel, jusqu'à ce que ma chere moitié soit reconciliée avec sa famille. Voilà ce que j'ai dit à toutes les femmes de la maison. Elles le savent avant ma charmante; incident assez bizarre, comme tu vois.

Il me reste à l'en instruire elle-même. Comment dois-je m'y prendre, pour lui faire ce récit sans l'offenser? Mais n'est-elle pas à présent dans ma dépendance? N'est-elle pas chez la Sinclair? Et puis, si elle veut entendre raison, je la convaincray qu'elle doit m'approuver.

Je suppose qu'elle insistera sur mon éloignement, & qu'elle ne consentira pas volontiers que je me loge sous le même toit. Mais les circonstances sont changées, depuis mes promesses. J'ai loué toutes les chambres vacantes, & c'est un point qu'il faut que j'emporte aussi.

Je n'espère pas moins de l'engager bientôt à paroître avec moi aux amusemens publics. Elle ne connoît pas Londres; & jamais une fille de son mérite & de sa fortune n'a moins vû ce qu'on nomme les plaisirs de la Ville. La nature & ses propres reflexions l'ont enrichie, à la vérité, d'un fond admirable de goût & de politesse, qui surpasse

tout ce qui s'acquiert ordinairement par l'expérience. Je ne connois personne qui soit plus capable de juger, par un seul trait de lumière, de tout ce qui a quelque rapport à l'idée qu'elle reçoit. Les amusemens qu'elle s'étoit faits par choix, avant la persécution de sa famille, l'occupoient si agréablement, qu'elle n'a jamais eu d'inclination ni de loisir de reste pour les plaisirs de la Capitale.

Cependant je suis sûr qu'elle y prendra goût. Ils l'amuseront; & pendant ce tems-là, je manquerai de bonheur ou d'adresse, à présent qu'elle m'écoute, sur-tout ayant obtenu d'être souffert sous le même toit, si je ne lui découvre pas quelque endroit sensible.

Je crois t'avoir dit que mes soins se sont étendus jusqu'aux amusemens intérieurs de la Belle, dans la solitude de son cabinet. Sally & Polly seront ses lecteurs. On lui a fait croire, que son cabinet étoit leur bibliothèque; & l'on n'a pas manqué de placer entre les livres, divers ouvrages de devotion, tous achetés de la seconde main, pour lui persuader mieux qu'ils sont souvent feuilletés. Les livres du beau sexe m'ont toujours servi à former des jugemens presque sûrs. C'est une observation dont j'ai tiré de grands avantages, dans les pays étrangers, comme dans
le

le nôtre. Une personne si judicieuse fera peut-être aussi capable de cette reflexion que son adorateur.

Finissons pour cette fois. Tu comprends que je ne suis pas oisif. Cependant je te promets bientôt une autre lettre.

(M. Lovelace joint une seconde lettre à celle-ci. Mais comme elle ne contient que les circonstances du voyage, qui se trouvent presque les mêmes dans la lettre suivante, l'Editeur a cru devoir la supprimer.)

LETTRÉ CXXXIX.

MISS CLARISSE HARLOVE à Miss
HOWE.

Mercredi après-midi, 26 d'Avril.

A la fin, ma très-chère Miss Howe, je suis à Londres & dans mon nouveau logement. Il est proprement meublé, & la situation en est agréable pour la Ville. Je m'imagine, que vous ne me demanderez pas si j'ai pris du goût pour la vieille hôtesse. Elle paroît néanmoins fort civile & fort obligeante. À mon arrivée, ses nièces ont marqué de l'empressement pour me recevoir.

Elles

Elles paroissent de jeunes personnes fort agréables. Mais je vous en apprendrai davantage lorsque je les connoitrai mieux.

Miss Sorlings, qui a son oncle à Barnet, l'a trouvé si mal en passant par ce Bourg, que dans l'inquiétude où je l'ai vûe pour la santé d'un second pere de qui elle attend beaucoup, je n'ai pû lui refuser la liberté de demeurer, pour prendre soin de lui. Cependant, comme cet oncle ne l'attendoit pas, j'aurois souhaité qu'elle m'eût du moins accompagnée jusqu'à Londres; & M. Lovelace l'en a beaucoup pressée, en lui offrant de la renvoyer dans un jour ou deux. Mais l'ayant laissée maîtresse du choix, après lui avoir fait connoître mon inclination, je ne lui ai pas trouvé autant de politesse que je m'y étois attendue; ce qui n'a point empêché qu'à notre départ, M. Lovelace ne lui ait fait un présent fort honnête. Cette noblesse, qui éclate à chaque occasion, me fait regretter souvent qu'il n'y ait pas plus d'uniformité dans son caractère.

En arrivant, j'ai pris possession de ma chambre; & si j'y passe quelque tems, je ferai bon usage du cabinet éclairé qui l'accompagne. Un des gens de M. Lovelace, qu'il renvoie demain au Château de Medjan, m'a

m'a fourni le prétexte de me retirer pour vous écrire par cette voie.

Souffrez à présent, ma très-chère amie, que je vous gronde beaucoup de la résolution téméraire que vous avez formée, de ne pas rendre M. Hickman le plus heureux de tous les hommes, tandis que mon bonheur continuera d'être en suspens. Je ne la crois pas irrevocable. Supposons, ma chère, que je fusse condamnée à l'infortune; de quoi me serviroit votre résolution? Le mariage est le plus sublime état de l'amitié. S'il est heureux, il diminue nos peines en les divisant; comme il augmente nos plaisirs, par une participation mutuelle. Vous m'aimez, n'est-ce pas? Pourquoi donc ne seriez vous pas plutôt portée à me donner un second ami, à moi qui n'en ai pas deux sur lesquels je puisse compter? Si vous aviez consenti à vous marier la dernière fois que votre mère vous en a pressée, j'ose dire, que je n'aurois pas manqué d'un azile, qui m'auroit garanti d'un grand nombre de mortifications & de tout ce que j'appelle ma disgrâce.

* * *

J'ai été interrompue par M. Lovelace & par la veuve, qui sont venus me présenter une
fille



filles pour mon service, en attendant qu'Hannah puisse me joindre ou que je me sois procuré une autre servante. Elle est parente de Madame Sinclair ; c'est le nom de la veuve, qui lui attribue d'ailleurs d'excellentes qualités ; mais en lui reconnoissant un grand défaut, qui est de ne favoir ni lire ni écrire. Cette partie de son éducation, dit elle, a été négligée dans sa jeunesse, quoiqu'elle entende fort bien toutes sortes d'ouvrages à l'aiguille, & que pour la discrétion, la douceur, la fidélité, son caractère ne laisse rien à désirer.

Je lui passe aisément son défaut. Elle est d'une figure très-revenante ; trop jolie même pour une femme de chambre. Mais ce qui me plaît le moins dans elle, c'est un œil fort malicieux. Je n'en ai point encore vu de semblables ; & je crains d'y avoir dé mêlé une sorte d'effronterie. La veuve elle-même a dans le regard un tour extrêmement singulier ; & pour une femme accoutumée au séjour de Londres, ses déférences me paroissent trop étudiées. Mais on ne se fait pas des yeux soi-même ; & je ne lui vois rien d'ailleurs que de civil & d'obligant. Pour la jeune fille, qui se nomme *Dorcas*, elle ne fera pas long-tems avec moi.

Je

Je n'ai pas laissé de l'accepter. Comment pouvois je m'en défendre, en présence de sa parente, & lorsqu'elle m'étoit proposée si officieusement par M. Lovelace ? Mais ces deux femmes s'étant retirées, j'ai déclaré à M. Lovelace, qui sembloit disposé à commencer une conversation avec moi, que je regardois cet appartement comme le lieu de ma retraite, & que je souhaitois qu'il le regardât de même : que je pourrois le voir & l'écouter dans la salle à manger ; mais que je demandois en grace de n'être point interrompue chez moi. Il s'est retiré très-respectueusement vers la porte ; mais il s'y est arrêté. Il me prioit donc, m'a-t'il dit, de lui accorder quelques momens d'entretien dans la salle à manger. Je lui ai répondu, que s'il alloit chercher un autre logement pour lui-même, j'étois prête à descendre ; mais que s'il ne sortoit pas à l'heure même, dans cette vue, j'étois bien aise de finir ma lettre à Miss Howe.

Je vois qu'il n'a pas dessein de me quitter, s'il peut s'en défendre. Le projet de mon frere lui fournit un prétexte, pour me solliciter de le dégager de sa promesse. Mais l'en dispenser pour un tems, c'est lui donner main-levée pour toujours. Il paroît persuadé qu'une espèce d'approbation, que

que j'ai donnée à ses tendres soins dans la violence de ma douleur, l'a mis en droit de me parler avec toute la liberté d'un amant reconnu. Sa conduite m'apprend, que pour une femme, qui s'embarque une fois avec ce sexe, il est bien difficile de revenir sur ses pas. Une grace accordée est le prélude d'une autre grace. Depuis Dimanche dernier, il n'a pas cessé de se plaindre, de la distance où je le tiens : il se croit autorisé à révoquer mon estime en doute : il se fonde sur la disposition que j'ai marquée à le sacrifier pour ma reconciliation : & cependant, il est déjà bien loin lui-même de cette tendresse respectueuse, (si ces deux mots peuvent s'accorder) qui m'a portée à quelques aveux dont il semble se prévaloir.

Pendant qu'il me parloit à la porte, ma nouvelle servante est venue nous inviter tous deux à prendre le thé. J'ai répondu que M. Lovelace pouvoit descendre, mais que j'avois une lettre à continuer ; & lui témoignant à lui-même que je me sentoiss aussi peu d'inclination pour le souper que pour le thé, je l'ai prié de faire mes excuses aux Dames de la maison, pour l'un & pour l'autre. J'ai ajouté qu'il me feroit plaisir de leur apprendre que mon dessein étoit de vivre aussi retirée qu'il me seroit possible ;
&

& que je promettois néanmoins de descendre le matin, pour déjeuner avec la veuve & ses nièces.

Il m'a demandé, si je ne craignois pas que cette affectation, sur-tout pour le souper, ne me donnât un air un peu singulier dans une maison étrangère.

Vous savez lui ai-je dit, & vous pouvez rendre témoignage que je mange peu le soir. Mes esprits sont abbatus. Je vous demande en grace de ne me presser jamais contre mon inclination. Aiez la bonté, M. Lovelace, d'informer Madame Sinclair & ses nièces de mes petites singularités. Avec un peu de complaisance, elles me les pardonneront. Je ne suis pas venue ici pour faire de nouvelles connoissances.

J'ai visité tous les livres qui se trouvent dans mon cabinet. J'en suis fort satisfaite & je n'en ai que meilleure opinion de mes hôteses. Le nom de Madame Sinclair est sur quelques ouvrages de piété. La plupart des autres, qui sont des livres d'histoire, de poésie, ou de littérature legere, portent le nom de *Sally Martin*, ou de *Polly Horton*; c'est-à-dire, des deux nièces.

* * *

Je suis fort en colére contre M. Lovelace; & vous conviendrez que ce n'est pas sans
T. IV. P. I. D raison.

raison, lorsque vous aurez lû le récit que j'ai à vous faire d'une conversation qui vient de finir, car ses instances m'ont comme forcée de lui en accorder une dans la salle à manger.

Il a commencé par m'apprendre qu'il étoit parti, pour s'informer plus particulièrement du caractère de la veuve. Cette précaution, m'a-t'il dit, lui avoit paru d'autant plus nécessaire, qu'il me supposoit toujours la même impatience de le voir éloigné.

Je lui ai répondu qu'il n'en devoit pas douter, & que je ne pensois point qu'il voulût prendre son logement dans la même maison que moi. Mais qu'avoit-il recueilli de ses informations?

Il étoit assez satisfait, au fond, de tout ce qu'il avoit appris. Cependant, comme il savoit de moi-même, que suivant l'opinion de Miss Howe, mon frere n'avoit point encore abandonné son plan, & comme la veuve, qui ne vivoit que de ses loiers, avoit dans le même corps de logis que j'occupois, d'autres appartemens qui pouvoient être loués par un ennemi, il ne connoissoit pas de méthode plus sûre que de les prendre tous, d'autant plus que ce ne pouvoit être pour longtems: à moins que je n'aimasse mieux chercher une autre maison.

Ju-

Jusques-là, tout alloit assez bien; mais n'ayant pas de peine à deviner qu'il ne parloit de la veuve avec cette défiance, que pour avoir un prétexte de se loger dans la maison, je lui ai demandé nettement quelle étoit là-dessus son intention? Il m'a confessé, sans détour, que dans les conjonctures présentes, si je ne pensois point à changer de logement, il ne pouvoit consentir à s'éloigner de moi six heures entières; & qu'il avoit préparé la veuve à s'attendre que nous ne serions que peu de jours chez elle, pour nous donner seulement la facilité de chercher une maison, & de nous établir d'une manière convenable à notre condition. Nous établir! Nous, notre, M. Lovelace! Dans quel sens, s'il vous plait....

Mais, chere Clarisse, a-t'il repris en m'interrompant, si vous aviez la patience de m'entendre..... A la vérité, je crains à demi, d'avoir été trop vite, & j'ai tort peut-être de ne vous avoir pas consultée: mais comme tous mes amis de Londres sont persuadés, suivant la lettre de Doleman, que nous sommes déjà mariés.....

Qu'entens-je? Assurément, Monsieur, vous n'aurez pas eu l'audace.....

Ecoutez-moi, très-chere Clarisse.....
Vous avez reçu ma proposition avec bonté.

D 2

Vous

Vous m'avez fait espérer l'honneur de votre consentement. Cependant, en éludant mes ardues instances chez Madame Sorlings, vous m'avez fait appréhender des délais. A présent que vous m'honorez de votre confiance, je ne voudrois pas pour le monde entier qu'on me crût capable de vous engager dans une démarche précipitée: cependant, le projet de votre frere n'est rien moins qu'abandonné. J'apprens que Singleton est actuellement à Londres; qu'il a son Vaisseau à *Rotherbith*; que votre frere a disparu du Chateau d'Harlove. S'ils peuvent se persuader une fois que nous sommes mariés, tous leurs complots tombent d'eux mêmes. Je suis porté à bien juger du caractère de la veuve; mais vous conviendrez, que plus elle est honête femme, plus le danger seroit grand de sa part, si l'Agent de votre frere venoit à nous découvrir; puisqu'il en sera plus aisé de lui persuader que sa conscience l'oblige de prendre le parti d'une famille, contre une jeune personne qui s'oppose aux volontés de ses proches: au lieu que nous croiant mariés, sa probité même devient une défense pour nous & la mettra infalliblement dans nos intérêts. J'ai pris soin d'ailleurs de lui expliquer par de bonnes raisons, pourquoi nous n'oc-

cupons

cupons pas encore le même appartement,

Ce discours m'a mise hors de moi-même; j'ai voulu le quitter dans ma colère: mais il s'y est opposé avec respect. Que pouvois-je faire? Où trouver un azile, lorsque la nuit commençoit à s'approcher?

Vous m'étonnez! lui ai-je dit. Si vous êtes homme d'honneur, pourquoi ces étranges détours? Vous ne vous plaisez à marcher que par des voies obliques. Apprenez-moi du moins, puisque je suis forcée de souffrir votre compagnie (car il me retenoit par la main) apprenez-moi tout ce que vous avez dit de fabuleux. En vérité, M. Lovelace, vous êtes un homme inexplicable.

Ma très-chère Clarisse! avois-je besoin de vous faire ce récit? & ne pouvois-je pas me loger dans cette maison, sans que vous en eussiez la moindre défiance, si je ne m'étois pas proposé de soumettre à votre jugement toutes mes démarches? Voici ce que j'ai dit à la veuve, devant ses nièces & devant votre nouvelle servante: qu'à la vérité nous nous étions mariés secretement à Hertford; mais qu'avant la cérémonie, vous m'aviez fait promettre, par un serment solennel, que je suis résolu d'observer religieusement, de me contenter d'un appartement



ment séparé, & de loger même dans une maison différente, jusqu'au succès d'une certaine réconciliation, qui nous est d'une extrême importance à tous deux. Bien plus, pour vous convaincre de la sainteté de mes intentions, & que ma seule vûe est d'éviter toutes sortes de facheux accidens, je leur ai déclaré que je ne m'étois pas engagé moins solennellement à me conduire avec vous, aux yeux de tout le monde, comme si notre union ne consistoit encore que dans la foi donnée; sans prétendre même à ces petites faveurs innocentes, qui ne se refusent point dans les amours les plus scrupuleux.

Ensuite il m'a fait vœu à moi-même, de s'en tenir fidèlement aux mêmes règles.

Je lui ai répondu qu'il m'étoit impossible d'approuver son roman, & la nécessité à laquelle il vouloit m'assujétir de paroître ce que je ne suis point: que chaque pas que je lui voiois faire étoit tortueux: que s'il ne pouvoit se dispenser de quelque explication sur mon compte avec les femmes de la maison, j'exigeois qu'il retractât toutes ses fables & qu'il leur apprît la vérité.

Le récit qu'il leur avoit fait, m'a-t'il dit, avoit été revêtu de tant de circonstances, qu'il mourroit plutôt que de se retracter: & loin de passer condamnation sur le fond même

me

me de son entreprise, il a continué de soutenir, par les mêmes raisons, qu'il étoit à propos qu'on crût notre mariage réel. Hé d'où peut venir, a-t'il ajouté, ce vif mécontentement pour un expédient si simple? Vous savez que si je souhaite d'éviter votre frere, ou ce Singleton, ce ne peut être que par rapport à vous. Supposez-moi libre; mon premier mouvement feroit de les chercher. C'est la manière dont j'en use toujours, avec ceux qui ont l'audace de me menacer.

Il est vrai que j'aurois dû vous consulter, & que je ne devois pas agir sans vos ordres. Mais puisque vous désapprouvez ce que j'ai dit, permettez très-chere Clarisse, que je vous presse de nommer un jour, un jour moins éloigné, où mon récit puisse devenir une heureuse verité! Ah! que n'est-ce demain! Au nom de Dieu, Mademoiselle, que ce soit demain! Si non, (étoit-ce à lui, ma-chere, à dire *si non*, avant que j'eusse répondu?) je vous demande en grace, au moins s'il ne m'échappe rien qui vous déplaise, de ne pas contredire, demain pendant le déjeuner, ce que vous nommez ma fable. Si je vous donne sujet de croire que je pense à tirer le moindre avantage de cette faveur, revoquez la au même instant, & ne faites pas difficulté de m'exposer à la confu-

sion que je mériterai. Je le repéte encore une fois, quelle autre vûe puis-je me proposer, que celle de vous servir par cet expédient? Je ne pense qu'à prévenir des malheurs assez vrai-semblables; pour le repos de votre esprit, & pour l'intérêt de ceux qui ne méritent pas de moi la moindre considération.

Que pouvois-je dire? Que pouvois-je faire? Je crois véritablement que s'il avoit recommencé à me presser dans des termes convenables, j'aurois pû consentir, malgré mes justes mécontentemens, à lui donner rendez-vous pour demain, dans un lieu plus solemnel que la salle où nous étions. Mais ce qui est bien décidé dans mon esprit, c'est qu'il n'obtiendra pas mon consentement pour demeurer une seule nuit dans cette maison. Il vient de me donner une plus forte raison que jamais, pour m'attacher à cette résolution.

* * *

Hélas! ma chere, qu'il est inutile de dire ce qu'on veut ou ce qu'on ne veut pas, lorsqu'on s'est livrée au pouvoir de ce sexe! Après m'avoir quittée, à ma prière, il est descendu jusqu'à l'heure du sôuper; & me faisant redemander alors un moment d'*audience,*

dience, comme il l'appelle, il m'a suppliée de lui laisser passer ici cette seule nuit, en promettant de partir demain après le déjeuner, pour se rendre auprès de Milord M. . . ., ou à Edgware, chez son ami Belford. Si je m'y opposois absolument, m'a-t'il dit, il ne pouvoit demeurer à souper; & demain il espéroit de me revoir avant huit heures. Mais il s'est hâté d'ajouter qu'après ce qu'il avoit dit aux femmes de la maison, mon refus leur paroïtroit singulier; d'autant plus qu'il étoit déjà convenu de prendre toutes les chambres vacantes, à la vérité pour un mois seulement, & par la raison qu'il m'avoit expliquée: qu'au reste rien ne m'obligeoit d'y demeurer deux jours, si je prenois quelque dégoût pour la veuve & pour ses Nièces dans l'entretien que je devois avoir le lendemain avec elles.

Malgré la résolution à laquelle je m'étois arrêtée, j'ai jugé que dans les circonstances qu'il me représentoit, on pouvoit m'accuser de pousser la délicatesse trop loin; sans compter que je n'étois pas sûre de le trouver disposé à m'obéir, car j'ai cru lire dans ses yeux qu'il étoit résolu de ne pas se rendre aisément. Comme je ne vois que trop qu'il n'y-a point d'apparence de réconciliation du côté de mes amis, & que j'ai commencé à



recevoir ses soins avec moins de réserve, il m'a semblé que je ne devois pas quereller avec lui, si je pouvois l'éviter; surtout, lorsqu'il ne demandoit qu'une seule nuit, & qu'il auroit pû demeurer sans ma participation: ajoutez, que suivant votre opinion, la défiance que le fier personnage a de mes sentimens m'obligera probablement de me relâcher un peu en sa faveur. Toutes ces raisons m'ont déterminée à lui céder ce point. Cependant il me restoit tant de chagrin de l'autre, que ma réponse s'en est ressentie: il ne faut pas espérer, lui ai-je dit, que vous renonciez jamais à vos volontés. Les promesses ne vous coûtent rien, mais vous n'êtes pas moins prompt à les oublier. Cependant, vous m'assurez que votre résolution est de partir demain. Vous savez, que j'ai été fort mal. Ma santé n'est pas assez rétablie pour me permettre d'entrer en dispute sur toutes vos voies obliques. Mais je vous déclare encore que je suis très peu satisfaite du Roman que vous avez fait ici; & je ne vous promets pas de paroître demain, devant les femmes de cette maison, ce que je ne suis point.

Il est sorti de l'air le plus respectueux, en me demandant pour unique faveur, de le traiter demain avec assez de bonté, pour ne pas

pas faire connoître à la Veuve qu'il m'ait donné quelque fujet de mécontentement.

Je me suis retirée dans mon appartement, & Dorcas est venue pour recevoir mes ordres: je lui ai dit que je ne demandois pas une assiduité gênante, & que mon usage est de m'habiller & de me deshabiller moi-même. Elle en a marqué de l'inquiétude, comme si cette réponse étoit venue de quelque dégoût; & toute son étude, m'a-t-elle dit, seroit de me plaire & de m'obliger. Je l'ai assurée qu'elle y réussiroit aisément, & que je lui ferois connoître de tems en tems quels services je désirois d'elle; mais que pour cette nuit je ne lui en demandois aucun.

Elle est non-seulement fort jolie, mais civile dans ses manières & dans son langage. Il paroît qu'on n'a pas négligé, dans son éducation, ce qu'on appelle ordinairement la partie de la politesse. Mais il est étrange que les peres & les meres fassent si peu de cas d'une autre partie, plus précieuse pour les filles; qui consiste dans la culture de l'esprit, d'où découleroit naturellement toutes les autres graces.

Aussitôt que je me suis trouvée seule, j'ai visité les portes, les fenêtres, le lambris, le cabinet, & la garderobbe; & n'y ayant rien décou-

découvert qui puisse me donner de la défiance, j'ai repris ma plume.

* * *

Madame Sinclair me quitte à ce moment. Dorcas, m'a-t'elle dit, lui aiant rapporté que je la dispenfois de me servir ce soir, elle venoit savoir de moi-même si j'étois satisfaite de l'apartement, & me souhaiter une heureuse nuit. Elle m'a témoigné son regret & celui de ses niées, d'être privées de ma compagnie à souper. M. Lovelace, a-t'elle ajouté, les avoit informées de mon goût pour la retraite. Elle m'a promis que je ne ferois pas interrompue. Ensuite, après s'être étendue sur ses louanges, & m'en avoir donné beaucoup, elle m'a dit qu'elle avoit appris avec chagrin, qu'il y avoit peu d'apparence que nous fissions chez elle un long séjour.

Je lui ai répondu avec la civilité convenable. Elle m'a quittée avec de grandes marques de respect: plus grandes, il me semble, que la différence de nos âges ne le demande; sur tout de la femme d'un Officier de considération, qui dans toute sa maison, comme dans sa manière de se mettre, n'a rien qui sente l'abaissement.

Si

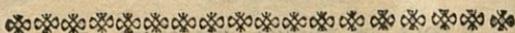
Si vous êtes résolue, ma chere, de m'écrire quelquefois, malgré la défense; aiez la bonté d'adresser vos lettres à *Miss Letitia Beaumont*, chez *M. Wilson*, dans *Pall-Mall*. C'est *M. Lovelace* qui me propose cette adresse, sans savoir que vous m'avez priée de faire passer notre correspondance par une main tierce. Comme son motif est d'empêcher que mon frere ne puisse découvrir nos traces, je suis bien aise d'avoir cette preuve, & plusieurs autres, qu'il ne pense point à faire plus de mal qu'il n'en a déjà fait.

Etes vous informée de la santé de ma pauvre Hannah?

M. Lovelace est si fertile en inventions, que nous ne ferions pas mal d'examiner avec un peu de soin les sceaux de nos lettres. Si je le trouvois infidelle sur ce point, il n'y auroit pas de bassesse dont je ne le crusse capable, & je le fuirois comme mon plus mortel ennemi.



LET-



LETTRE CL.

Miſſ HOWE, à Miſſ CLARISSE
HARLOVE.

Jeudi au ſoir, 27 d'Avril.

(Cette lettre fut envoieé ſous une même enveloppe avec les deux dernières de Miſſ Howe.)

Je reçois vos dépêches, des mains de M. Hickman, qui me donne en même tems un expedient fort heureux, par lequel je me trouverai en état, avec le ſecours de la poſte, de vous écrire tous les jours. Un honête Coquétier, nommé *Simon Collins*, que je charge de cette lettre & des deux qu'elle contient, fait trois fois chaque ſemaine le voiage de Londres. En s'acquittant de mes commiſſions, il pourra prendre, chez Wilſon, ce que vous y aurez fait porter pour moi.

Mes félicitations ſont extrêmement vives ſur votre arrivée à Londres & ſur le rétabliſſement de votre ſanté. L'occaſion me preſſe. Je ſouhaite que vous ne vous repentiez pas de m'avoir renvoié mon Norris. Il reprendra la même route au premier mot.

Je

Je suis très-fachée que votre Hannah ne puisse être auprès de vous. Elle est encore très-mal, quoique sans danger.

Il me tarde beaucoup de savoir, quel jugement vous aurez porté des femmes de votre maison. Si ce ne sont pas des gens d'honneur, un déjeuner vous suffira pour les démasquer.

Je ne fais que vous dire, sur l'opinion qu'il leur a fait prendre de votre mariage. Ses raisons me paroissent plausibles, mais il aime les inventions & les expédiens bizarres.

Soit que vous conceviez de l'estime ou non, pour vos hôtes, il faut prendre garde que votre noble franchise ne vous en fasse des ennemies. Vous êtes dans le monde à présent; songez y bien.

Je suis ravie que vous aiez eu la pensée de le prendre au mot, s'il vous eût renouvelé ses offres. Mon étonnement, c'est qu'il ne l'ait pas fait. Mais s'il diffère, & s'il ne le fait pas d'une manière que vous puissiez accepter, ne pensez point à demeurer plus long-tems avec lui.

Attendez - vous, ma chere, à présent qu'il a gagné du terrain, qu'il ne vous quittera, s'il le peut, ni jour ni nuit.

Je



Je le regarderois avec horreur, depuis le recit qu'il a fait de votre mariage, s'il n'y avoit pas joint des circonstances qui vous laissent toujours le pouvoir de le tenir dans l'éloignement. S'il s'échappoit à la moindre familiarité mais l'avis est superflu. Ce qui me porte à croire qu'il n'a pas d'autres vûes que celles dont il fait profession, c'est qu'il doit être persuadé que sa fable augmentera votre vigilance.

Reposez - vous sur le soin avec lequel j'examinerai le sceau de vos lettres. S'il est capable, comme vous dites, d'une bassesse sur ce point, il le fera de toutes les autres. Mais il est impossible quil ne soit qu'un infâme, pour une personne de votre mérite, de votre naissance & de votre vertu. On ne lui reproche point d'être un fou. Son intérêt, du côté de sa propre famille comme du vôtre, l'oblige d'être honête. Plût - au Ciel néanmoins que votre mariage fût célébré! C'est le plus ardent de mes souhaits.

ANNE HOWE.



LET-



LETTRE CLI.

Miss CLARISSE HARLOVE, à
Miss HOWE.

Jeudi, à 8 heures du matin.

Mon chagrin ne fait qu'augmenter contre M. Lovelace, lorsque je considère avec quelle hardiesse il se flatte, que je servirai comme de témoin passif, pour confirmer la vérité de son odieuse fable. Il se trompe, s'il la croit propre à m'inspirer plus de goût pour lui; à moins qu'il n'ait en vûe, comme je le reconnoîtrai facilement, de hâter mes résolutions en sa faveur, par l'embarras que j'aurai à soutenir le nouveau rôle qu'il veut m'imposer. Il m'a déjà fait demander l'état de ma santé par Dorcas, & la permission de m'entretenir un moment dans la salle à manger; apparemment pour découvrir si je serai de bonne humeur au déjeuner. Mais j'ai répondu que devant le voir bienôt, je le priois de modérer cette impatience.

* * *

T. IV. P. I.

E

A 412

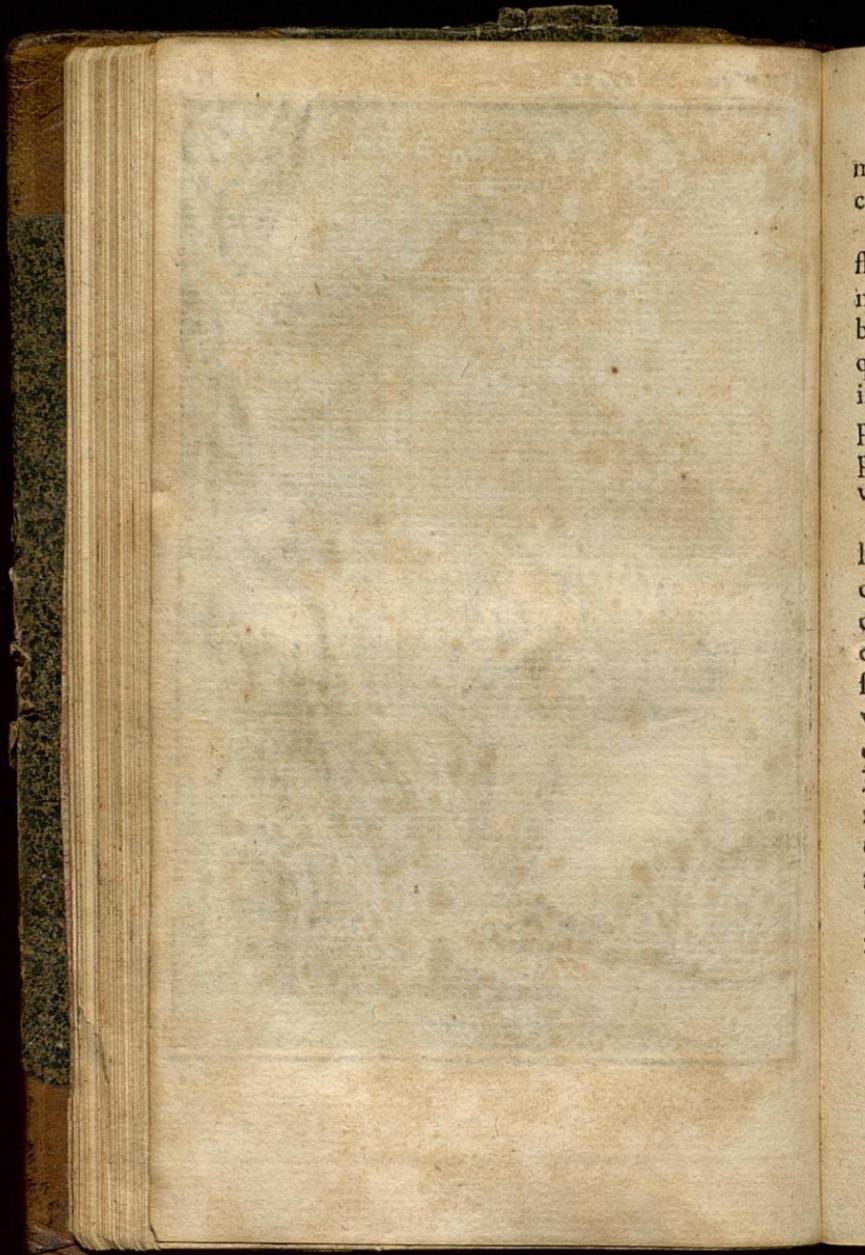


Je me suis efforcée, en descendant, de composer mon visage, & de prendre un air plus libre que je n'ai le cœur. La Veuve & ses deux nièces m'ont reçue avec les plus grandes marques de distinction. Ces deux jeunes personnes ne manquent point d'agrémens dans la figure; mais j'ai crû remarquer un peu de réserve dans leurs manières: tandis que M. Lovelace en avoit d'aussi aisées avec elles, que si leur connoissance eût été plus ancienne; & cela, je ne puis le désavouer, avec beaucoup de grace. C'est, l'avantage de nos jeunes gens qui ont voiaagé, sur ceux qui ne sont pas sortis du Roiaume.

Dans la conversation qui a succédé au déjeuner, la Veuve nous a vanté le mérite militaire du Lieutenant-Colonel, son mari; & pendant son discours, elle a porté deux ou trois fois son mouchoir à ses yeux. Je voudrois, pour l'honneur de sa sincérité, qu'elle l'eût mouillé de quelques larmes, parce qu'il m'a paru que c'étoit son intention; mais je ne me suis point apperçue que ses yeux fussent humides. Elle a prié le Ciel que je n'eusse jamais à regretter un mari, que j'aimasse autant qu'elle avoit aimé



L. Lang. sc.



m
c
fl
n
b
q
i
p
P
v
l
c
s
c
f
y
c
l
r
c
f
s



mé son cher Colonel ; & le mouchoir à recommencé son office.

On ne sauroit douter qu'il ne soit fort affligeant pour une femme, de perdre un bon mari, & de demeurer, sans y avoir contribué par sa faute, dans une situation difficile, qui l'expose aux insultes des ames basses & ingrates. C'est le cas où la Veuve s'est représentée, après la mort du sien ; & je n'ai pû me défendre d'être attendrie en sa faveur.

Vous savez, ma chere, que j'ai le cœur libre & ouvert, & que naturellement ma contenance l'est aussi: du moins, c'est un compliment qu'on m'a toujours fait. Lorsque je me sens du goût pour quelque personne de mon sexe, je me livre sans reserve, j'encourage les ouvertures mutuelles, & je prens plaisir à dissiper les défiances. Mais avec les deux nièces, je sens que je n'aurai jamais de familiarité intime ; sans que je puisse dire pourquoi. Si les circonstances, & tout ce qui s'est passé dans cet entretien, n'avoient combattu un leger soupçon, j'aurois crû volontiers que M. Lovelace les connoissoit de plus loin qu'hier. J'ai remarqué plusieurs coups d'œil, qu'il leur jettoit à la dérobbée, auxquels il m'a semblé qu'elles répondoient ; & je puis di-



re, que leurs yeux s'étant rencontrés avec les miens, elles les ont baissés tout d'un coup, sans pouvoir soutenir mes observations.

La Veuve m'adessoit tous ses discours, comme à Madame Lovelace. Je le souffrois, mais impatientement. Une fois elle m'a témoigné, avec plus de force que je n'en ai mis dans mes remercimens, combien elle étoit surprise, qu'il y eût quelque vœu, quelque raison assez puissante sur un couple si charmant, comme elle nous appelloit lui & moi, pour nous obliger de *faire lit à part*.

Les yeux des deux nièces, dans cette occasion, m'ont fait baisser les miens à mon tour. Cependant mon cœur ne se reprochoit rien. Suis-je donc certaine en y pensant mieux, qu'il n'y ait point eu de témérité dans ma censure? Je ne doute pas qu'il ne se trouve quantité de personnes véritablement modestes, qui par leur rougeur, dans une accusation injurieuse, ont excité les soupçons de ceux qui ne sont pas capables de distinguer, entre la confusion qui suit le crime, & ce noble ressentiment qui colore le visage d'une belle ame, à la seule pensée d'être jugée capable du mal qu'on lui impute. Je me souviens d'avoir lû qu'un fa-
meux

meux Romain, après avoir triomphé d'une partie du monde, dont il a tiré son furnois, se voiant accusé d'une action vile, aime mieux souffrir le bannissement, seule punition qu'il avoit à redouter s'il eût été jugé coupable, que de voir mettre publiquement son innocence en question. Croiez-vous, ma chere, que ce grand Scipion l'Africain, ne rougit pas d'indignation, lorsqu'il eût appris qu'on osoit l'accuser?

Pendant que la Veuve me témoignoit son admirable étonnement, M. Lovelace me regardoit d'un air malicieux, pour observer comment je prendrois ce discours. Ensuite, il a prié les trois Dames de remarquer que son respect pour ma volonté, en me nommant sa chere ame, avoit plus de pouvoir sur lui que le serment par lequel il s'étoit engagé.

Je n'ai pû m'empêcher de répondre, avec aussi peu de ménagement pour la Veuve que pour lui, qu'il étoit fort étrange pour moi, d'entendre mettre un serment au second rang, quelque sorte de motif qu'on pût mettre au premier. Mon observation étoit juste, a dit, Miss Martin; & rien ne pouvoit excuser la violation d'un serment, quel qu'en pût être le motif.

J'ai demandé quelle étoit l'Eglise la plus proche, & j'ai marqué du regret d'avoir été trop long-tems sans assister au Service Divin. On m'a nommé l'Eglise de Saint James, celle de St. Anne, & une autre dans *Bloomsbury*. Les deux nièces ont ajouté qu'elles alloient souvent à St. James, parce que l'assemblée y étoit belle, & les Prédicateurs excellens. M. Lovelace a dit que la Chappelle Roiale étoit l'Eglise qu'il fréquentoit le plus, lorsqu'il étoit à Londres. Pauvre homme ! Je ne m'attendois pas d'apprendre qu'il fréquentât quelque Eglise. Je lui ai demandé si la présence d'un Roi visible ne diminueoit pas l'attention qu'on devoit au Maître invisible des Rois ? Il croioit, m'a-t'il dit, qu'elle pouvoit produire cet effet, sur ceux que la curiosité de voir la famille Roiale amenoit à la Chapelle. Mais, parmi les autres, il y avoit vû autant de vifages contrits que dans toute autre Eglise ; & pourquoi non ? Les Courtisans & les voisins de la Cour n'ont-ils pas autant d'ordures à purger que les autres hommes ?

Ce discours m'a paru prononcé d'un air peu décent. Je n'ai pû m'empêcher de répondre, que personne ne doutoit qu'il ne fût choisir parfaitement sa compagnie.

21 21
 21 21
 Votre

Votre serviteur, Mademoiselle. Il ne m'a pas fait d'autre réplique. Mais se tournant vers la Veuve & ses nièces ; lorsque nous nous connoissons mieux, Mesdames, vous aurez souvent l'occasion d'observer que ma chere ame ne m'épargne point sur cet article. Je l'admire autant dans ses reproches, que je suis passionné pour son approbation.

Mifs Horton a remarqué, que chaque chose avoit son tems ; mais qu'elle étoit persuadée qu'un badinage innocent convenoit extrêmement à la jeunesse.

Je pense de même, a continué Mifs Martin ; & *Shakepear* dit fort bien, que la jeunesse est le printems de la vie, la fleur des années. Elle a prononcé ces vers d'un ton théâtral. Elle ne pouvoit cacher, a-t'elle ajouté, qu'elle admiroit dans mon mari cette vivacité charmante, qui s'accordoit si bien avec l'âge que sa figure annonçoit.

M. Lovelace lui a fait une profonde révérence. Il est passionné pour les louanges ; plus jaloux, je m'imagine, de les obtenir que de les mériter. Cependant il mérite assez les louanges de cette espèce. Vous savez qu'il a l'air aisé, & la voix agréable. Ce compliment lui a dilaté le cœur ; il s'est



mis à chanter les vers suivans, qui sont, nous a-t'il dit, de Congreve * :

„La jeunesse apporte mille plaisirs, qui
 „s'envolent à l'approche de la vieillesse ;
 „des douceurs charmantes, qui naissent en
 „foule dans le sein du printems, & qui
 „meurent dans les froids embrassemens de
 „l'hiver.

Les niées, auxquelles il en a fait l'application, l'ont païé de sa politesse en le pressant de recommencer ; & sa complaisance les a fixés dans ma memoire.

On a parlé de repas & d'alimens. La Veuve m'a offert très-civilement de se conformer à toutes mes volontés. Je lui ai dit que j'étois facile à contenter ; que mon inclination me portoit souvent à diner seule, & d'un morceau qu'on m'enverroit de chaque plat. Mais il est inutile de vous entretenir des bagatelles.

Elles m'auront trouvée fort singulière. Comme je ne les ai pas assez goûtées pour changer de résolution en leur faveur, l'idée qu'elles ont pû prendre de moi m'a causé peu d'inquiétude ; d'autant moins que M. Lovelace m'avoit mise de fort mauvaise humeur contre lui. Cependant elles m'ont exhortée à me tenir en garde contre la mélan-

* Poëte fort galant.

lancolie. Je leur ai répondu, que je serois fort à plaindre, si je ne pouvois vivre avec moi même. M. Lovelace a dit qu'il falloit leur apprendre mon histoire, & qu'elles sauroient alors comment elles pouvoient entrer dans mes vûes: & s'adressant à moi; cependant, ma chere, au nom de l'amour que vous avez pour moi, m'a-t'il dit avec son air de confiance, donnez le moins d'accès qu'il vous sera possible à la mélancolie. Il n'y a que votre douceur naturelle, & vos hautes idées d'un respect assez mal placé, qui puissent vous jeter dans le trouble où vous êtes. Ne vous fachez pas, mon cher amour, a-t'il ajouté, en remarquant sans doute que ce langage me déplaisoit; & saisissant ma main, il me l'a baïlée.

Je l'ai laissé avec les Dames, & je me suis retirée dans mon cabinet pour vous écrire. On m'interrompt à ce moment de sa part. Il va monter à cheval: il me demande la permission de prendre mes ordres. Je quitte ma plume, pour descendre dans la salle à manger.

* * *

Je l'ai trouvé assez bien dans son habit de campagne.

Il a voulu savoir quel jugement je portois des femmes de la maison. Je lui ai dit, que

E 5 je

je n'avois pas de reproche considérable à leur faire; mais que ma situation ne devant pas me donner d'empressement pour les nouvelles connoissances, j'en aurois peu pour leur société; & que je le priois particulièrement de me seconder, dans le désir que j'avois de déjeuner & de souper seule. Il m'a répondu que si c'étoit ma résolution, je ne devois pas douter qu'elle ne fût exécutée: que mes hôtes n'étoient pas des personnes assez importantes, pour mériter de grands égards dans les points où ma satisfaction seroit intéressée; & que pour peu que je prisse de dégoût pour elles en les connoissant mieux, il espéroit que je ne balancerois pas à choisir un autre logement.

Il m'a témoigné, par des expressions fort vives, le regret qu'il avoit de me quitter. Ce n'étoit que pour se soumettre à mes ordres. Il lui auroit été même impossible de s'y refoudre, pendant que le complôt de mon frere subsistoit encore, si je n'avois eu la bonté de confirmer, dumoins par mon silence, le récit qu'il avoit fait de notre mariage. Cette idée avoit attaché si fortement toute la maison à ses intérêts, qu'il partoit avec autant de satisfaction que de confiance. Il se flattoit qu'à son retour, je fixerois le jour de son bonheur; d'autant plus, que je
devois

devois être convaincue, par le projet de mon frere, qu'il ne restoit aucun espoir de réconciliation.

Je lui ai dit, que je pouvois écrire à mon oncle Harlove; qu'il m'avoit aimée; qu'une explication directe me rendroit plus tranquille: que je méditois quelques propositions, par rapport à la terre de mon grand-pere, qui m'attireroient peut-être l'attention de ma famille; & que j'espérois que son absence seroit assez longue, pour me donner le tems d'écrire & de recevoir une réponse.

Il me demandoit pardon, m'a-t'il dit; mais c'étoit une promesse à laquelle il ne pouvoit s'engager. Son dessein étoit de prendre des informations sur les mouvemens de Singleton & de mon frere. S'il ne voioit aucun sujet de crainte après son retour, il se rendroit directement dans Berkshire, d'où il se promettoit d'amener Miss Charlotte Montaigu, qui m'engageroit peut-être à lui nommer l'heureux jour, plutôt que je n'y paroissois disposée. Je l'ai assuré que je regarderois la compagnie de sa cousine comme uné grande faveur. En effet, cette proposition m'a fait d'autant plus de plaisir, qu'elle est venue de lui-même.

Il m'a pressée d'accepter un billet de banque. Je l'ai refusé. Alors il m'a offert son valet

valet de chambre, pendant son absence; afin, que s'il arrivoit quelque chose d'extraordinaire, j'aie sur le champ quelqu'un à lui dépêcher. Je n'ai pas fait difficulté d'y consentir.

Il a pris congé de moi, de l'air le plus respectueux, en se contentant de me baiser la main. J'ai trouvé sur ma table son billet de banque, qu'il y avoit laissé sans que je m'en sois apperçue. Soiez sure qu'il lui sera remis à son retour.

Je suis à présent beaucoup mieux disposée que je ne l'étois en sa faveur. Lorsque les défiances ont commencé à se dissiper, un esprit capable de quelque générosité se porte de lui-même, par une espèce de réparation, à juger avantageusement de tout ce qui peut recevoir une explication favorable. J'observe surtout, avec plaisir, que s'il parle des Dames de sa famille avec la liberté que donne le droit du sang, ce n'est jamais néanmoins sans quelque marque de tendresse. Il me semble que les sentimens d'un homme, pour ses Parentes, peuvent donner à une femme quelque raison d'espérer de lui des manières obligeantes après le mariage, lorsqu'elle est résolue d'apporter tous ses soins à les mériter. Ainsi, ma chere, je me vois au point d'être assez contente de lui;
d'où

d'où je crois pouvoir conclure, qu'il n'est pas naturellement d'un mauvais caractère. Telles font du moins mes reflexions. Puissez-vous, ma chere, être toujours heureuse dans les vôtres!

CL. HARLOVE.

(M. Lovelace, dans une lettre de la même datte à son ami Belford, triomphe d'avoir emporté les deux grands points qu'il se proposoit; de faire passer dans la maison, Clarisse pour sa femme, & de coucher une nuit sous le même toit. Il se croit sûr, dit-il, d'emporter bientôt le reste, par surprise du moins, si ce n'est pas par persuasion. Cependant, il s'attribue quelques petits remords. Il reconnoît que le rôle qu'il joue, n'est pas celui des bons Anges: mais après avoir réussi jusqu'alors, il ne peut s'empêcher, dit-il, d'essayer, suivant son projet, s'il pourra porter ses avantages plus loin.)

Le détail qu'il fait de ses débats avec Clarisse differe peu de celui qu'on a lu dans les dernières lettres. Il paroît que tout son mérite, par rapport à elle, consiste dans la justice qu'il rend à ses perfections de corps & d'esprit, quoique cet aveu fasse sa condamnation.

Dans

Dans une seconde lettre, il rend compte à son ami des circonstances du déjeuner. Elle commence dans ces termes.

„ Te peindrai-je l'air noble, l'air ferein,
 „ & le port charmant de ma Déesse, en des-
 „ cendant vers la compagnie qui l'attendoit?
 „ Son approche impoſoit le reſpect aux yeux;
 „ le ſilence aux levres tremblantes, & le
 „ mouvement aux genoux, pour ſe plier
 „ d'eux-mêmes: tandis qu'armée du ſenti-
 „ ment de ſon mérite & de ſa ſupériorité,
 „ elle ſ'avançoit, comme une Reine, au
 „ milieu de ſes Vaſſaux; ſans fierté néan-
 „ moins & ſans hauteur, comme ſi la digni-
 „ té lui étoit naturelle & les graces une ha-
 „ bitude.

Il obſerve la jalouſie de Sally Martin, & de Polly Horton, en voyant ſon reſpect pour Miſs Clariſſe. Ces deux filles aiant reçu une éducation trop relevée pour leur fortune, & s'étant livrées au goût du plaſir, étoient devenues facilement la proie de ſes artifices. Elles s'étoient associées depuis quelque tems avec Madame Sinclair, pour attendre l'occaſion de ſe faire des amans; & ſuivant la remarque de M. Lovelace, elles n'avoient point encore effacé, dans leur cœur, ce ſentiment de diſtinction, qui fait qu'une femme préfère un homme à un autre.

„ Qu'il

„ Qu'il est difficile, dit-il, de faire souscrire
 „ une femme à une préférence qui la blesse,
 „ quelque juste qu'elle puisse être; surtout,
 „ lorsque l'amour y est intéressé! Cette pe-
 „ tite enragée de Sally a l'insolence de se
 „ comparer à un Ange; en confessant néan-
 „ moins que c'est un Ange. Gardez-vous,
 „ m'a-t'elle dit, je vous en avertis, M. Lo-
 „ velace, de vous livrer devant moi à vos
 „ transports extravagans de tendresse, pour
 „ cette fière & sombre beauté: je ne le sou-
 „ tiendrois pas. Ensuite, elle n'a pas man-
 „ qué de me rappeler ses premiers sacrifi-
 „ ces. Quel bruit ce sexe fait pour moins
 „ que rien! Otons les agrémens de l'intri-
 „ gue; dis-moi, je te prie, Belford, ce que
 „ les femmes font de si merveilleux pour
 „ nous.

„ Mais tu serois surpris toi-même des
 „ efforts que ces deux créatures font pour
 „ m'animer. Une femme tombée, cher
 „ Belford, devient plus *diable* que le plus
 „ méchant d'entre nous. Elle est au-dessus
 „ des remords. C'est où je ne suis point;
 „ & je t'assure, qu'elles ne parviendront ja-
 „ mais, quoiqu'aidées de tout le pouvoir
 „ infernal, à me faire traiter cette admirable
 „ fille avec indignité; autant du moins que
 „ l'indignité peut être, distinguée des épreu-
 „ ves,

„ves, qui m'apprendront si c'est une femme
 „ou un Ange.

„Je ne suis qu'un poltron, si j'en crois
 „ces deux coquines. Je l'aurois déjà, si je
 „le voulois. Si je la traitois comme un
 „composé de chair & de sang, je la trouve-
 „rois telle en effet. Elles m'avoient crû
 „bien instruit, si quelqu'un l'est au monde,
 „que faire une Déesse d'une femme, c'est
 „être sûr qu'elle prendra les airs d'une Dé-
 „esse; que lui donner du pouvoir, c'est
 „l'autoriser à l'employer sur celui qui le don-
 „ne, si l'abus ne va pas plus loin; & l'on
 „m'a cité la femme de notre ami, qui ti-
 „ent comme tu fais, le plus complaisant des
 „maris dans une respectueuse distance, &
 „qui fait les yeux doux à un brutal de la-
 „quais. Je me suis vivement emportée
 „contre tous ces blasphemes. Je leur ai dit,
 „qu'elles me feroient haïr leur maison, &
 „prendre le parti d'en retirer ma charmante.
 „Sur ma foi, Belford, je commence à me
 „repentir de l'y avoir amenée. Il est vrai,
 „que sans connoître le fond de leur cœur,
 „elle est déjà résolue d'avoir avec elles aussi
 „peu de commerce qu'elle pourra. Je n'en
 „suis pas fâché; car la jalousie n'échappe
 „gueres aux yeux d'une femme, & Sally n'a
 „pas le moindre empire sur elle-même.

LET-



LETTRE CLII.

Miſſ CLARISSE HARLOVE à Miſſ
HOWE.

Vendredi, 28 d' Avril.

M. Lovelace eſt deja revenu. Il apporte le complot de mon frere pour prétexte. Mais je ne puis prendre une ſi courte abſence que pour une manière d'éluſer ſa promeſſe; ſurtout, après le ſoin qu'il avoit eu de ſe précautionner ici, & n'ignorant pas que je m'étois propoſée de garder ſoigneuſement ma chambre. Je ne puis ſupporter d'être jouée. J'ai inſiſtée, avec beaucoup de mécontentement, ſur ſon départ pour Berckſhire, & ſur la parole qu'il m'avoit donnée de propoſer le voiage de Londres à ſa couſine.

O ma chere vie! m'a-t'il répondu, pourquoi me vouloir bannir de votre préſence? Il m'eſt impoſſible de m'éloigner auſſi longtems que vous ſemblez le deſirer. Je ne me ſuis pas écarté de la Ville depuis que je vous ai quittée. Je n'ai pas été plus loin qu'Edgware; & mes juſtes craintes, dans une crife ſi preſſante, ne m'ont pas permis de

T. IV. P. I.

F

m'y



m'y arrêter deux heures. Vous représentez-vous ce qui se passe dans un esprit alarmé, qui tremble pour tout ce qu'il a de cher & de précieux au monde? Vous m'avez parlé d'écrire à votre oncle. Pourquoi prendre une peine inutile? Attendez jusqu'après l'heureuse cérémonie, qui m'autorisera sans doute à donner du poids à vos demandes. Aussitôt que votre famille sera informée de notre mariage, tout les complots de votre frere s'évanouiront; & votre pere, votre mere, vos oncles, ne penseront qu'à se réconcilier avec vous. A quoi tient-il donc que vous ne mettiez le sceau à mon bonheur? Quelle raison, encore une fois avez-vous de me bannir de votre présence? Si je vous ai jettée dans quelque embarras, pourquoi ne pas m'accorder la satisfaction de vous en tirer avec honneur?

Il est demeuré en silence. La voix m'a manqué pour seconder le penchant que je me sentoïis à lui faire quelque réponse, qui ne parût pas rejeter tout-à-fait une si ardente prière.

Je vais vous dire, à-t'il repris, quel est mon dessein, si vous l'approuvez. J'irai sur le champ faire la revûe de toutes les nouvelles places & des plus belles rues, & je reviendrai vous apprendre si j'y ai trouvé quelque

que maison qui nous convienne. Je prendrai celle que vous choisirez. Je me hâterai de la meubler, & je leverai un équipage conforme à notre condition. Vous dirigerez tout. Ensuite, aiez la bonté de fixer un jour, soit avant, soit après notre établissement, pour me rendre le plus heureux de tous les hommes. Que manquera-t'il alors à notre situation? Vous recevrez dans votre propre maison, si je puis la meubler aussi promptement que je le désire, les félicitations de tous mes Parens. Miss Charlotte se rendra auprès de vous dans l'intervalle. Si l'affaire des meubles prend trop de tems, vous choisirez dans ma famille qui vous voudrez honorer de votre compagnie, en premier, en second, en troisième rang, pendant les premiers mois de la belle saison. A votre retour, vous trouverez tout arrangé dans votre nouvelle demeure; & nous n'aurons plus autour de nous, qu'une chaîne continue de plaisirs. Ah! chere Clarisse, prenez moi près de vous, au lieu de me condamner au bannissement; & faites que je sois à vous pour toujours.

Vous voyez, ma chere, que les instances ne tomboient pas ici sur un jour fixe. Je n'en ai pas été sâchée, & j'en ai repris plus aisément mes esprits. Cependant, je ne lui



ai pas donné sujet de se plaindre que j'eusse refusé l'offre de chercher une maison.

Il est sorti dans cette vûe. Mais j'apprens qu'il se propose de passer ici la nuit; & s'il y passe celle-ci, je dois m'attendre que lorsqu'il fera quelque séjour à la Ville, il y passera toutes les autres. Comme les portes & les fenêtrés de mon appartement sont à l'épreuve; qu'il ne m'a donné jusqu'à présent aucun sujet de défiance; qu'il a le prétexte du complot de mon frere; que les gens de la maison sont fort obligeans & fort civils, particulièrement Miss Horton, qui paroît avoir conçu beaucoup de goût pour moi, & qui a plus de douceur que Miss Martin dans l'humeur & dans les manières; enfin, comme tout a pris une apparence supportable; je m'imagine, que je ne pourrois insister sur la promesse, sans un air excessif d'affectation, & sans m'engager dans de nouveaux débats, avec un homme qui ne manque jamais de raisons pour justifier ses volontés. Ainsi, je erois que je ne prendrai pas connoissance du dessein qu'il a de se loger ici, s'il ne m'en parle pas lui-même.

Marquez-moi, ma chere, ce que vous pensez de chaque article. Vous vous figurez bien que je lui ai rendu son billet de banque au moment de son arrivée.

Ven-

Vendredi au soir.

Il a vû trois ou quatre maisons, dont aucune ne lui a plû. Mais on lui a parlé d'une autre, qui promet quelque chose, dit-il, & dont il sera mieux informé demain.

* * *

Samedi à midi.

Il a pris des informations. Il a même déjà vû la maison dont on lui avoit parlé hier au soir. La propriétaire est une jeune veuve, qui est inconsolable de la mort de son mari. Elle se nomme, Madame *Fretchevill*. Les meubles sont du meilleur goût, n'étant faits que depuis six mois. Si je ne les trouve pas à mon gré, ils peuvent être loués pour quelque tems, avec la maison. Mais si j'en suis satisfaite, on peut louer la maison, & faire marché sur le champ pour acheter les meubles.

La Dame ne voit personne. On n'a pas même la liberté de visiter les plus beaux appartemens d'enhaut, jusqu'à ce qu'elle les ait quittés, pour se rendre dans une de ses terres, où elle se propose de vivre retirée. Elle pense à partir dans quinze jours, ou dans trois semaines au plus tard.

Le fallon & deux pièces d'en bas, qui sont la seule partie de la maison qu'on ait

F 3

fait



fait voir à M. Lovelace, font d'une parfaite élégance. On lui a dit, que tout le reste y répond. Les offices, sont commodes; les remises & l'écurie fort bien situées. Il sera fort impatient, dit-il, jusqu'au moment où j'en pourrai juger moi-même; & s'il ne se présente rien d'ailleurs qui me plaise plus que son recit, il ne fera point d'autres recherches. Pour le prix, c'est à quoi il ne s'arrête point.

Il vient de recevoir une lettre de Mylady Lawrance, qui regarde principalement quelques affaires qu'elle sollicite à la Chancellerie. Mais elle ne laisse pas d'y parler de moi dans des termes fort obligeans. Toute la famille, dit-elle, attend l'heureux jour avec une impatience égale. Il en a pris occasion de me dire, qu'il se flattoit que leurs desirs & les siens seroient bientôt remplis: mais quoique le moment fût si favorable, il ne m'a pas pressée pour le jour. C'est ce que je trouve d'autant plus extraordinaire, qu'avant notre arrivée à Londres, il marquoit un extrême empressement pour la célébration.

Il m'a demandé en grace de lui accorder ma compagnie, à lui & à quatre de ses meilleurs amis, pour une petite collation qu'il doit leur donner ici, Lundi prochain. Mifs
Martin

Martin & Mifs Horton n'en pourront pas être, parce qu'elles sont engagées d'un autre côté, pour une Fête annuelle, avec les deux filles du Colonel Solcombe & deux nièces du Chevalier Holmes. Mais il aura Madame Sinclair, qui lui a fait espérer d'avoir aussi Mifs *Partington*, jeune Demoiselle d'un mérite & d'une fortune distingués, dont il paroît que le Colonel Sinclair a été le tuteur jusqu'à sa mort, & qui donne, par cette raison, le nom de *maman* à Madame Sinclair.

Je l'ai prié de m'en dispenser. Il m'a mise, lui ai-je dit, dans la désagréable nécessité de passer pour une personne mariée; & je voudrois voir aussi peu de gens qu'il me sera possible, qui aient de moi cette opinion. Il m'a répondu qu'il se garderoit bien de me presser, si j'y avois trop de répugnance; mais que c'étoit effectivement ses meilleurs amis, des gens de mérite & bien établis dans le monde, qui mouroient d'en vie de me voir: qu'à la vérité, ils croïoient notre mariage réel, comme son ami Doleman, mais avec les restrictions qu'il avoit expliquées à Madame Sinclair; & que je pouvois compter d'ailleurs que sa politesse seroit portée devant eux jusqu'au plus profond respect.



Lorsqu'ils s'est rempli de quelque chose, on n'a pas peu d'embarras, comme je vous l'ai dit, à lui faire abandonner son idée. Cependant je ne veux pas être donnée en spectacle, si je puis l'empêcher; sur-tout, à des gens dont le caractère & les principes me sont très-suspects. Adieu, très-chère amie; objet presque unique de mes tendres affections.

CL. HARLOVE.

(La lettre suivante est de M. Lovelace à son ami Belford, auquel il fait à peu près le même détail qu'on vient de lire. Il l'invite à sa collation, pour le Lundi suivant).

Mowbray, Tourville & Belton, dit-il, brûlent de voir ma Déesse, & feront de la partie. Elle m'a refusé; mais je t'assure qu'elle ne laissera pas d'en être. Tu auras le plaisir de voir l'orgueil & la gloire des Harloves, mes ennemis implacables; & tu applaudiras à mon triomphe.

Si je puis vous procurer cet honneur, vous rirez tous quatre, comme j'ai souvent peine à m'en empêcher, de l'air puritain que vous verrez prendre à la Sinclair. Il ne fortira pas de ses levres une ordure ni un mot équivoque. Elle se compose devant ma Belle. Tous ses Traits se resserrent, & son
gros

gros visage devient un vrai théâtre de minauderies. Sa voix, qui est un tonnerre quand il lui plaît, se fond en un petit murmure douxereux. Ses jarrets, d'une roideur, qui ne leur a pas permis depuis dix ans de se plier à la civilité, deviennent souples pour faire une révérence à chaque parole. Elle tient ses gros bras croisés devant elle; & ce n'est pas sans peine qu'on parvient à la faire asseoir en présence de la Déesse.

Je m'occupe à vous dresser à tous, des instructions pour Lundi. Toi, qui te piques d'entendre un peu le cérémonial; & qui as des prétentions à la prudence, je t'abandonne le soin de contenir les trois autres.

Samedi au soir.

Nous venons d'avoir une alarme épouvantable. Au secours, Monsieur, s'est écriée Dorcas en descendant de chez la Maîtresse: Madame est résolue d'aller demain à l'Eglise. J'étois à jouer en bas avec les femmes. A l'Eglise! ai-je dit; & j'ai posé mes cartes sur la table. A l'Eglise! ont répété mes compagnes, en jettant un regard l'une sur l'autre. Notre partie est demeurée là pour ce soir. Qui se seroit attendu à ce caprice? Sans avis! sans la moindre question! Avant l'arrivée de ses habits! sans



avoirs demandé ma permission Il est impossible qu'elle pense à devenir ma femme! Quoi? Cette belle personne ne considère donc pas qu'aller à l'Eglise, c'est me mettre dans la nécessité d'y aller aussi? Cependant, ne pas demander que je sorte avec elle; lorsqu'elle est persuadée que Singleton & son frere sont aux aguêts pour l'enlever: facile à reconnoître par ses habits, par sa taille, par ses traits, qui n'ont rien d'égal dans toute l'Angleterre! A l'Eglise encore, plutôt que dans toute autre lieu! Cette fille a-t'elle le diable au corps? C'est le blasphème qui m'est échappé après toutes ces réflexions.

Mais remettons cette affaire à demain. Je veux te donner aujourd'hui les instructions que j'ai méditées pour ta conduite & celle de tes camarades, dans l'assemblée de Mardi.

„Instructions pour Jean Belford, Richard Mawbray, Thomas Belton & Jacques Tourville, Ecuvers du corps de leur général Robert Lovelace, le jour qu'ils seront admis à la présence de sa Déesse.

(Il leur donne plaisamment divers ordres; entre lesquels il leur commande en particulier d'éviter toutes sortes d'expressions libres, & jusqu'aux termes équivoques.)

„VOUS

„Vous savez, leur dit-il, que je ne vous
 „ai jamais permis d'obscurité dans le lan-
 „gage. Il en fera tems, lorsque nous de-
 „viendrons vieux, & que nous ne ferons
 „capables que de parler. Quoi? vous ai-
 „je repété souvent; ne pouvez-vous tou-
 „cher le cœur d'une femme, sans blesser
 „ses oreilles?

„Il est inutile de vous avertir que votre
 „respect pour moi doit être extrême. Le
 „serment de fidélité vous y oblige. Et qui
 „peut me voir sans me respecter?

*(Il les instruit de leur rôle, à l'égard de
 Miss Partington, & du caractère emprunté
 qu'elle doit soutenir.)*

„Vous la connoissez, dit-il. Avec des
 „yeux innocens, personne n'a plus de fi-
 „nesse & de manège. N'oubliez pas, sur-
 „tout, que ma Belle ne porte pas d'autre
 „nom que le mien, & que la tante se nom-
 „me Sinelair, veuve d'un Lieutenant-Co-
 „lonel.

*(Il leur donne quantité d'autres avis bi-
 zarres, auxquels il ajoute pour conclusion.)*

„Cette chere personne est prodigieuse-
 „ment éclairée dans tout ce qui appartient
 „à la théorie: Mais vous comprenez qu'à
 „son

„son âge, c'est une véritable novice pour
 „les choses de pratique. Malgré toutes ses
 „lectures, j'ose dire que jusqu'au moment
 „qu'elle m'a connu, elle ne s'étoit pas ima-
 „giné qu'il y eût au monde des gens de
 „notre espèce. Quel plaisir n'aurai-je pas
 „d'observer son étonnement, lorsqu'elle se
 „verra dans une compagnie si nouvelle, &
 „qu'elle me trouvera le plus poli des cinq
 „convives?

Ces instructions suffisent. Il me semble,
 à présent que tu es curieux de savoir quelles
 peuvent être mes vûes, en risquant de dé-
 plaire à ma Belle & de lui inspirer des craintes,
 après trois ou quatre jours de paix &
 de confiance. Il faut satisfaire ta curiosité.

J'aurai soin de ménager aux deux nièces
 la visite imprévûe de quelques femmes de
 Provinces, qui rempliront la maison. Les
 lits seront rares. Miss Partington, qui se
 fera fait connoître pour une fille douce &
 modeste, & qui aura marqué un goût pro-
 digieux pour ma charmante, témoignera
 beaucoup d'envie de commencer avec elle
 une liaison d'amitié. On sera longtems à
 table. Elle lui demandera la moitié de son
 lit: pour une nuit seulement. Qui fait si
 cette nuit-même je ne serai pas assez heu-
 reux pour me rendre coupable d'une mor-
 telle

telle offense? Les oiseaux les plus sauvagés se laissent prendre en dormant. Si ma charmante s'offense assez pour vouloir me fuir, ne puis-je pas l'arrêter malgré elle? Si ma charmante m'échappe en effet, ne serai-je pas le maître de la ramener par autorité *civile*, ou *incivile*, lorsque j'aurai preuves sur preuves qu'elle a reconnu, quoique tacitement, notre mariage? Et, soit que je réussisse ou non, si j'obtiens du moins qu'elle me pardonne, si sa fureur se borne aux plaintes, & si je m'aperçois seulement qu'elle puisse soutenir ma vue, ne suis-je pas sûr qu'elle est tout-à-fait à moi? Ma charmante est la délicatesse même. Je suis impatient de voir, comment une personne si délicate se conduira dans l'une ou l'autre de ces suppositions: & tu conviendras, que dans la situation où je me trouve, il est juste que je me précautionne contre toutes sortes d'accidens. Je connois l'*anguille* que j'ai à retenir, & combien il est à craindre qu'elle n'échappe entre mes doigts. De quel air niais ouvrirois-je la bouche & les yeux, si je la voiois sauter de mes mains dans sa rivière bourbeuse; je veux dire dans sa famille, d'où j'ai eu tant de peine à la tirer!

Voions: laisse-moi compter combien j'aurai de personnes, après la nuit du Lundi,

di,



di, qui feront en état de jurer qu'elle a porté mon nom, qu'elle a répondu à mon nom, & qu'elle n'a point eu d'autres vûe, en quittant ses amis, que de prendre sérieusement mon nom, sans que sa propre famille puisse le défavouer? Premièrement, je puis faire fond sur tous mes gens, sur Madame Sinclair, ses deux nièces & Miss Partington.

Mais comme tous ces témoins pourroient être suspects, voici le point capital. „Quatre dignes Officiers, nobles de personne & „d'origine, invités tel jour à une collation „par Robert Lovelace de Sandon-hall, E- „cuyer, en compagnie de Madelaine de Sin- „clair, veuve, de Priscille Partington, fille „nubile, & de la Dame Complaignante, „déposent, que ledit Robert Lovelace s'est „adressé plusieurs fois à lad. Dame com- „me à sa femme; qu'ils se sont adressés à „elle, eux & d'autres, en qualité de Madame „Lovelace, chacun lui faisant des compli- „mens & des félicitations sur son ma- „riage; que ces complimens & ces feli- „citations, elle les a reçus sans autres „marques de déplaisir & de répugnance, „que celles qui sont ordinaires aux jeunes „mariées, c'est-à-dire, avec un peu de „rou-

„rougeur & d'agréable confusion, qu'on
 „pouvoit attribuer à l'embarras naturel dans
 „ces circonstances. Point d'emportement,
 Belford. Point de révolte contre ton chef.
 T'imagines-tu que j'aie amené ici cette che-
 re personne pour n'en tirer aucun fruit ?

Voilà une foible esquisse de mon plan.
 Applaudissez - moi, esprits subalternes, &
 reconnoissez Lovelace pour votre Maître !

 LETTRE CLIII.

M. LOVELACE, à M.
 BELFORD.

Dimanche 30. d'Avril.

J'ai été à l'Eglise, Belford. Apprens même
 que je m'y suis admirablement conduit.
 Ma Déesse est contente de moi. J'ai donné
 une attention parfaite au Sermon, & j'ai
 chanté de toutes mes forces avec le Clergé
 & les Paroissiens. Mes yeux ne se sont pas
 trop égarés. Comment aurois-je eu peine
 à les gouverner, lorsqu'ils avoient devant
 eux le plus charmant & le plus aimable ob-
 jet de l'univers ?

Chere

Chere créature! Que de ferveur, que de charmes dans sa piété! Je lui ai fait avouer qu'elle avoit prié pour moi. En vérité, j'espère que les prières d'une si belle ame ne seront pas sans effet.

Au fond, Belford, il y a quelque chose d'imposant dans le culte de religion. Le Dimanche est une institution charmante, pour soutenir la vertu dans les cœurs vertueux. Un jour sur sept; que cette Loi est raisonnable! Je crois qu'à la fin je serai capable d'aller une fois le jour à l'Eglise. Ma réformation en ira plus vite. Voir une multitude d'honnêtes gens, qui se réunissent dans le même acte d'adoration! C'est l'exercice d'un Etre qui pense & qui sent. Cependant cette idée ajoute quelques pointes à mes remords, lorsque je veux m'occuper de mes projets. De bonne foi, je crois, que si j'allois constamment à l'Eglise, je pourrois les abandonner.

Il m'est venu de nouvelles inventions à la tête pendant le Service Divin: mais j'y renonce, parce qu'elles sont nées dans un si bon lieu. Excellente Clarisse! combien de ruines n'a-t'elle pas prévenu en m'attachant à elle! en remplissant toute mon attention!

Mais

Mais je veux te raconter ce qui s'est passé entre nous, dans ma première visite du matin: & je te ferai ensuite une peinture plus exacte de ma bonne conduite à l'Eglise.

La permission de la voir ne m'a point été accordée avant huit heures. Elle étoit préparée pour sortir. J'ai feint d'ignorer son intention; & j'avois recommandé à Dorcas de ne pas lui dire qu'elle m'en eût informée.

Vous allez sortir, Mademoiselle? lui ai-je dit, d'un air indifférent.

Oui, Monsieur; j'ai dessein d'aller à l'Eglise,

J'espère, Mademoiselle, que vous m'accorderez l'honneur de vous y accompagner.

Non. Elle alloit prendre une chaise à porteur, & se rendre à l'Eglise voisine.

Ce discours m'a fait tressaillir. Une chaise pour aller à l'Eglise voisine, de chez Madame Sinclair, dont le vrai nom n'est pas Sinclair; & pour la ramener, à la vûe de tout le peuple, qui ne doit pas avoir une trop bonne idée de la maison! Il n'y avoit pas moiien d'y consentir. Cependant, j'avois à soutenir mon rôle d'indifférence. Je lui ai dit que je regarderois comme une faveur, qu'elle voulût me permettre de pren-



dre un Carosse & de l'accompagner à St. Paul.

Elle m'a objecté la gaiété de mon habilement: elle m'a dit, que pour aller à St. Paul, elle pouvoit prendre un Carosse & partir sans moi.

Je lui ai représenté ce qu'elle avoit à craindre de Singleton & de son frere, & je lui ai offert de prendre le plus simple de mes habits. Ne me refusez pas, lui ai-je dit, la faveur de vous accompagner. Il y a très-long-tems que je n'ai été à l'Eglise. Nous nous placerons dans differens bancs: & la première fois que j'y retournerai, ce sera, j'espère, pour acquerir des droits au plus grand bonheur que je puisse recevoir. Elle m'a fait quelques autres objections: mais enfin, elle m'a permis de partir avec elle.

Je me suis placé à sa vûe, pour trouver le tems moins ennuyeux; car nous sommes arrivés de bonne heure: & je me suis si bien conduit, que je lui ai donné fort bonne opinion de moi.

Le sujet du sermon étoit assez particulier: c'étoit l'histoire d'un Prophete, ou la parabole d'une jeune brebis, enlevée par un homme riche à un pauvre qui l'aimoit chèrement, & qui n'avoit pas d'autre plaisir au monde.

monde. Le Prophete avoit en vûe d'inspirer du remord à David, sur son adultere avec *Bethsabée*, femme d'Urie, & sur le meurtre du mari. Ces femmes, Belford, ont été de tout tems l'occasion d'une infinité de désordres. Enfin, lorsque le Roi David eût juré dans son indignation (tu vois, mon ami, que le Roi David juroit: mais comment saurois-tu qui étoit le Roi David? l'histoire est de la Bible.) aussitôt, dis-je, qu'il eût juré de punir l'homme riche, le Prophete, qui se nommoit Nathan, honête personnage & de fort bon esprit, s'écria dans ces termes, qui étoient ceux du texte: *cet homme, c'est toi.* Par ma foi, j'ai crû que le Prédicateur jettoit directement les yeux sur moi; & les miens se sont tournés au même moment sur ma jeune brebis. Mais je dois dire aussi que je me suis souvenu en même tems de mon *Bouton de rose*: après tout, sur ce point, me suis-je dit à moi-même, je vaux mieux que le Roi David.

A notre retour, nous nous sommes entretenus du Sermon. J'ai prouvé à ma charmante que j'avois été fort attentif, en lui rappelant les endroits où le Prédicateur avoit tiré le plus de parti de son sujet, & ceux qu'il auroit pû toucher avec plus d'a-



vantage ; car l'histoire est réellement fort touchante, & je n'ai rien vû de mieux imaginé. J'ai fait ces réflexions d'un air si grave, que la satisfaction de la Belle m'a paru croître de plus en plus : & je ne doute point qu'elle ne m'accorde demain au soir l'honneur de sa présence, à ma collation.

* * *

Dimanche au soir.

Nous avons diné tous ensemble, dans la salle à manger de Madame Sinclair. Tout est dans la meilleure situation. Les deux nièces ont fort bien joué leur rôle, & Madame Sinclair le sien. Je n'ai pas encore vû ma charmante si tranquille. „ D'abord, m'a-
 „ t'elle dit, elle n'avoit pas eu trop bonne idée
 „ de ces gens - là. Madame Sinclair lui
 „ avoit semblé rebutante. Ses nièces étoient
 „ de jeunes personnes avec lesquelles elle
 „ n'auroit pas souhaité de liaison. Mais réel-
 „ lement ; il ne falloit pas être trop précipitée
 „ dans les censures. Bien des gens gagnent,
 „ à se faire connoître. La veuve lui paroif-
 „ soit supportable. (c'est toute la faveur
 „ qu'elle lui fait). Miss Martiu & Miss
 „ Horton sont deux jeunes filles de fort bon
 „ sens, & qui ont beaucoup de lecture. Ce
 „ que Miss Martin, particulièrement, a dit
 „ du

„du mariage & de l'homme qui la recher-
 „che, étoit très solide. Avec de tels prin-
 „cipes, elle ne sauroit faire une mauvaïse
 „femme. Remarque, en passant, que le
 très-humble serviteur de Sally est un Mar-
 chand de grande reputation, & qu'elle doit
 être bientôt mariée.

J'ai fait à la Belle une esquisse de ton ca-
 ractère, & de celui de mes trois autres
 Ecuiers, dans l'espérance d'exciter sa curio-
 sité à vous voir Lundi. Je lui ai dit le mal
 comme le bien; autant pour m'exalter moi-
 même, & pour prévenir toutes les surpri-
 ses, que pour lui apprendre quelle sorte de
 personnages elle doit s'attendre à voir si
 elle veut m'obliger. Par ses observations
 sur chacun de vous, je jugerai des mesures
 que j'aurai à garder, pour obtenir ou pour
 conserver son estime. Je connoîtrai ce qui
 est de son goût & ce qui ne l'est pas. Ain-
 si, pendant qu'elle pénétrera vos têtes su-
 perficielles, j'entrerais dans son cœur, & j'y
 prendrai langue pour mes espérances.

La maison ne sera prête que dans trois
 semaines. Tout sera fini dans cet intervalle,
 ou je jouerai du plus grand malheur. Qui
 fait si trois jours ne feront pas l'affaire?
 N'ai-je pas emporté le grand point, de la
 faire passer ici pour ma femme? & l'autre,



qui n'est pas moindre, de me fixer ici, la nuit comme le jour? Jamais une femme n'est-elle échappée lorsque j'ai pû loger sous le même toit? Et la maison: n'est-ce rien que la maison? Et les gens; Will * & Dorcas, qui sont à moi tous deux. Trois jours, ai-je dit: bon! Trois heures.

* * *

Je viens d'emporter mon troisième point, Belford; quoiqu'au grand mécontentement de la Belle. On lui a présenté pour la première fois, Miss Partington, qui s'est laissée engager pour demain? mais à condition que ma charmante seroit de la partie. Quel moien de refuser! Une jeune personne si aimable! secondée par mes ardentés prières.

Mon impatience, à présent, est d'avoir vos opinions sur ma conquête. Si vous aimez des traits & des yeux pleins de flammes quoique le cœur soit de glace & qu'il n'ait point encore commencé à *s'amollir*; si vous aimez un sens exquis, & le plus séduisant langage, qui coule entre des dents d'ivoire & des lèvres de corail; un regard, qui pénètre tout; un son de voix, qui est l'harmonie même; un air de noblesse, mêlé d'une

* Son valet de Chambre.

d'une douceur qui ne peut être décrite; une politesse qui ne sera jamais surpassée, s'il est possible qu'il y en ait jamais d'égale; vous trouverez toutes ces excellences, & cent fois plus, dans mon Helene.

* „Contemplez cette majestueuse fabrique! C'est un Temple sacré dans sa naissance, & bâti par des mains divines. Son ame est la Divinité qui l'habite; & l'Edifice n'est pas indigne du Dieu.

Ou, si tu veux une description plus douce, dans le stile de Rowe.

„Elle offre tous les charmes des fleurs nouvellement écloses; une beauté sans tache, une fraîcheur vive & douce, que rien ne ternit encore: c'est l'image de la nature au premier printems du monde.

Adieu, mes quatre Supots. Je vous attends demain à six heures du soir.

(Miss Clarisse, dans une lettre datée du Lundi matin, loue la conduite de M. Lovelace à l'Eglise. & ses remarques sur le Sermon. Elle parle des femmes de la maison avec plus de goût que la première fois. Elle observe qu'elles ne voient chez elles que des personnes de distinction. Sous une autre

G 4

datte

* Quatre Vers de Dryden.



dire, elle déclare, qu'on ne lui a pas fait plaisir d'introduire chez elle Miss Partington, & moins encore de l'avoir mise dans la nécessité d'assister à la collation de M. Lovelace. Elle prévoit dit-elle, que c'est une soirée perdue.)

LETTRE CLIV.

Miss CLARISSE HARLOVE, à Miss
HOWE.

Lundi au soir, premier de Mai.

Je m'échappe, à ce moment, de la désagréable compagnie où je me suis vûe engagée contre mon inclination. Comme je prendrois peu de plaisir à me rappeler le détail de la conversation, contentez-vous de ce que je pourrai recueillir du souvenir qui me reste de la peinture que M. Lovelace me fit hier de ses quatre amis, & de quelques observations sur le spectacle auquel je viens heureusement de me dérober.

Les noms des quatre Messieurs sont, Belton, Mowbray, Tourville & Belford. Madame Sinclair, Miss Partington, cette riche héritière dont je vous ai parlé dans ma dernière

nière

nière lettre, M. Lovelace & moi, faisoient le reste de la compagnie.

Je vous ai déjà fait le portrait de Miss Partington, du côté favorable; sur le témoignage de Madame Sinclair, & de ses Nièces. J'ajouterais quelques-unes de mes propres remarques, sur la conduite qu'elle a tenue dans l'assemblée.

En meilleure compagnie, peut-être auroit-elle paru avec moins de désavantage: mais malgré ses regards innocens, que M. Lovelace affecte de louer beaucoup, il n'est pas l'homme du monde au jugement duquel je me fierois le plus pour ce qui regarde la véritable modestie. A l'occasion de quelques discours, qui n'étoient pas assez libres pour mériter une censure ouverte, mais qui ne laissoient pas de renfermer quelque chose d'indécent pour des personnes bien élevées, j'ai observé que cette jeune Demoiselle marquoit d'abord une forte d'embarras; mais qu'ensuite, par un sourire ou par un coup d'œil, elle encourageoit, plutôt qu'elle ne paroïssoit condamner, un grand nombre de libertés, qui sont absurdes, si elles ne signifient rien, ou qui doivent passer pour des grossièretés offensantes si elles renferment quelque sens. Il est vrai que j'ai connu plu-



seurs femmes, dont j'ai meilleure opinion que de Madame Sinclair, qui ne faisoient pas difficulté de passer aux hommes & de se pardonner à elles mêmes des libertés de cette nature. Mais je n'ai jamais conçu qu'une si grande facilité puisse s'accorder avec l'honnête pudeur, qui fait le caractère distinctif de notre sexe. Si les paroles ne font que le corps ou l'habit des pensées, l'ame ne se fait-elle pas connoître par cette enveloppe extérieure?

Pour les quatre amis de M. Lovelace, je les crois gens de qualité, par le droit de leurs Ancêtres; mais je ne leur ai pas reconnu d'autre apparence de noblesse.

M. Belton a reçu son éducation à l'Université, parce qu'il étoit destiné pour la robe. Cette profession ne s'accordant point avec la vivacité de son naturel, la mort d'un oncle, qui le rendit héritier d'un bien considérable, lui fit quitter le College pour venir à la Ville, où il prit aussitôt les airs du grand monde. On assure qu'il est homme sensé. Il se met fort bien, mais sans affectation. Il est grand buveur. Il aime à veiller, & s'en fait gloire. Il a la passion du jeu, qui a dérangé ses affaires. Son âge ne passe pas trente ans. Son visage est d'un rouge ardent, un peu tâché & boutoné. Les irregula-

gularités de sa vie sensuelle paroissent la menacer d'une courte durée; car il est attaqué d'une toux seche, qui ne marque pas des poumons fort sains: cependant, il affecte de rire lui-même, & de faire rire ses amis, de ces ménaçans symptomes, qui devoient le rendre plus sérieux.

M. *Mowbray* a beaucoup voiaagé. Il parle plusieurs langues, comme M. *Lovelace* même; mais avec moins de facilité. Il est de bonne maison: son âge paroît de trente-trois ou trente-quatre ans. Il a la taille haute & bien prise, les yeux vifs & le regard audacieux. Son front & sa joue droite sont défigurés par deux larges cicatrices. Il se met aussi fort proprement. Il a toujours ses gens autour de lui, les appellant sans cesse & les chargeant de quelque message frivole, comme nous en avons eu une douzaine d'exemples pendant le peu de tems que j'ai passé dans l'assemblée. Ils paroissent observer, tour à tour, le fier mouvement de ses yeux, pour être prêts à courir avant qu'ils aient entendu la moitié de ses ordres; & j'ai crû remarquer qu'ils le servent en tremblant. Cependant cet homme paroît supportable avec ses égaux. Il ne parle pas mal des Spectacles & des amusemens publics, surtout de ceux des païs étrangers. Mais il a quelque chose
de

de romanesque dans l'air & dans le langage ; & souvent il assure, avec beaucoup de force, des choses qui n'ont aucune vraisemblance. Il ne doute de rien, excepté de ce qu'il devoit croire ; c'est-à-dire qu'il badine librement sur les choses saintes, & qu'il fait profession de haïr les Prêtres de toutes sortes de religions. Il a de hautes idées de l'honneur ; c'est un mot qui ne sort presque point de sa bouche : mais il ne paroît pas qu'il respecte beaucoup les mœurs.

M. *Tourville* nous a fait, je ne fais à quelle occasion, la grace de nous apprendre son âge. Il entre justement dans sa trente-deuxième année. Il est aussi d'ancienne Maison ; mais, dans sa personne & dans ses manières, il a plus de ce qu'on appelle *petit maître*, qu'aucun de ses compagnons. Il est vêtu richement. Il voudroit paroître homme de goût, dans le choix de tout ce qui sert à sa parure ; mais j'y ai trouvé plus de profusion que d'élégance. On remarque sans peine, au soin qu'il prend de son extérieur & à l'attention qu'il exige pour ce qui le distingue au dehors, que le dedans occupe peu son attention. M. *Lovelace* dit, qu'il danse parfaitement, qu'il est grand Musicien, & que le chant est une de ses principales perfections. On l'a prié de chanter. Il a chanté

chanté quelques airs Italiens & François; &, pour lui rendre justice, les paroles étoient fort décentes. Toute la compagnie a paru très-satisfaite; mais les plus grands admirateurs ont été Madame Sinclair, Mifs Partington & lui-même. Pour moi, je lui ai trouvé beaucoup d'affectation.

La conversation & les manières de M. Tourville sont remplies, dans un excès insupportable, de ces grossières offenses contre le bon sens de notre sexe, aux-quelles l'usage moderne a donné le nom de complimens; & qui passent pour une marque d'éducation, quoiqu'elles ne renferment au fond qu'un amas d'exagerations ridicules, propres seulement à faire connoître la mauvaise foi des hommes, & l'opinion défavantageuse qu'ils ont des femmes. Il affecte de mêler dans ses discours, des mots François & Italiens; & souvent il répond en François à une question qu'on lui fait en Anglois, parce qu'il préfère cette langue, dit-il, au sifflement de sa nation. Mais, alors, il ne manque point de donner la traduction de sa réponse, dans l'odieuse langue de son pays; de peur apparemment, qu'on ne le soupçonne de ne pas savoir ce qu'il dit. Il aime les narrations. Il promet toujours une histoire excellente, avant que de la commencer: mais

mais il ne paroît pas qu'il s'embarraffe beaucoup de tenir parole. Il est rare même qu'il aille jusqu'à la fin du recit, lorsqu'on a la patience de l'écouter. Il s'interrompt lui-même par un si grand nombre de parenthèses, & de nouveaux incidens, qu'il perd le fil de son propre discours, & qu'il demeure satisfait au milieu du chemin; ou, s'il veut le reprendre, il demande du secours à la compagnie, en priant agréablement *le diable de l'emporter*, s'il se souvient de ce, qu'il vouloit dire. Mais c'en est assez, & beaucoup trop, sur M. Tourville.

M. Belford est le quatrième convive, & celui pour lequel il m'a paru que M. Lovelace a le plus d'estime & d'affection. Je crois avoir compris, que c'est un homme d'une valeur éprouvée. Ils sont devenus amis à l'occasion d'une querelle (pour quelque femme, peut-être,) & d'une rencontre aux carrières de Kenfington, où quelques survenans eurent le bonheur de les réconcilier.

Il me semble que M. Belford n'a pas plus de vingt-sept ou vingt-huit ans. C'est le plus jeune des cinq, après M. Lovelace. Peut-être sont-ils les deux plus mechans; car ils paroissent capables de conduire les trois
au-

autres à leur gré. M. Belford est mis proprement, comme les autres: mais il n'a pas ces avantages de figure & d'ajustement dont M. Lovelace est trop vain. Cependant il a l'apparence d'un homme de condition. Les bons Auteurs anciens, & nos meilleurs Ecrivains, lui sont familiers. La conversation, par son moien, a quelque fois pris un tour plus agréable: & moi, qui passant parmi eux pour Madame Lovelace, m'efforçois de donner la meilleure face qu'il m'étoit possible à ma situation, je me suis jointe alors à eux, & j'ai reçu de toute la compagnie une abondance de complimens sur mes observations.

M. Belford paroît obligeant & de bon naturel. Quoique plein de complaisance, il ne la porte point à l'excès comme M. Tourville. Il s'exprime avec beaucoup de facilité & de politesse, & j'ai cru remarquer un fond de bonne Logique, dans son esprit & dans ses raisonnemens. M. Belton a les mêmes prétentions. Ils s'attaquoient tous deux dans cette forme, en nous regardant nous autres femmes, comme pour observer si nous admirions leurs savoir, lorsqu'ils étoient contens d'eux-mêmes. Mais, avec plus de pénétration & de justesse, M. Belford emportoît visiblement l'avantage; & le
sen-

sentant bien lui-même, il prenoit plaisir à défendre le côté foible de l'argument.

Quelque peu de goût qu'on ait en général pour les sujets qui se traitent dans ces occasions, on s'y prête autant que la bienfiance le permet, & par le rapport qu'ils ont à d'autres vûes. Il m'auroit été difficile de ne pas souvent observer combien M. Lovelace étoit au-dessus de ses quatre amis, dans les choses mêmes sur lesquelles ils avoient la meilleure opinion de leur propre mérite. Pour ce qui regarde l'esprit & la vivacité, il n'y en avoit pas un qui approchât de lui. Ils s'accordoient tous à lui céder, lorsqu'il ouvroit les levres. Le fier Mowbray exhortoit alors Tourville à finir son babil; il pouffoit du coude le fourcilleux Belton, pour lui faire faire attention que Lovelace alloit parler; & lorsqu'il avoit parlé, les termes de *charmant garçon* sortoient de toutes les bouches, avec quelque expression cavaliere d'admiration, ou peut-être d'envie. Effectivement, il a des avantages si particuliers dans la figure, dans le langage, & dans les manières, que si l'on n'avoit soin de veiller sur soi-même & de distinguer la vérité des fausses apparences, on seroit souvent exposé à l'illusion.

„Voiez-le, dans une compagnie nom-
„breuse, m'a dit M. Belford; on ne fait
„attention qu'à lui. Ce Belford, aiant vû
fortir son ami pour un moment, a profité
de son absence pour s'approcher de mon
oreille; & de l'air d'un favori, qui est dans
le secret de l'aventure, il m'a fait un com-
pliment de felicitacion sur mon mariage sup-
posé; en m'exhortant à ne pas insister trop
longtems sur les rigoureuses conditions que
j'avois imposées à un si galant homme. Ma
confusion, dont il s'est apperçu, lui a fait
quitter aussitôt ce sujet, pour retomber sur
l'éloge de son ami.

Réellement, ma chere, il faut avouer que
M. Lovelace a dans l'air, une dignité natu-
relle, qui rend en lui la hauteur & l'insolen-
ce, non-seulement inutiles, mais absolument
inexcusables. Et puis cette douceur trom-
peuse qu'il a dans le sourire, dans le langage
& dans toute sa contenance, du moins lors-
qu'il cherche à plaire, ne marque-t'elle pas
qu'il est né avec des inclinations innocentes;
& qu'il n'est pas naturellement cette cruelle,
cette violente, cette impétueuse créature,
dans laquelle il se peut que la mauvaise com-
pagnie l'ait changé? Car il a d'ailleurs une
physionomie ouverte, & je puis dire honête.
Ne le pensez-vous pas aussi, ma chere? C'est



sur toutes ces spécieuses apparences que je fonde l'espoir de sa reformation.

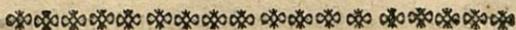
Mais il est surprenant pour moi, j'en conviens, qu'avec tant de qualités nobles, avec une si grande connoissance des hommes & des livres, avec un esprit si cultivé, il puisse trouver tant de satisfaction dans la compagnie dont je vous ai fait la peinture, & dans une conversation d'une impertinence revoltante, indigne de ses talens & de tous ses avantages naturels & acquis. Je n'en puis imaginer qu'une raison; & malheureusement elle ne marque point une grande ame: c'est sa vanité, qui lui fait attacher un ridicule honneur à se voir le chef des compagnons qu'il s'est choisis. Comment peut-on aimer les louanges, & se contenter de celles qui viennent d'une source si méprisable!

M. Belford s'est avisé de lui faire un compliment, qui m'a fait hâter mon départ de cette choquante assemblée. „Heureux mortel! lui a-t'il dit, à l'occasion de quelques flatteries de Madame Sinclair, qui étoient approuvées par Miss Partington, „vous êtes si bien partagé du côté de l'esprit „& du courage, qu'il n'y a point de femme, „ni d'homme, qui puisse tenir devant vous. En parlant, M. Belford avoit les yeux sur moi. Oui, ma chere, il me regardoit avec
un

un sourire; & ses regards se font tournés en fuite vers son ami. Ceux de toute l'assemblée, hommes & femmes, sont tombés aussitôt sur votre Clarisse. Du moins le reproche de mon cœur me l'a fait penser; car à peine me suis-je senti la hardiesse de lever les yeux.

Ah! ma chere, si les femmes aux-quelles on croit de l'amour pour un homme (& c'est le cas où je suis; car à quelle autre cause attribuer une fuite qu'on suppose volontaire?) étoient capables de réfléchir un moment sur l'orgueil qu'elles lui causent & sur l'humiliation dont elles se couvrent; sur la fausse pitié, le mépris tacite, les insolens sourires & les malignes explications auxquelles elles s'exposent, de la part d'un monde de censeurs de l'un & de l'autre sexe; quel mépris n'auroient-elles pas pour elles-mêmes? & combien la mort, avec toutes ses horreurs, leur paroîtroit-elle préférable à cet excès d'abaissement? Vous devez voir a présent pourquoi je ne puis m'étendre davantage sur toutes les circonstances de cette conversation.





LETTRE CLV.

Miss CLARISSE HARLOVE,
à *Miss* HOWE.

Lundi, à minuit.

Il m'arrive une aventure fort bizarre, qui me cause de la peine & du regret.

Madame Sinclair me quitte à ce moment; & fort mécontente, je crois, de n'avoir point obtenu de moi ce qu'elle m'a demandé. Sa maison se trouvant remplie de quelques femmes, arrivées pour ses nièces, & la nuit, qui est fort avancée ne permettant gueres à *Miss* Partington de s'exposer dans les rues de Londres, elle est venue me prier d'accorder à cette jeune personne la moitié de mon lit.

Sa demande peut avoir été fort simple, & mon refus lui aura paru dur & peu obligant; mais, pendant qu'elle s'expliquoit, il m'est venu subitement à l'esprit, que je suis ici comme étrangere pour tout le monde; que je n'ai pas un seul domestique que je puisse dire à moi, ou dont j'ai grande opinion; qu'il y a, dans la maison, quatre hommes d'un caractère fort libre; partisans déclarés de *M. Lovelace*; lui-même, d'un esprit

esprit entreprenant; tous, autant que j'en puis juger par le bruit éclatant de leur joie depuis que je les ai quittés, dans la chaleur actuelle du vin: que Miss Partington elle-même n'est pas une personne aussi timide qu'on me l'a représentée; qu'on a pris des peines officieuses pour me donner bonne opinion d'elle, & que Madame Sinclair a mis plus de recherche dans son compliment qu'une prière de cette nature n'en demandoit. Un refus, ai-je dit en moi-même, ne peut avoir qu'un air singulier, pour des gens, qui me eroient déjà un peu singulière: un consentement m'expose à de facheuses aventures. J'ai trouvé si peu de proportion entre les dangers de l'alternative, que je n'ai pas balancé sur le choix.

J'ai répondu à Madame Sinclair que j'avois une longue lettre à finir; que je ne quitterois pas la plume sans être fort pressée du sommeil; que Miss Partington seroit gênée, & que je le serois moi-même.

Il seroit bien facheux, m'a-t'elle dit, qu'une jeune fille de cette distinction fût obligée de partager, avec Dorcas, un lit fort étroit. Mais elle avoit encore plus de regret de m'avoir fait une proposition dont je pusse recevoir la moindre incommodité. Rien ne seroit plus éloigné de ses intentions:



& Mifs Partington attendroit volontiers avec elle que j'eusse fini ma lettre. Alarmée de ces instances, & moins embarrassée à persister dans mon refus qu'à le donner d'abord, j'ai offert mon lit entier, & de me renfermer dans mon cabinet pour écrire pendant toute la nuit. Cette pauvre Mifs, m'a-t'on dit, seroit effraïée de coucher seule: d'ailleurs, elle ne consentiroit jamais à m'incommoder jusqu'à ce point.

Je me suis crue délivrée, surtout lorsque j'ai vû Madame Sinclair qui se retiroit civilement. Mais elle est revenue; & m'ayant demandé pardon de son retour, elle m'a dit, que Mifs Partington étoit tout en larmes; que jamais elle n'avoit vû de jeune Dame, pour laquelle elle eût conçu autant d'admiration que pour moi; que cette chere fille se flattoit de n'avoir laissé rien échapper dans sa conduite, qui m'eût inspiré du dégoût pour elle. Trouvois-je bon qu'elle me l'amenât?

J'étois fort occupée, lui ai je répondu. La lettre que j'avois à finir étoit importante. J'espérois de voir demain Mifs Partington, & de lui faire agréer mes excuses. Alors Madame Sinclair hésitant & paroissant reprendre le chemin de la porte, n'a pas laissé de se tourner encore vers moi. J'ai pris un
flam-

flambeau pour la conduire, en lui recommandant de prendre garde à ses pieds. Elle s'est arrêtée au haut de l'escalier : Mon Dieu, Madame, quelle peine vous prenez ! m'a-t'elle dit. Le Ciel connoit mon cœur ; je n'ai pas eu dessein de vous offenser : Mais puisque vous n'approuvez pas une demande trop libre, je vous supplie de n'en rien dire à M. Lovelace. Il me croiroit trop hardie, & même impertinente.

Ne trouvez-vous pas, ma chere, cet incident fort particulier ; soit en lui-même, soit dans le tour que mes reponses lui ont fait prendre ? Je n'aime point à me rendre coupable d'une incivilité. Cependant, si l'on ne se proposoit rien, mon refus mérite ce nom. D'un autre côté, j'ai marqué des soupçons, auxquels je ne puis m'imaginer qu'il y ait le moindre fondement. S'ils sont justes, je dois tout craindre ; je dois fuir & cette maison & l'homme, comme ce qu'il y a de plus infecté. S'ils ne le sont pas, & que je ne puisse me purger moi-même de les avoir formés, en donnant quelque raison plausible de mon refus, quel moien de demeurer ici plus longtems avec honneur ?

Je me sens irritée contre tout le monde, excepté vous. Ses compagnons sont de

chocquantes créatures. Pourquoi, je le répète, a-t'il pû fouhaiter de me voir en si mauvaïse compagnie? Encore une fois, je ne suis pas contente de lui.

LETTRE CLVI.

Miss CLARISSE HARLOVE,
à *Miss* HOWE.

Mardi, 2 de Mai.

Il faut vous déclarer, quoiqu'avec un regret infini, que je ne puis plus, ni vous écrire ni recevoir de vos lettres. J'en reçois une de votre Mere, (sous le couvert de M. Lovelace & par la voie de Milord M...) qui me fait là-dessus des reproches fort vifs, & qui me défend, autant que je m'intéresse à son bonheur & au vôtre, de vous écrire sans sa permission. Ainsi, jusqu'à des temps plus tranquilles, cette lettre est la dernière que vous recevrez de moi. Comme la situation de mes affaires semble devenir plus heureuse, espérons d'obtenir bien-tôt la liberté de reprendre la plume & celle même de nous voir. Une alliance avec une famille aussi honorable que celle de M. Lovelace ne sera pas regardée apparemment comme une disgrâce.

Votre

Votre mere ajoûte, que si je souhaite de
vous enflammer, je n'ai qu'à vous informer
 de la défense qu'elle me signifie: mais elle
 se flatte que sans la commettre, je trouverai
 de moi-même quelque moien d'interrompre
 une correspondance, à laquelle je ne puis
 ignorer qu'elle s'oppose depuis longtems.
 Tout ce que je puis faire, c'est de vous prier
 de n'être point *enflammée*; c'est de vous en-
 gager par mes instances, à ne pas lui faire
 connoître, ni même soupçonner, que je
 vous aie communiqué la raison qui me fait
 cesser de vous écrire. Après avoir continué
 notre commerce, malgré le scrupule que
 je m'en suis fait & sur lequel j'ai longtems
 insisté, comment pourrois-je me dispenser
 honêtement de vous apprendre ce qui tout
 d'un coup a la force de m'arrêter? Ainsi, ma
 chere, j'aime mieux, comme vous voyez,
 me reposer sur votre discretion, que de
 feindre des raisons dont vous ne seriez pas
 satisfaite, & qui ne vous empêchant point
 de vouloir pénétrer le fond du mystère me
 feroient enfin passer à vos yeux pour une
 amie capable de reserve; sans compter que
 vous auriez quelque sujet de vous croire
 blessée, si je ne vous supposois pas assez de
 prudence pour recevoir le dépôt de la vérité
 nue.

H 5

Je



Je repete que mes affaires n'ont point une mauvaïse face. La maison sera louée incessamment. Les femmes de celle-ci son fort respectueuses, malgré ma délicatesse à l'égard de Miss Partington. Miss Martin, qui doit se marier bientôt avec un riche Marchand du Strand, * est venue me consulter aujourd'hui sur quelques belles étoffes qu'elle veut acheter à cette occasion. La Veuve est moins rebutante qu'elle ne me l'a paru la première fois. M. Lovelace, à qui je n'ai pas dissimulé que ses quatres amis ne sont pas de mon goût, m'assure que ni eux, ni d'autres, ne paroîtront devant moi sans ma permission.

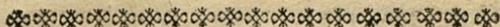
Si je rassemble toutes ces circonstances, c'est pour mettre en repos votre cœur tendre & obligeant, dans la vûe de rendre votre soumission plus facile à l'ordre de votre Mere; & dans la crainte qu'on ne m'accuse de vous *enflammer*, moi qui suis, avec des intentions bien différentes, ma très-chere & très-aimable amie, votre fidele & devouée,

CL. HARLOVE.

* Fameuse rue de Londres.



LET.



LETTRE CLVII.

Miſſ HOWE, à Miſſ CLARISSE
HARLOVE.

Mercredi, 3 de Mai.

Il me paroît bien étonnant que ma mere ait été capable d'une ſi étrange démarche, uniquement pour exercer mal à propos ſon autorité, & pour obliger des cœurs durs & ſans remords. Si je crois pouvoir vous être utile par mes conſeils ou par mes informations vous imaginez-vous, que je balance jamais à vous les donner ?

M. Hickman, qui croit entendre un peu les cas de cette nature, eſt d'avis que je ne dois pas abandonner une correſpondance telle que la nôtre. Il eſt fort heureux de penſer ſi bien ; car ma mere aiant excité ma bile, j'ai beſoin de quelqu'un que je puiſſe quereller.

Voici ma réſolution, puisqu'il faut vous ſatisfaire. Je me priverai de vous écrire pendant quelques jours, ſ'il n'arrive rien d'extraordinaire, & juſqu'à ce que l'orage ſoit un peu apaiſé. Mais ſoiez ſure, que je ne vous diſpenſerai pas de m'écrire.
Mon



Mon cœur, ma conscience, mon honneur, s'y opposent.

Mais comment ferai-je ici? Comment? Rien ne m'embarrasse moins; car je vous assure que je n'ai pas besoin d'être poussée beaucoup, pour prendre secrètement la route de Londres: & si jè m'y détermine, je ne vous quitterai qu'après vous avoir vûe mariée, ou tout-à-fait délivrée de votre fleau; & dans ce dernier cas, je vous emmene avec moi, en dépit de tout l'Univers; ou si vous refusez de venir, je demeure avec vous, & je vous suis comme votre ombre.

Que cette déclaration ne vous effraie point. Il n'y a qu'une *considération* & une *seule espérance* qui m'arrêtent, veillée comme je suis dans tous les momens de ma vie, obligée de lire sans voix, de travailler sans goût, & de coucher chaque nuit avec ma mere. La considération, c'est que vous pourriez craindre qu'une démarche de cette nature ne parût doubler votre faute, aux yeux de ceux qui donnent le nom de faute à votre départ: l'espérance consiste à m'imaginer encore que votre aventure peut finir heureusement, & que certaines gens rougiront un jour de l'infame rôle qu'ils ont joué. Cependant il m'arrive souvent de
balan-

balancer. Mais la resolution où vous paroiffez être, de rompre tout commerce avec moi dans cette crise, emportera necessairement la balance. Ecrivez-moi donc, ou chargez-vous de toutes les conséquences.

Quelques mots sur les principaux articles de vos dernieres lettres. J'ignore si le sage projet de votre frere est abandonné, ou s'il ne l'est pas. Un profond silence régné dans votre famille. Votre frere s'est absenté pendant trois jours. Il est revenu passer vingt-quatre heures au Château d'Harlove. Ensuite, il a disparu. S'il est avec Singleton ou d'un autre côté, c'est ce que je ne puis découvrir.

Sur le portrait que vous me faites des compagnons de votre personnage, je vois assez que c'est une race infernale, dont il est le Belzebuth. Qu'a-t'il pû se proposer, comme vous dites, dans l'empressement avec lequel il a souhaité de vous voir au milieu d'eux, & de vous donner cette occasion d'en faire comme autant de miroirs, qui réfléchissoient la lumière l'un sur l'autre. Cet homme est un fou, n'en doutez pas ma chere; ou du moins, un parfait étourdi. Je me figure qu'ils se sont parés devant vous de ce qu'ils ont de plus brillant. Voilà ce qu'on nomme des gens du bel air, des Seigneurs



gneurs d'un mérite accompli ! cependant, qui fait combien d'ames méprisables de notre sexe, le pire d'entr'eux a sù lier à son char ?

Vous vous êtes jettée dans l'embaras, comme vous l'observez, en refusant de partager votre lit avec Miss Partington. J'en ai du regret pour elle. Vigilante comme vous êtes, qu'en pouvoit-il arriver ? S'il pensoit à la violence, il n'attendroit pas le tems de la nuit. Vous auriez été libre de ne vous pas coucher. Madame Sinclair vous a trop pressée, & vous avez poussé trop loin le serupule.

S'il survenoit quelque chose qui retardât la celebration, je vous conseillerois de prendre un autre logement : mais si vous vous mariez, je ne vois aucune raison qui vous empêche de demeurer où vous êtes, jusqu'à ce que vous aiez obtenu la possession de votre terre. Le nœud une fois formé, surtout avec un homme si résolu, il ne faut pas douter que vos parens ne vous restituent bientôt ce qu'ils ne peuvent retenir légitimement. Quand il y auroit matière à quelque procès, vous n'aurez pas le pouvoir, & vous ne devriez pas avoir la volonté de vous y opposer. Il fera maître alors de
votre

vosre bien, * & vous ne pourriez former d'autres vûes sans injustice.

Un point que je vous conseille de ne pas oublier, c'est celui d'un contrât dans les formes. Pour l'honneur de vosre prudence & de sa justice, vosre mariage doit être précédé d'un contrât. Tout mechant quil est, il ne passe pas pour une ame sordide; & je m'étonne qu'il soit encore à vous faire cette proposition.

Je ne suis pas mécontente de ses soins, pour trouver une maison toute meublée. Il me semble que celle qu'il a vûe vous conviendra beaucoup. Mais s'il faut attendre trois semaines, vous ne devez pas remettre la cérémonie si loin. D'ailleurs il peut donner d'avance des ordres pour vos équipages. C'est un de mes étonnemens, qu'il paroisse si soumis.

Ma chere, je le repête: continuez de m'écrire. J'insiste absolument sur cette preuve d'amitié. Ecrivez-moi, & dans le plus grand détail; ou prenez sur vous toutes les suites. Il n'y a point de démarches qui m'effraient, lorsque je croirai les devoir à la sûreté de vosre honneur & de vosre repos.

ANNE HOWE.

* Suivant les Loix d'Angleterre.

LET.



LETTRE CLVIII.

Miſſ CLARISSE HARLOVE, à Miſſ
HOWE,

Jeudi 4 de Mai.

Je ferme les yeux ſur tout autre engage-
ment, je ſuſpens tout autre deſir, je
bannis toute autre crainte, pour vous ſup-
plier, très - chere amie, de ne pas vous
rendre coupable d'un excès d'amitié, pour
lequel je ne puis jamais vous faire de remer-
cimens, & qui deviendra pour moi la ſource
d'un éternel regret. S'il faut vouſecrire, jevous
écrirai. Je connois votre caractère impatient,
lorſque vous croiez votre généroſité ou vo-
tre amitié bleſſée. Ma chere Miſſ Howe !
voudriez-vous encourir la malediction d'une
mere, comme je me ſuis attiré celle de
mon pere ? Ne diroit-on pas qu'il y a de
la contagion dans ma faute, ſi Miſſ Howe
venoit à la ſuivre ? Il y a des choſes ſi viſible-
ment mauvaiſes, qu'elles ne ſouffrent pas de
diſcuſſion; celle-ci eſt du nombre. Il eſt
inutile d'apporter des raiſons contre une té-
mérité de cette nature. Quelque nobles,
quelque généreux que puiſſent être vos mo-
tifs.

tifs, à Dieu ne plaise qu'on sache jamais, qu'il vous soit entré seulement dans l'idée, de suivre un si mauvais exemple! d'autant plus que vous n'auriez pas même les excuses qu'on peut alleguer en ma faveur; particulièrement celle d'avoir été malheureusement surprise.

La contrainte où votre mere vous retient ne vous paroîtroit pas insupportable dans une autre occasion. Auriez-vous regardé autrefois comme un tourment, de partager son lit? Avec quelle joie je reçois cette faveur de la mienne! Quel plaisir je prenois à travailler sous ses yeux! Vous pensiez de même autrefois: & je sais que dans les soirées d'hiver, c'étoit un de vos plus chers amusemens de lire quelquefois devant elle. Ne me donnez pas sujet de me reprocher à moi-même la raison de ce changement.

Apprenez, ma chere, votre amie vous en conjure, apprenez à subjuguer vos propres passions. Tout excès est blamable, quels qu'en soient les motifs. Ces passions de notre sexe, que nous ne prenons pas la peine de combattre, peuvent avoir la même source que celles que nous condamnons le plus dans les hommes emportés & violens; & peut-être ne les portent-ils plus loin que par l'influence de l'usage, ou par la force

T. IV. P. I.

I

d'une



d'une éducation plus libre. Pésions toutes deux cette réflexion, ma chere; tournons les yeux sur nous-mêmes & tremblons.

Si je vous écris, comme vous m'en faites une loi, j'insiste sur une interruption de votre part. Votre silence sur ce point me fera une preuve que vous ne pensez plus à la téméraire démarche dont vous m'avez menacée, & que vous obéissez à votre mere, du moins dans la partie qui vous regarde. Supposez des cas d'importance: ne pouvez-vous pas employer la plume de M. Hickman?

Mes caractères tremblans vous feront connoître, ma chere & impétueuse amie, quel tremblement de cœur vous avez causé à votre fidelle

CL. HARLOVE.

P. S. On m'apporte à ce moment mes habits. Mais vous m'avez jettée dans un trouble, qui m'ôte le courage d'ouvrir la malle. Un valet de M. Lovelace porte ma lettre à M. Hickman, pour faire plus de diligence. Que la plume de ce digne ami me soulage un peu de ce nouveau sujet d'inquiétude.

LET-

LETTRE CLIX.

M. HICKMAN, à Miss C. L.
HARLOVE.

Vendredi, 5 de Mai.

MADemoisELLE,

J'ai l'honneur d'être chargé, par Miss Howe, de vous marquer, sans connoître les motifs, qu'elle est excessivement affligée de l'inquiétude que vous avez conçue de sa dernière lettre, & que si vous continuez seulement de lui écrire, comme vous l'avez fait jusqu'à présent, elle renoncera au dessein qui vous cause tant d'alarmes. Cependant, elle m'ordonne d'ajouter, que s'il y a la moindre apparence qu'elle puisse *vous servir* ou *vous sauver*, ce sont ses propres termes, toutes les censures du monde ne tiendront que le second rang dans son esprit. Je suis fort tenté, Mademoiselle, de saisir cette occasion pour vous exprimer l'intérêt que je prens à votre situation; mais n'en étant pas bien informé, & jugeant seulement, par l'agitation d'esprit de la plus chere personne que j'aie au monde, & de la plus



sincère de vos amies, qu'elle n'est pas aussi heureuse que je le désire, je suis réduit à vous offrir mes fidelles services, avec des vœux ardens pour la fin de toutes vos peines; car je suis, Mademoiselle, avec un dévouement égal à mon respect & à mon admiration, Votre, &c.

CHARLES HICKMAN.

LETTRE CLX.

M. L O V E L A C E, à M.
B E L F O R D.

Mardi, 2 du Mai.

Mercure, suivant nos Fabulistes, aiant la curiosité de savoir dans quel degré d'estime il étoit parmi les mortels, descendit sous quelque déguisement, & marchandâ, dans la boutique d'un Statuaire, un Jupiter, une Junon, ensuite quelques autres des Dieux Majeurs: & venant à sa propre statue, il demanda aussi de quel prix elle étoit. Oh, lui dit l'Artiste, achetez une des autres, & je vous donnerai celle-là par dessus le marché. Le Dieu des Voleurs dût avoir l'air assez sot, en recevant cette mortification pour sa vanité. Tu

Tu lui ressembles, Belford. Mille guinées ne te couteroient rien, pour obtenir l'estime de cette belle personne. Tu te croirois heureux qu'elle te trouvât seulement supportable, & pas tout à fait indigne de sa compagnie. En partant hier au soir, ou plutôt ce matin, tu m'as fait promettre de t'écrire deux mots à Edgware pour t'apprendre ce qu'elle pense de toi & de tes camarades subalternes.

Tes mille guinées font à toi, mon pauvre Belford; car vous lui déplaisez tous parfaitement; & toi comme les autres.

J'en suis assez fâché pour ta part; & cela par deux raisons; l'une, que le motif de ta curiosité devoit être crainte, & mauvaise opinion de toi-même; au-lieu que celle du Dieu des Voleurs ne venant que d'une insupportable vanité, il méritoit d'être renvoyé au Ciel, en rougissant d'une aventure dont il y a beaucoup d'apparence qu'il n'osa pas se vanter: l'autre que si l'on a du dégoût pour toi, je crains de n'être pas mieux dans l'esprit de la Belle; car ne sommes nous pas des oiseaux du même plumage?

Je ne dois jamais parler de réformation, m'a t'elle dit, avec des compagnons de cette espèce & prenant autant de plaisir que j'en prens à vivre avec eux.

Il ne m'est pas tombé dans l'esprit plus qu'à vous, qu'elle pût vous trouver à son gré; mais vous connoissant pour mes amis, j'avois crû qu'une personne si bien élevée garderoit plus de ménagement dans ses censures.

Je ne fais comment va le monde, Belford; mais les femmes se croient en droit de prendre toutes fortes de libertés avec nous, tandis que nous sommes impolis, & peut-être beaucoup pires, si nous ne debitions pas un tas de menteries maudites, & si nous ne faisons pas le blanc du noir, en leur faveur. Elles nous forcent ainsi à l'hypocrisie, & dans d'autres tems, elles nous reprochent de n'être que des trompeurs.

Je vous ai défendu tous, le mieux que j'ai pû: mais, contre des principes tels que les siens, vous savez qu'on ne peut se défendre qu'en retraite. Voici quelques traits de votre apologie:

„A des yeux purs, les moindres écarts
 „paroissent une offence. Cependant je n'a-
 „vois pas remarqué, pendant toute la soi-
 „rée, que dans vos discours ou dans vos ma-
 „nières il y eût quelque chose à vous repro-
 „cher. Bien des gens n'étoient capables de
 „parler que sur un ou deux sujets: elle ne
 „leur ressembloit pas, elle qui les possédoit
 „tous;

„ tous : mais il n'étoit pas surprenant que
 „ vous eussiez parlé de ce que vous savez le
 „ mieux, & que votre conversation se fut
 „ bornée aux simples objets des sens. Si elle
 „ nous avoit un peu plus honorés de la sien-
 „ ne, elle auroit eu moins de dégoût pour
 „ la nôtre; car elle avoit vû avec quelle at-
 „ tention tout le monde se préparoit à l'ad-
 „ mirer, lorsqu'elle ouvroit les levres. Bel-
 „ ford, en particulier, m'avoit dit aussitôt
 „ qu'elle s'étoit retirée, que la vertu même
 „ parloit par sa bouche; mais qu'elle lui
 „ avoit imposé tant de respect, qu'il crain-
 „ droit toujours devant elle, de ne pas s'ob-
 „ server autant qu'il s'y croioit obligé.

A parler naturellement, m'a-t'elle dit,
 elle n'aimoit, ni mes compagnons, ni la
 maison où elle étoit.

Je lui ai répondu, que je n'aimois pas la
 maison plus qu'elle; quoique les gens pa-
 russent assez civils, & qu'elles eût avoué
 qu'il lui déplaisoient moins qu'à la première
 vûe. Mais n'étions nous pas à la veille d'en
 avoir une à nous?

„ Elle n'aimoit pas Miss Partington.
 „ Quand sa fortune seroit telle qu'on le di-
 „ soit, elle n'avoit pas d'inclination à la choi-
 „ sir pour son amie. Il lui sembloit étrange
 „ que la nuit précédente on se fut adressé à



„elle pour une proposition qui l'avoit em-
 „barrassée; tandis que les Dames de la mai-
 „son avoient sur le devant, d'autres locatai-
 „res, avec lesquels elles devoient être plus
 „libres qu'avec une connoissance de deux
 „jours.

J'ai feint d'ignorer tout à fait cette circon-
 stance; & lorsqu'elle s'est expliquée plus
 ouvertement, j'ai condamné la demande
 comme une action indiscrete. Elle a parlé
 de son refus plus légèrement qu'elle n'en ju-
 geoit; je l'ai fort bien remarqué; car il étoit
 aisé de voir qu'elle me croioit assez bien
 fondé à lui reprocher un excès de délicatesse
 ou de précaution. Je lui ai offert de mar-
 quer mon ressentiment à Madame Sinclair.

„Non; ce n'étoit pas la peine; il valoit
 „mieux passer là-dessus: on pouvoit trouver
 „plus de singularité dans son refus, que dans
 „la demande de Madame Sinclair & dans
 „la confiance de Miss Partington. Mais
 „comme les gens de la maison avoient un si
 „grand nombre de connoissances, elle crai-
 „gnoit de n'être pas libre dans son apparte-
 „ment, si sa porte étoit ouverte à tout le
 „monde. Au fond, elle avoit trouvé,
 „dans les manières de Miss Partington, des
 „airs de légèreté sur lesquels elle ne pouvoit
 „passer, du moins pour souhaiter une liai-
 „son

„son plus intime avec elle. Mais si sa fortune étoit si considérable, elle ne pouvoit „s'empêcher de dire, que cette jeune personne lui paroissoit plus propre à recevoir „mes soins, que....

Je l'ai interrompue d'un air grave: je n'avois pas, lui ai-je dit, plus de goût qu'elle pour Miss Partington. C'étoit une jeune innocente, qui me sembloit justifier assez la vigilance que ses tuteurs apportoient à sa conduite. Cependant, pour la nuit passée, je devois avouer que je n'avois rien observé de choquant dans sa conduite; & que je n'y avois vû que l'ouverture d'une jeune fille de bon naturel, qui se croit en sûreté dans une compagnie d'honnêtes gens.

C'étoit parler fort avantageusement, m'a-t-elle dit, & de moi & de mes compagnons: mais si cette jeune fille avoit été si satisfaite de la soirée qu'elle avoit passée avec nous, elle me laissoit à juger, si je n'étois pas trop bon de lui supposer tant d'innocence. Pour elle, qui ne connoissoit point encore Londres, elle m'avoit naturellement que de sa vie, elle ne s'étoit trouvée en si mauvaise compagnie, & qu'elle souhaitoit de ne s'y retrouver jamais.

Entens-tu Belford? Il me semble que tu es plus maltraité que Mercure.



J'étois picqué. Autant que j'en pouvois juger, lui ai-je répondu, des femmes beaucoup plus discrettes que Miss Partington ne feroient pas à couvert, devant le tribunal d'une si rigoureuse vertu.

Je prenois mal sa pensée, a-t'elle repris; mais si réellement je n'avois rien vû dans la conduite de cette jeune personne, qui fût chocquant pour une ame vertueuse, elle ne pouvoit me dissimuler que mon ignorance lui paroissoit aussi digne de pitié que la sienne; & que pour l'intérêt de deux caractères si bien assortis, il étoit à souhaiter qu'ils ne fussent jamais séparés.

Vois, Belford, ce que je gagne par ma charité!

Je l'ai remerciée de la sienne: mais je n'ai pas fait difficulté de lui dire, qu'en général, les *bonnes ames* en avoient fort peu; & qu'à parler de bonne foi, j'aüerois mieux être un peu plus mauvais, & juger moins rigoureusement de mon prochain.

Elle m'a felicité de ce sentiment; mais elle espéroit, a-t'elle ajoûté, que pour paroître charitable à mes yeux, elle ne seroit pas obligée de marquer du goût pour la vile compagnie où je l'avois engagée le soir précédent.

Nulla

Nulla exception en ta faveur, Belford. Tes mille guinées ne courent aucun risque.

J'ai répondu, en lui demandant pardon, que je ne lui vois de goût pour personne. (Franchise ma foi pour franchise. Pourquoi s'avise-t-elle de maltraiter mes amis? M-lord M. . . droit ici; qui m'aime, aime mon chien) que cependant, si elle vouloit me faire connoître ce qui lui plaisoit ou ce qui ne lui plaisoit pas, je m'efforcerois d'y conformer mes sentimens.

Elle m'a dit, d'un air picqué, que je devois donc me déplaire à moi-même.

Au diable la précieuse. S' imagine-t-elle que tôt ou tard elle ne me le paiera pas?

Mon bonheur, ai-je repris d'un ton plus humble, étoit en si bon train avant l'assemblée d'hier, que je souhaitois que le diable eût emporté mes quatres amis & Miss Partington; cependant elle me permettoit de dire, que je ne vois pas comment les bonnes ames pouvoient atteindre à la moitié de leur but, qui étoit de corriger le monde par leur exemple, si jamais elles n'admettoient dans leur compagnie que des gens qui leur ressemblent,

Je

Je me suis crû réduit en cendre par deux ou trois éclairs qui sont sortis de ses yeux indignés. Elle m'a tourné le dos d'un air de mépris; & se hâtant de remonter, elle s'est enfermée dans sa chambre. Je te répète, mon cher Belford, que tes mille guinées te demeureront. Elle prétend, que je ne suis pas un homme poli: mais te semble-t'il que dans cette occasion elle soit plus polie pour une femme?

A présent, ne penses-tu pas que je lui dois quelque punition, pour la cruauté qu'elle a eue de mettre une aussi jolie personne & d'une fortune aussi considérable que Miss Partington, dans la nécessité de partager le lit d'une servante? Miss Partington, dis-je, qui a déclaré, les larmes aux yeux, à Madame Sinclair, que si Madame Lovelace lui faisoit l'honneur d'aller à Barnet, les plus beaux appartemens & les meilleurs lits de la maison seroient à son service? Crois-tu que je ne devine pas toutes les idées offensantes qu'elle a formées sur mon compte? qu'elle a craint, que le mari supposé n'entreprit de se mettre en possession de ses droits, & que Miss Partington ne fût disposée à favoriser l'exécution d'un devoir si juste? C'est donc ainsi que vous me défiez, ma charmante! Eh bien, puisque vous avez plus de
con-

confiance à vos précautions qu'à mon honneur, on trouvera le moien de changer vos craintes en réalités.

Ne manque pas, Belford, de me marquer ce que tu penses de ma fiere Helene, toi & tes camarades.

Je viens d'apprendre que son Hannah espère d'être bientôt assez rétablie, pour se rendre auprès d'elle. Il me semble que cette fille n'a pas de Médecin. Je pense à lui en envoyer un, par mortif d'amour & de respect pour sa Maîtresse. Qui fait, si l'effet de quelque remède ne sera pas d'augmenter sa maladie? J'en ai cette espérance dumoins. Les siennes sont peut-être aussi trop précipitées. Le tems n'est pas favorable aux rhumatismes.

LETTRE CLXI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mardi, 2 de Mai.

Au moment que je cachetois ma lettre, il en est arrivée une à ma charmante, sous mon couvert, & par la voie de Milord M. De qui t'imagines-tu qu'elle soit? de Miss Howe: & que contient-elle? C'est ce que
je

je ne puis savoir, avant qu'il plaise à cette chere personne de me le communiquer. Mais par l'effet qu'elle a produit sur elle, je juge que c'est une lettre fort cruelle. Deux ruisseaux de larmes couloient de ses yeux en la lisant, & sa couleur a changé plusieurs fois. Je crois que ses persécutions n'auront pas de fin.

Quelle est la cruauté de son sort, s'est écriée la belle affligée! C'est à présent qu'il faut renoncer à l'unique consolation de sa vie! Elle entend sans doute la correspondance de Miss Howe. Mais pourquoi cette grande douleur? C'est une défense qui avoit été déjà signifiée à son amie, & qui ne les arrêtoit pas toutes deux, quoiqu'impeccables s'il vous plaît. Pouvoient-elles s'attendre qu'une Mere ne soutiendrait pas son autorité; & lorsque ses ordres ont si peu de pouvoir sur une fille perverse, n'étoit-il pas raisonnable de supposer qu'elle essaieroit s'ils auront plus d'effet sur l'amie de sa fille? Je suis persuadé qu'à présent ils seront exécutés à la rigueur; car je ne doute pas que ma charmante ne s'en fasse un point de conscience.

Je hais la cruauté, sur tout dans les femmes; & je serois plus touchée de celle de Madame Howe, si je n'en avois pas eu,
dans

dans ma charmante, un exemple bien plus fort à l'égard de Miss Partington. Puis-
qu'elle étoit si effraïée pour elle-même, com-
ment pouvoit-elle savoir si Dorcas n'intro-
duiroit personne auprès de cette jeune inno-
cente, qu'elle devoit supposer bien moins
sur ses gardes? Mais après tout, je ne suis
pas trop fâchée de cette défense, de quelque
source qu'elle vienne; parce qu'il me paroît
certain, que j'ai l'obligation à Miss Howe
de la vigilance excessive de ma Belle, & de
la mauvaise opinion qu'elle a de moi. Elle
n'aura personne, à présent, dont elle puisse
comparer les remarques avec les siennes;
personne qui se plaise à l'alarmer: & je se-
rai dispensé d'approfondir par de mauvaises
voies, une correspondance qui m'a toujours
causé de l'inquiétude.

N'admires-tu pas comment tout conspire
en ma faveur? Pourquoi cette charmante
Clarisse me met-elle dans la nécessité d'avoir
recours à des inventions qui augmentent
mon embarras, & qui peuvent me rendre
plus coupable dans l'idée de certaines gens?
Ou plutôt, pourquoi, voudrois-je lui de-
mander, entreprend-elle de résister à son
étoile?



LET-



LETTRE CLXII.

M. BELFORD, à M.
LOVELACE.

A Edgware, Mardi au soir, 2 de Mai.

Sans attendre l'explication que vous nous avez fait espérer, sur le jugement que votre Dame porte de nous, je me hâte de vous assurer que nous n'avons qu'une voix dans celui que nous portons d'elle; c'est-à-dire, que pour les qualités de l'esprit, nous ne croions point qu'il y ait de femme au monde qui l'emporte sur elle au même âge. Pour la figure, elle est dans sa fleur. C'est une personne admirable, une parfaite beauté: mais à peine s'arrête-t'on à ces éloges inférieurs, lorsqu'on a joui de l'honneur de sa conversation. Cependant, c'étoit contre son inclination qu'elle nous accordoit cette faveur.

Permettez, cher Lovelace, que j'aspire à la gloire de sauver tant de perfections, du danger continuel auquel je les vois exposées, de la part du plus adroit & du plus intrigant de tous les hommes. Dans une autre lettre, je vous ai fait valoir l'intérêt de votre propre famille,

famille, & particulièrement les desirs de Milord M. . . . Je n'avois pas encore eu l'occasion de la voir. Mais à présent, j'y joins son propre intérêt, celui de l'honneur, les motifs de la justice, de la reconnoissance & de l'humanité, qui doivent tous s'accorder pour la conservation d'un si bel ouvrage de la nature. Tu ne fais pas, Lovelace; quel chagrin j'aurois emporté au fond du cœur, sans savoir à quoi l'attribuer, si je n'avois été bien sûr, en te quittant, que cette fille incomparable étoit échappée au maudit projet de lui faire recevoir la coquine de Par-tington pour sa compagne de lit!

Il y a quelque chose de si respectable, & de si doux néanmoins, dans la figure de cette belle personne (je ne fais que parler d'elle, depuis que je l'ai vûe) que si je voulois avoir toutes les vertus & toutes les graces dans un même tableau, je demanderois qu'elles fussent copiées de ses différens airs & de ses attitudes. Elle est née pour faire l'ornement de son siècle. Elle seroit celui de la première dignité. Quelle vivacité perçante, & quelle douceur en même tems dans ses yeux! j'ai cru voir dans chacun de ses regards un mélange de crainte & d'amour pour vous. Quel divin sourire! Quel charme, de le voir percer au travers du nuage qui couvroit son

T. IV. P. I.

K

beau



beau visage, & qui montrait assez qu'elle avoit au fond de l'ame, plus de tristesse & d'inquiétude qu'elle ne vouloit en laisser voir!

Vous pouvez m'accuser d'enthousiasme; mais en vérité, j'ai conçu tant de vénération pour l'excellence de son esprit & de son jugement, que loin de pouvoir excuser celui qui seroit capable d'en user mal avec elle, je suis tenté de regretter, qu'avec des qualités si angeliques, elle soit destinée au mariage. Elle est toute ame à mes yeux. Quand elle trouveroit un mari qui lui ressemblât, pour-quoi mettre à des usages profanes les charmantes perfections qu'elle possède? Pour-quoi dégrader un Ange aux offices vulgaires de la vie domestique? Si j'étois son mari, à peine oserois-je souhaiter de la voir mere; à moins que d'avoir une espèce de certitude morale, que les ames telles que la sienne sont capables de propagation. En un mot, pour-quoi ne pas laisser l'ouvrage des sens aux Êtres purement corporels! Je fais que vous même, vous n'avez pas d'elle des idées moins relevées que les miennes. Belton, Mowbray, Tourville, pensent comme moi, ne mettent pas de fin à leurs éloges, & jurèrent que ce seroit la plus grande pitié du monde, de ruiner une jeune personne dont la chute ne peut réjouir que l'enfer.

Quel

Quel doit être le mérite d'une femme qui est capable de nous arracher cet aveu, à nous qui ne sommes pas plus réguliers que toi, à tes amis déclarés, qui se sont joints à toi dans tes justes ressentimens contre le reste de sa famille, & qui t'ont offert leur secours pour l'exécution de ta vengeance! Mais que veux-tu? Nous ne trouvons aucune ombre de raison à punir une fille innocente, qui t'aime de tout son cœur, qui est sous ta protection, & qui a tant souffert, pour toi, de l'injustice de ses parens.

Je veux te faire une ou deux questions. Toute charimante qu'est ta Clarisse, penses-tu sérieusement que le but que tu te proposes, réponde aux moiens; c'est-à-dire, aux peines que tu te causes à toi-même, aux perfidies, aux artifices, aux inventions dont tu t'es déjà noirci à tes propres yeux & que tu médites encore? En toutes sortes de perfections, elle est supérieure à toutes les femmes du monde: mais sur le point que tu veux obtenir, une sensuelle du même sexe, une Partington, une Horton, une Martin, rendra un sensuel du nôtre mille fois plus heureux, qu'il ne pourroit espérer de l'être avec elle. *Les voluptés délicieuses sont celles qui se partagent volontairement* *.

K 2

drois-

* Vers de Congreve,



drois-tu la rendre malheureuse pour toute sa vie, sans pouvoir compter d'être heureux toi-même un instant?

Jusqu'à présent, il n'est pas trop tard : & c'est peut-être ce qu'on peut dire de plus, si tu as dessein de conserver son estime avec sa personne ; car je crois que dans la maudite maison où elle est, il lui est impossible de sortir de tes mains. La damnable hypocrite que cette Sinclair ! Comment a-t-elle pû se masquer jusqu'à ce point, pendant tout le tems que ta Belle a passé avec nous ? Crois-moi, Lovelace. Sois honnête & marie-toi : & rends grâces à ton étoile, qui fait descendre l'excellente Clarisse à recevoir ta main. Si tu t'endurcis contre tes propres lumières, tu seras condamné dans ce monde & dans l'autre. Tu le seras, te dis-je, & tu mériteras de l'être ; quand tu aurois, pour juge, un homme qui ne s'est jamais senti si fortement touché en faveur d'une femme, & que tu connois pour ton ami partial.

BELFORD.

Nos associés ont consenti que je t'écrivisse dans ces termes. Comme ils ne connoissent rien aux caractères dont nous nous servons, je leur ai lu ma lettre. Ils l'approuvent ;

vent; & de leur propre moivement ils y ont voulu mettre leurs noms. Je me hate de te l'envoier, de peur d'être prévenu par quelqu'un de tes détestables sistèmes.

Beelton, Mowbray, Tourville.

P. S. On me remet à l'instant les deux tiennes. Je ne change point d'opinion, & je ne rabats rien de mes ardentés sollicitations en sa faveur, malgré le dégoûr qu'elle a pour moi.

LETTRE CLXIII.

M. LOVELACE, à M.
BELFORD.

Mercredi, 3 de Mai.

Après la peine que je me suis donnée de t'expliquer mes vûes, mes desseins, & mes résolutions par rapport à cette admirable fille, il est bien extraordinaire que tu t'évapores comme tu fais, en sa faveur, lorsque je n'ai fait encore ni essai ni tentative, & que toi-même, dans une lettre précédente, tu as donné, comme ton opinion, qu'on pouvoit prendre avantage de la situa-

K 3 tion

tion où elle se trouve, & qu'il n'est pas impossible de la vaincre.

La plupart de tes réflexions, particulièrement celle qui regarde la différence des plaisirs que peuvent donner les femmes vertueuses & les femmes libertines, sont plus propres aux momens qui suivent l'expérience qu'aux tems qui la précèdent.

Je reconnois, avec le Poëte & toi, que les délicieuses voluptés sont celles qui se partagent volontairement. Mais peut-on s'attendre qu'une femme bien élevée se rende à la première attaque? En suis-je même aux sommations? Il me paroît certain que j'aurai des difficultés à combattre: d'où je conclus que j'y dois employer la surprise. Peut-être sera-t'il nécessaire d'y joindre un peu de cruauté. Mais les oppositions peuvent être mêlées de consentement. On peut se rendre au milieu de la résistance. Qui fait, après le premier choc, si les combats suivans ne s'affoibliront point par degrés, jusqu'à ce que la soumission devienne volontaire? c'est le point qui demande d'être éclairci. J'ai vû des oiseaux refuser la nourriture, & se laisser mourir de chagrin, d'avoir été pris & renfermés dans une cage; mais je n'ai point encore rencontré de femme si sotte. Cependant, j'ai entendu dire
que

que ces cheres ames font de furieuses menaces contre leur vie dans ces occasions. Mais ce n'est pas dire grand'chose en faveur d'une femme, que de lui accorder plus de sens qu'aux oiseaux. Cependant nous sommes obligés d'avouer tous, qu'un oiseau est plus difficile à prendre qu'une femme.

Ainsi, Belford, sans aller plus loin, que fais-je si mon charmant oiseau ne se laissera point apprivoiser, & s'il ne parviendra point, avec le tems, à vivre aussi satisfait de sa condition qu'un grand nombre d'autres que j'ai conduits à ce point; & quelques-uns, je t'assure, d'un naturel fort sauvage.

Mais je devine ton principal motif, dans la chaleur avec laquelle tu prens les intérêts de ma charmante. Je fais que tu es en correspondance avec Milord M. . . qui est depuis longtems dans l'impatience de me voir enchainé; & tu veux te faire un mérite de mon mariage auprès de ce vieil oncle goutteux, dans la vûe d'obtenir pour toi-même une de ses nièces. Mais songes-tu que mon consentement te sera nécessaire? & ferai-je bien ta cour à Miss Charlotte, en lui apprenant l'affront que tu fais à tout son sexe, lorsque tu me demandes si je crois qu'après avoir subjugué la plus charmante femme du monde, le fruit de la victoire soit égal à la



peine? Lequel penfes-tu qu'une femme fenfible trouvera le plus excufable, du méprifant perfonnage qui fait cette queftion, ou de celui qui préfère la conquête d'une belle femme à toutes les joies de la vie? N'ai-je pas connu une vertueufe Matrone, ou bien aife du moins qu'on eût cette idée d'elle, qui voüa une haine éternelle à un homme, pour avoir ofé dire qu'elle n'étoit plus dans l'âge de plaire?

Mais encore un mot ou deux, fur l'objection qui regarde le fruit de la victoire. Le chaffeur, qui fait la guerre au renard, ne s'expose-t'il pas à toutes fortes de fatigues pour triompher d'une bête qui n'eft bonne, ni pour lui ni pour fes chiens? & dans toutes les chaffes nobles, n'eftime-t'on pas moins le gibier que l'amufement? Pourquoi ferois-je donc exposé à ta censure, & le fexe à tes outrages, pour ma patience & ma perfevéance dans la plus noble de toutes les chaffes, & pour n'être pas un *Braconier* en amour, comme ta queftion femble le faire entendre?

Apprens de ton Maître à traiter déformais plus refpectueufement un fexe, qui fait les délices & le principal amufement du nôtre. Je reprendrai la plume ce foir.

LET-

heureux des hommes & du plus glorieux conquérant de l'Univers.

Qu'elle m'aime; comme tu te l'imagines, c'est - ce qui ne me paroît pas aussi certain qu'à toi. Ses offres conditionnelles de renoncer à moi, sa confiance trop réservée, m'autorisent à demander quel mérite elle peut avoir aux yeux d'un homme qui l'a vaincue en dépit d'elle - même, & qui l'a prise de bonne guerre, en bataille rangée, après un combat obstiné?

A l'égard de la conclusion que tu tires de ses regards, je t'assure qu'ils ne t'ont rien fait connoître à son cœur, si tu t'imagines que l'amour y ait eu la moindre part. J'observois ses yeux comme toi, & j'ai reconnu, plus sûrement, qu'ils n'exprimoient que du dégoût pour moi & pour la compagnie où je l'avois amenée. L'impatience qu'elle a eue de se retirer, malgré toutes nos instances, devoit t'avoir convaincu qu'il ne se passoit rien de tendre dans son cœur; & jamais son cœur n'a été contredit par ses yeux.

Elle est *toute ame*, dis-tu. Je le dis aussi. Mais pourquoi t'imagines-tu qu'une *ame* telle que la sienne, *rencontrant une ame* telle que la mienne, & pour m'arrêter sur les mots, prenant plaisir à la *rencontrer*,
ne

ne produiroit pas d'autres *ames* de son espèce ?

Il ne faut pas douter, comme tu le dis, que l'enfer ne se réjouit de sa chute. Mais je me repose sur le pouvoir que j'aurai de l'épouser, quand je le voudrai : & si je lui fais cette justice, n'aurai-je pas droit à sa reconnaissance ? Ne se croira-t-elle point dans le cas de m'avoir obligation, plutôt que dans celui de m'obliger ? Es-tu puis, s'il faut te le dire, il est impossible que les mœurs d'une fille comme elle, reçoivent jamais une plaie si profonde que celles de quantité d'autres, que toi & tes camarades subalternes ont jettées dans les voies de la perdition, & qui servent à présent de tisons infernaux dans les divers quartiers de la Ville. Prends cette réflexion pour toi, Belford.

Vous me répondrez peut-être, qu'entre tous les objets de vos séductions, il ne s'en trouve pas une, du rang & du mérite de ma Clarisse.

Mais je demande, si ce n'est pas une maxime constante, dans notre société, que plus une femme a de mérite, plus il y a de noblesse dans la victoire ? Une pauvre fille, telle, par exemple, que mon Bouton de rose, qui n'a point d'appui dans sa naissance & dans son éducation, ni beaucoup de res-
source

source dans ses lumières naturelles, doit être respectée en faveur de sa foiblesse & de son ignorance: mais vous conviendrez tous, qu'il est plus mâle d'attaquer un Lion qu'une Brébis. J'imite les Aigles. C'est au plus nobles proies qu'elles s'arrêtent. On n'a jamais entendu dire, qu'une Aigle ait fondu sur un Moirreau. Le pis, dans l'occasion qui m'anime, c'est qu'après mon triomphe, je me trouverai si couvert de gloire, que rien ne sera plus capable de picquer mon ambition. Toute autre entreprise d'amour n'excitera plus que mon mépris. Je serai aussi malheureux, par mes réflexions sur ma conquête, que Dom Juan d'Autriche l'étoit par les siennes, après sa fameuse victoire de Lepante; lorsqu'il se plaignoit qu'aucun de ses exploits futurs ne pourroit égaler les prémices de sa gloire.

Je ne disconviens pas qu'il ne soit facile de répondre à mes raisonnemens, & qu'ils ne méritent peut-être quelque censure; mais de la part de qui? Ce n'est pas de la tienne, ni de celle d'aucun de nos associés; subalternes que vous êtes, dont la vie dépravée, longtems même avant que j'aie pris la qualité de votre Général, a justifié ce que l'envie ou l'épuisement vous fait condamner aujourd'hui. Je vous ai fait l'honneur

neur

neur de vous expliquer mes intentions : c'est tout ce que vous pouviez prétendre, & ce qu'il me plaît uniquement de vous accorder.

Sois donc convaincu, Belford, que tu as tort & que j'ai raison suivant nos principes; ou, du moins, tais-toi. Mais je t'ordonne d'être convaincu: & ne manque point, dans ta première lettre, de m'assurer que tu l'es.

LETTRE CLXV.

M. BELFORD, à M. LOVELACE.

à Edgbare, Feudi, 4 de Mai.

Je fais que tu es un Méchant si abandonné, que te donner les meilleures raisons du monde contre ce que tu as une fois résolu, c'est imiter ce fou, qui essayoit d'arrêter un ouragan avec son chapeau. Cependant, j'espère encore que le mérite de ta Dame aura quelque pouvoir sur toi. Mais si tu persistes; si tu veux te vanger sur ce tendre agneau, que tu as séparé d'un troupeau que tu hais, de l'insolence de ceux qui l'avoient en garde; si tu n'es pas touché par la beauté, par l'esprit, par le savoir, par la modestie

tie

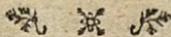
tie & l'innocence, qui brillent avec tant d'éclat dans cette fille charmante; s'il est décidé qu'elle doit tomber, & tomber par la cruauté de l'homme qu'elle a choisi pour son protecteur, je ne voudrois pas, pour mille mondes avoir à répondre de ton crime.

Sur ma foi, Lovelace, le sujet me tient au cœur, quoique je n'aie pas eu l'honneur de plaire à la divine Clarisse. Mon inquiétude augmente, lorsque je pense à l'imprécation de son brutal de père; & aux infâmes duretés de toute sa famille. Je serois curieux néanmoins, si tu t'obstines, de savoir par quels degrés, par quels artifices & quelles inventions tu avanceras dans ton ingrate entreprisa; & je te conjure, cher Lovelace! si tu es homme, de ne pas souffrir que les spécieux demons, au milieu desquels tu l'as placée, triomphent d'elle; & de ne pas employer des voies indignes de l'humanité. Si tu n'emploies que la simple séduction; si tu la rends capable d'une foiblesse, par amour, ou par des artifices dont l'honneur ne soit pas revolté, je la plaindrai moins; & je conclurai qu'il n'y a point de femme dans le monde, qui soit à l'épreuve d'un amant ferme & courageux.

Il m'arrive, à ce moment, un messager de la part de mon oncle. J'apprens que son mal a gagné les genoux, & que les Chirurgiens lui donnent peu de jours à vivre. Il m'a dépêché aussitôt-un de ses gens, avec cette fâcheuse déclaration, qu'il m'attend pour lui fermer les yeux. Comme je serai absolument obligé d'envoier chaque jour à la Ville mon valet ou quelqu'un des siens, pour ses affaires ou pour les miennes; l'un ou l'autre ira régulièrement prendre vos ordres. C'est une charité de m'écrire aussi souvent que vous le pourrez. Quoique je gagne beaucoup à la mort du pauvre homme, je ne saurois dire que ces scènes de mort & de Ministre puissent me causer le moindre plaisir: de *Ministre* & de *mort*, aurois-je du dire; car c'est l'ordre naturel, & l'un est ordinairement l'avant-coureur de l'autre.

Si je vous trouve de la froideur à m'obliger, je serai porté à croire que ma liberté vous a déplû. Mais je ne vous en avertis pas moins que celui qui n'a pas honte d'un excès, n'a pas droit de se choquer du reproche.

BELFORD.



LET-

* * * * *

LETTRE CLXVI.

Miss CLARISSE HARLOVE, à Miss
HOWE.

Je vous rens grace, & à M. Hickman, de la lettre qu'il a pris la peine de m'écrire avec une diligence si obligeante; & je continue de me soumettre à votre chere tyrannie.

(Elle lui fait le recit de ce qui s'est passé, le Mardi matin entr'elle & M. Lovelace, à l'occasion de ses quatres amis & de Miss Partington. Les circonstances différent peu de celles qu'on a lues dans la lettre de M. Lovelace. Ensuite elle continue.)

Il ne cesse de me reprocher un excès de scrupule. Il prétend, que je suis toujours fâchée contre lui; que je ne puis avoir gardé plus de reserve avec M. Solmes; & qu'il ne peut concilier avec ses idées, non plus qu'avec ses espérances, que depuis si longtems il n'ait pas eu le bonheur d'inspirer le moindre sentiment de tendresse à la personne qu'il se flatte de pouvoir bientôt nommer sa femme. Aveugle présomtion! de ne pas voir à quoi il doit attribuer la reserve avec
laquelle

laquelle je suis obligée de le traiter. Mais son orgueil annéantit sa prudence. Ce ne peut être qu'un bas orgueil, qui a pris la place de cette noble fierté, qui le mettroit au-dessus de la vanité par laquelle il s'est laissé corrompre. Ne vous souvenez-vous pas de l'avoir vû, pendant les heureux jours que j'ai passés chez vous, regardant autour de lui, lorsqu'il retournoit à son carosse; comme pour observer quels yeux sa figure & son air attiroit à sa suite? Mais nous avons vû de laids & sots petits maîtres, aussi orgueilleux de leur figure que s'ils avoient toutes les graces en partage; pendant qu'ils devoient penser que les recherches qu'ils apportent à leur personne, ne servent qu'à mettre leurs défauts dans un plus grand jour. Celui qui cherche à paroître *plus grand* ou *meilleur* qu'il n'est, excite la curiosité sur ses prétentions; & cet examen produit presque toujours le mépris, parce que l'orgueil est un signe infallible de foiblesse, ou de quelque travers dans l'esprit ou dans le cœur. S'exalter soi-même, c'est insulter son voisin, qui se sent alors porté à douter d'un mérite auquel il accorderoit peut-être ce qui lui est dû, s'il le voioit accompagné de modestie.

T. IV. P. I.

L

Vous



Vous me trouverez fort grave, & je le suis en effet depuis Lundi au soir. M. Lovelace est extrêmement tombé dans mon opinion. Je ne vois plus rien, devant moi, qui puisse me donner une favorable espérance. Qu'attendre d'un esprit si inégal?

Je crois vous avoir marqué que j'ai reçu mes habits. Vous m'avez causé tant d'agitation, que je ne suis pas trop sûre de l'avoir fait; quoique je me souviens d'en avoir eu le dessein. Ils me sont venus Jeudi dernier; mais sans la petite somme, & sans mes Livres, à l'exception de *Drexel sur l'éternité, de l'instruction sur la Pénitence, & de François Spira* *. C'est apparemment un trait d'esprit de mon frere. Il croit bien faire de me présenter des images de mort & de désespoir. Je désire l'une, & je suis quelquefois sur le bord de l'autre.

Vous ferez moins surprise de ma gravité, lorsqu'aux raisons que vous connoissez & à l'incertitude de ma situation, j'aurai ajouté qu'on m'a remis, avec ces livres, une lettre de M. Morden. Elle m'a fort indisposée contre M. Lovelace, & je dois dire aussi contre moi-même. Je la mets sous cette enveloppe. Prenez la peine, ma chere, de la lire ici.

* Trois ouvrages de piété fort connus.

LETTRE CLXVII.

M. MORDEN, à Miss CLARISSE
HARLOVE

à Florence, 13 Avril.

J'apprens, avec un extrême chagrin, le différend qui s'est élevé entre toute une famille qui m'est si chère & qui me touche de si près par le sang, & vous, ma très-chère cousine, qui avez des droits encore plus particuliers sur mon cœur. Mon cousin a pris la peine de m'informer des offres & du refus. Je ne trouve rien de surprenant d'un côté ni de l'autre. Que ne promettiez-vous pas, dans un âge peu avancé, lorsque j'ai quitté l'Angleterre? & ces charmantes espérances se trouvant surpassées, comme j'ai pris souvent plaisir à l'entendre, par l'excellence de toutes vos perfections, je conçois, que vous devez faire l'admiration de tout le monde, & qu'il y a très-peu d'hommes qui soient dignes de vous.

Monsieur & Madame Harlove, les meilleurs parens du monde & les plus remplis d'indulgence pour une fille qu'ils ont tant de raisons d'aimer, ont donné les mains au

L 2

refus



refus que vous avez fait de plusieurs partis. Ils se font contentés de vous en proposer un plus sérieusement, parce qu'il s'en présentoit un autre qu'ils ne pouvoient approuver. Ils ne vous ont pas supposé, apparemment, beaucoup d'averfion pour celui qu'ils vous offroient; & dans cette idée ils ont suivis leurs propres vûes: un peu trop vite, peut-être, pour une jeune personne de votre délicatesse. Mais lorsque tout s'est trouvé conclu de leur part, & qu'ils ont crû vous avoir assuré des conditions extrêmement avantageuses, qui marquent la juste considération dont la personne qu'ils vous destinent est remplie pour vous, vous vous éloignez de leurs désirs, avec une chaleur & une véhémence, où je ne reconnois pas cette douceur naturelle, qui donne de la grace à toutes vos actions.

Je n'ai jamais eu d'habitude avec aucun des ceux Prétendans; mais je connois M. Lovelace un peu plus que M. Solmes. Ce que je puis dire, ma chere cousine, c'est que je souhaiterois de pouvoir lui rendre un témoignage plus avantageux que je ne le puis. A l'exception d'une seule qualité, votre frere avoue qu'il n'y a point de comparaison entre les deux concurrens; mais cette qualité seule est d'un plus grand poids que
tout

tout le reste ensemble. On ne pensera jamais que Miss Clarisse Harlove compte les mœurs pour rien dans un mari.

Quel sera, ma tres-chere Miss, le premier argument que j'emploierai dans cette occasion? Votre devoir, votre intérêt, votre temporel, votre éternel avantage, peuvent dépendre de ce seul point, *les bonnes mœurs d'un mari*. Avec un méchant Mari, il n'est pas toujours au pouvoir d'une femme d'être bonne, ou de faire le bien, comme un mari peut être bon avec une méchante femme. Vous conservez, m'écrit-on, tous vos principes de piété: je n'en suis pas surpris, & je le serois beaucoup que vous les oubliassiez jamais; mais quel espoir auriez-vous d'y persévérer avec un mari sans mœurs?

Si votre jugement ne s'accorde point avec celui de vos proches dans cette importante occasion, permettez que je vous demande, ma chere cousine, lequel des deux doit céder à l'autre? Je ne vous dissimulerai pas que de tous les hommes, M. Lovelace me paroît celui qui vous conviendroit le plus, s'il avoit des mœurs. Je ne m'échapperois pas même à parler, avec cette liberté, d'un homme dont je n'ai aucun droit de me faire le juge, s'il adressoit ses soins à toute autre que ma cousine. Mais, dans cette oc-



caſion, vous me permettrez de vous dire, ma chere Clariffe, que M. Lovelace ne peut être digne de vous. Il peut ſe reformer, direz-vous: peut-être ne ſe reformera-t'il pas. L'habitude ne change pas facilement. Les libertins, qui ſont tels au mépris de leurs talens, de leurs lumières ſupérieures & de leur propre conviction, ne ſe reforment preſque jamais que par un miracle ou par impuiſſance. Je connois parfaitement mon ſexe: je ſuis capable de juger ſ'il y a quelque eſpérance de reformation, pour un jeune homme licentieux, qui n'a point été réduit par la maladie, par l'affliction, par l'adverſité; qui jouit d'une fortune brillante, ſans compter ſes hautes eſpérances; qui a les ſentimens élevés, l'humeur indomptable; & qui vivant peut-être avec des gens du même caractère, ſ'y confirme par leur exemple & par l'aſſiſtance qu'il reçoit d'eux dans toutes ſes entrepriſes.

A l'égard de l'autre, ſuppoſons, ma chere couſine, que vous ſoyez à préſent ſans goût pour lui: ce n'eſt pas une preuve abſolue que vous ne puiſſiez quelque jour en avoir. Peut-être en aurez-vous d'autant plus, que vous en avez moins aujourd'hui. Il ne peut tomber plus bas dans votre opinion, mais il peut ſ'y élever. Rien n'eſt ſi rare

rare que de voir les grandes attentes heureusement remplies. Comment le seroient-elles jamais, lorsqu'une belle imagination ne manque pas de les porter beaucoup au-delà de la réalité? Une femme qui se livre à la fienne; ne découvre aucun défaut dans l'objet qu'elle favorise; souvent, parce qu'elle n'en trouve aucun dans elle-même: & l'illusion de cette généreuse crédulité ne se dissipe, que lorsqu'il est trop tard pour y remédier.

Mais supposons, d'un autre côté, qu'une personne telle que vous épouse un homme dont les talens soient inférieurs aux siens, quelle femme au monde sera plus heureuse alors que Miss Clarisse? Quel plaisir ne prendra-t-elle pas à faire du bien? Quel heureux partage de son tems, entre l'exercice de ses propres vertus & l'avantage de tout ce qui aura quelque rapport à sa sphere? On vous rend cette justice, ma chere cousine, que vos qualités naturelles & acquises sont dans un degré si rare, que pour le bonheur d'autrui comme pour le vôtre, tous vos amis doivent souhaiter que votre attention ne soit pas bornée à des égards qu'on peut nommer exclusifs & purement personnels.

Mais examinons, par rapport à vous-même, les suites de ces égards ou de cette préférence, dont on vous soupçonne pour un libertin. Une ame aussi pure que la vôtre, se mêler avec une des plus impures de son espèce! Un homme de ce caractère occupera tous vos soins. Il vous remplira continuellement d'inquiétude, pour lui & pour vous-même. Puissance divine & humaine, loix les plus saintes, vous lui verrez braver tout ce qui est respecté par les hommes de tous les tems & de tous les lieux. Pour lui plaire & pour vous conserver quelque pouvoir dans son cœur, vous serez obligée probablement de renoncer à vos plus louables inclinations; d'entrer dans ses goûts & dans ses plaisirs; d'abandonner vos compagnies vertueuses, pour vous livrer aux siennes. Peut-être serez-vous abandonnée des vôtres, à cause du scandale continuel de ses actions. Espérez-vous chere cousine, qu'avec un tel homme, vous puissiez être long-tems aussi bonne que vous l'êtes à présent? Si vous ne devez pas l'espérer, voyez donc laquelle de vos vertus présentes, vous êtes disposée à lui sacrifier, & lequel de ses vices vous croiez capable d'imiter pour lui plaire. Comment pourriez-vous perdre le goût d'aucun de ces devoirs, que vous trouvez aujourd'hui

lui

lui tant de douceur à remplir? & si vous cédez une fois, comment ferez-vous fure du point auquel il vous fera permis de vous arrêter.

Votre frere convient que pour l'agrément de la personne, M. Solmes n'est pas comparable à M. Lovelace. Mais qu'est-ce que la figure, aux yeux d'une fille telle que vous? Il reconnoît aussi, que l'un n'a pas les manières de l'autre: mais cet avantage, sans mœurs, vous paroît-il mériter la moindre considération? Il seroit bien plus avantageux pour une femme, de prendre un mari dont elle auroit à former les manières, que de les trouver toutes formées aux dépens de ses mœurs; prix auquel on n'achete que trop souvent, les qualités qu'on se propose d'acquies dans les voïages. Ah! ma chere cousine, si vous pouviez vous trouver ici avec nous, soit à Florence d'où je vous écris, soit à Rome, soit à Paris, où j'ai résidé aussi fort longtems, & voir quelle sorte de fruit la plupart de nos jeunes gens remportent de ces Villes fameuses, vous les aimeriez mieux tels qu'ils sont à leur premiere poste, lorsqu'on suppose que leur grossièreté naturelle a besoin de se polir hors de leur patrie, que tels qu'ils vous paroïtroient à la dernière. Vous en voiez la différence à leur retour,

L 5

Les



Les modes, les vices, & souvent les maladies des pais étrangers, font l'homme accompli. Joignez-y le mépris de son propre pais & de ceux qui l'habitent, quoiqu'il mérite plus de mépris lui-même que le plus méprisable de ceux qu'il méprise: voilà généralement, avec un mélange d'effronterie qui ne rougit de rien, ce qu'on appelle un Gentil-homme qui a voiaagé.

Je fais que M. Lovelace mérite une exception. Il a réellement des qualités distinguées & du savoir. Il s'est acquis de l'estime à Florence & à Rome; & l'éclat de sa figure, joint au tour noble & généreux de son esprit, lui ont donné de grands avantages. Mais il n'est pas besoin de vous dire qu'un libertin, homme de sens, est infiniment plus dangereux qu'un libertin sans genie. J'ajouterai même, que c'est la faute de M. Lovelace, s'il n'a pas obtenu encore plus de considération des personnes lettrées de Florence. Il s'est permis quelques entreprises galantes, qui ont mis en danger sa personne & sa liberté, & qui l'ont fait abandonner de ses plus illustres amis. Aussi son séjour à Florence & à Rome a-t'il été plus court qu'il ne se l'étoit proposé.

Voilà ce que j'avois à dire de M. Lovelace. J'aurois beaucoup mieux aimé que la
vérité

vérité m'eût permis de lui rendre un témoignage tout-à-fait opposé. Mais pour ce qui regarde en général les libertins déclarés, moi qui me flatte de les connoître, & qui fais, non seulement qu'ils ont sans cesse dans le cœur quelque mauvais dessein contre votre sexe, mais que souvent ils ne sont que trop heureux à les faire réussir, je crois pouvoir ajouter ici quelques réflexions sur ce malheureux caractère.

Un libertin, ma chere cousine! un intrigant, un rusé libertin, est ordinairement un homme sans remords. C'est toujours un homme injuste. La noble regle, *de ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit*, est la première regle qu'il viole. Il la viole chaque jour; & plus il en trouve d'occasions, plus il s'applaudit de son triomphe. Son mépris est extrême pour votre sexe. Il ne croit pas qu'il y ait de femmes chastes, parce qu'il est lui-même un abandonné. Chaque folle, qui le favorise, le confirme dans cette odieuse incrédu- lité. Son esprit s'occupe sans cesse à multiplier les excès dont il fait ses délices. Si quelque femme a le malheur d'aimer un homme de cette espèce, comment peut-elle soutenir l'idée de partager ses affections avec la moitié de la Ville, & peut-être avec

ce

211111



ce qu'il y a de plus méprisable? Et puis, livré si grossièrement aux goûts purement sensuels: Quelle femme un peu délicate ne feroit pas révoltée contre un ennemi du sentiment, contre un homme qui jette du ridicule sur la fidélité & la tendresse, & qui est capable de rompre un engagement d'amour par une insulte? Les prières, les larmes, ne feront qu'enfler son orgueil. Il fera gloire, avec ses compagnons de débauche, & peut-être avec des femmes aussi abandonnées que lui, des souffrances & des humiliations qu'il a causées; & s'il a le droit du mariage, il poussera la brutalité jusqu'à les rendre témoins de son triomphe. Ne me soupçonnez pas d'exagération. Je ne dis rien dont on ne connoisse des exemples.

Parlerai-je des fortunes dissipées, des terres engagées ou vendues, & des vols faits à la postérité; enfin, d'une multitude d'autres défordres, dont la peinture seroit grossière & choquante pour des yeux aussi délicats que les vôtres?

Que de maux ensemble, & de quelle étrange nature! Il n'est question, pour les éviter, ma chere cousine; pour vous conserver le pouvoir de faire le bien auquel vous êtes accoutumée, & de l'augmenter même par le revenu particulier dont on vous laissera la disposition; pour continuer vos char-

mans

mans exercices & vos occupations exemplaires; pour assurer en un mot la durée perpétuelle de toutes vos bonnes habitudes; il n'est question que d'un seul sacrifice: celui du périssable plaisir des yeux. Qui feroit difficulté, lorsqu'il est certain que toutes les qualités ne se trouvent pas dans un même homme, d'abandonner un plaisir si frivole, pour s'en assurer de si importans & de si solides?

Pésez toutes ces considérations, sur lesquelles je pourrois insister avec plus d'avantage, s'il en étoit besoin avec une personne de votre prudence. Pésez les attentivement, mon aimable cousine; & si l'intention de vos parens, n'est pas que vous demeuriez fille, déterminez-vous à les obliger. Qu'on ne dise pas qu'à l'exemple de quantité d'autres personnes de votre sexe, l'imagination ait eu plus de pouvoir sur vous que le devoir & la raison. Moins l'homme est agréable, plus il y aura de mérite dans la complaisance. Souvenez-vous que c'est un homme réglé; un homme qui a une réputation à perdre, & dont la réputation par conséquent est une sûreté pour sa bonne conduite avec vous.

C'est une occasion qui s'offre à vous, pour donner le plus grand exemple qu'on puisse
 atten-



attendre du respect filial. Embrassez-la. L'exemple est digne de vous. On l'attend de votre vertu; quoiqu'en faveur de votre inclination, on puisse regretter qu'il vous soit proposé. Qu'on dise, à votre gloire, que vous avez mis vos parens dans le cas de vous avoir obligation. Terme orgueilleux, chere cousine! mais justifié par la violence que vous ferez au penchant de votre cœur. Et des parens encore, qui vous ont comblée de bienfaits: mais qui sont fermes sur ce point; qui n'en démordront pas; qui se sont relâchés sur quantité d'autres points de la même nature, & qui pour l'honneur de leur jugement & de leur autorité demandent d'être obligés à leur tour.

J'espère de me trouver bientôt en état de vous féliciter personnellement d'une si glorieuse complaisance. Le désir d'arranger & de finir tout ce qui appartient à ma qualité de curateur, est un des principaux motifs qui me portent à quitter l'Italie. Je serai charmé de pouvoir m'acquitter de ce devoir à la satisfaction de tout le monde; & surtout, ma chere cousine, à la vôtre. Si je trouve, à mon arrivée, l'union rétablie dans une famille si chere, ce sera pour moi un plaisir inexprimable; & je disposerai peut-être

être mes affaires, pour passer le reste de mes jours près de vous.

Ma lettre est d'une longueur extrême. Il ne me reste qu'à vous assurer du profond respect avec lequel je suis, ma très-chère cousine, votre, &c.

MORDEN.

Je suppose, chere Miss Howe, que vous avez lu la lettre de mon Confin. Il est trop tard pour souhaiter qu'elle fût arrivée plutôt. Quand je l'aurois reçue alors, peut-être n'en aurois-je pas moins eu la témérité de me résoudre à l'entre-vûe, puisque je pensois si peu à partir avec M. Lovelace.

Mais je ne croiois pas qu'avant l'entre-vûe, je lui eusse donné l'espérance qui le fit venir préparé, & dont ses artifices rendirent si malheureusement la revocation inutile.

Persecutée comme je l'étois, & m'attendant si peu à la condescendance qu'on se proposoit d'avoir pour moi, suivant que ma tante me l'a marqué & que vous me l'avez confirmé; quand la lettre seroit arrivée assez-tôt, j'ai peine à dire quel parti elle m'auroit fait prendre par rapport à l'entre-vûe. Mais voici un effet, que je crois véritablement qu'elle auroit produit sur moi: elle m'auroit fait insister de toutes mes forces sur
le

le projet de me rendre auprès de son obligéant auteur, pour trouver un pere & un protecteur, aussi bien qu'un ami, dans un cousin qui est un de mes Curateurs. Cette protection étoit la plus naturelle, ou du moins la plus irréprochable, Mais j'étois destinée à l'infortune! Que le cœur me saigne, de me voir déjà presque obligée de souscrire au caractère que M. Morden me trace si vivement d'un libertin, dans la lettre dont je suppose que vous avez fait la lecture!

Est-il possible que ce vil caractère, pour lequel j'ai toujours eu de l'horreur, soit devenu mon partage! J'ai fait trop de fond sur mes forces. N'ayant rien à craindre des impulsions de la violence, peut-être ai-je levé trop peu les yeux vers le Directeur suprême, dans lequel je devois placer toute ma confiance; surtout, lorsque j'ai vû tant de persévérance dans le soins d'un homme de ce caractère.

Le défaut d'expérience & la présomption, avec le secours de mon Frere & de ma sœur, qui ont à répondre de leurs motifs dans ma disgrâce, ont causé ma ruine. Quel mot, ma chere! Mais je le repète avec délibération; puisqu'en supposant ce qui peut m'arriver de plus heureux, ma réputation est détruite; un libertin est mon partage: & ce
que

que c'est qu'un libertin, la lettre de M. Morden doit vous l'avoir appris.

Gardez-la je vous prie, jusqu'à ce que j'aie l'occasion de vous la redemander. Je ne l'ai lue moi-même que ce matin pour la première fois, parce que je n'avois point encore eu le courage d'ouvrir ma malle. Je ne voudrois pas pour tout au monde qu'elle tombât sous les yeux de M. Lovelace; elle pourroit devenir l'occasion de quelque désastre, entre le plus violent de tous les hommes, & le brave qui se possède le plus, tel qu'on représente M. Morden.

Cette lettre étoit sous une enveloppe, ouverte & sans adresse. Qu'ils aient pour moi autant de haine & de mépris qu'ils voudront, je m'étonne qu'ils n'y aient pas joint une seule ligne; ne fût-ce que pour m'en faire sentir plus vivement le dessein, par le même esprit qui les a portés à m'envoier *Spira*.

J'avois commencé une lettre pour mon cousin; mais j'ai pris le parti de l'abandonner; à cause de l'incertitude de ma situation, & parce que je m'attendois de jour en jour à des éclaircissimens plus certains. Vous m'avez conseillé, il y a quelque tems, de lui écrire; & c'est alors que j'avois commencé ma lettre, par le plaisir extrême que je trouve à vous obéir. Je le dois, lorsque

T. IV. P. I.

M

je



je le puis; car vous êtes la seule amie qui me reste, & vous avez d'ailleurs la même déférence pour les avis que je prens la liberté de vous donner. Pour mon malheur, j'entens mieux à les donner, qu'à choisir entre ceux qu'on me donne: je suis forcée de le dire; car je me crois perdue par une démarche téméraire, sans avoir rien à me reprocher du côté de l'intention. Apprenez-moi, ma chere, comment ces contrariétés peuvent arriver.

Mais il me semble que je puis l'expliquer moi-même: une faute, dans l'origine; voilà le mystère à découvert: cette fatale correspondance, qui m'a menée si loin par degrés, que je me trouve dans un labyrinthe de doutes & d'erreurs, où je pers l'espérance de découvrir le chemin pour en sortir. Un seul pas de travers, par lequel j'ai commencé, m'a conduite à des centaines de lieues hors de mon sentier; & la pauvre Egarée n'a pas un ami, ou ne rencontre pas un charitable passant, qui l'aide à se retrouver.

Présomptueuse que je suis! d'avoir trop compté sur la connoissance que j'avois du véritable chemin; sans avoir appréhendé qu'un *feu-follet*, avec ses fausses lumières, dont j'avois entendu parler tant de fois, ne s'élevât devant mes yeux pour me troubler la vûe!

vûe! Au milieu des terres marécageuses où je suis à présent, il voltige autour de moi, sans disparaître un moment; & s'il m'éclaire, c'est pour me rejeter en arrière, lorsque je crois m'être avancée vers le terme. Ma seule consolation, c'est qu'il y a un point commun, où les plus grandes erreurs n'empêcheront pas que tout ne se rencontre. Tôt ou tard, je m'y reposerai paisiblement, & j'y trouverai la fin de tous mes malheurs.

Mais comment puis-je m'écarter si loin de mon sujet, & m'écarter toujours contre mon intention? Je voulois dire seulement que j'avois commencé, il y a quelque tems, une lettre pour M. Morden, mais que je ne puis l'achever. Vous jugez bien que je ne le puis. Quel moien de lui dire que tous ses complimens sont employés mal à propos, que son conseil est inutile, tous ses avertissemens perdus, & que la plus heureuse de mes espérances est de me voir la femme de ce libertin, dont il m'exhorte si pathétiquement à me garantir!

Cependant, puisque mon sort paroît dépendre de la bouche de M. Lovelace, je vous prie, ma chere, de joindre vos prières aux miennes, pour demander au Ciel que de quelque manière qu'il dispose de moi, il



ne permette pas que cette horrible partie de la malediction de mon pere, *que je puisse être punie par l'homme dans lequel il suppose, que j'ai mis ma confiance*, soit malheureusement remplie. Demandons lui cette grace, pour l'intérêt de M. Lovelace même, & pour celui de la nature humaine : ou que s'il est nécessaire, pour le soutien de l'autorité paternelle, que je sois punie comme mon pere le désire, ce ne soit pas par quelque bassesse infâme & préméditée; afin que je puisse d'ailleurs justifier l'intention de M. Lovelace, s'il m'ôte le pouvoir de justifier son action; sans quoi ma faute paroîtroit double aux yeux du monde, qui ne juge que par l'événement. Cependant, il me semble que d'un autre côté, je souhaiterois que la rigueur de mon pere & de mes oncles, dont le cœur n'a déjà que trop été blessé de ma faute, pût être justifiée sur tout autre point que cette cruelle malediction; & que mon pere voulût consentir à la revoquer avant qu'elle soit connue de tout le monde; du moins dans cette terrible partie qui regarde la vie future!

Il faut que je quitte la plume. Il faut que j'écarte ces tristes réflexions. Je veux relire encore une fois la lettre de mon cousin, avant que de fermer mon enveloppe; alors je la saurai par cœur.

LET.

LETTRE CLXVIII.

Miss CLARISSE HARLOVE,
à *Miss* HOWE.

Dimanche au soir, 7 de Mai.

Quand vous considérez ma déplorable situation, & tant de circonstances choquantes dont elle est accompagnée; quelques unes même si mortifiantes pour ma fierté! avec l'aggravation qu'elles reçoivent de la lettre de M. Morden; vous ne devez pas être surprise que les vapeurs sombres qui m'affligent le cœur, s'élevent jusqu'à ma plume. Cependant, comme vous entrez si généreusement dans mes peines, je conçois qu'il seroit plus obligeant de ma part, plus digne d'une amie, de vous en cacher la partie la plus affligeante; sur-tout lorsque je ne puis espérer aucun soulagement de mes confidences & de mes plaintes.

Mais à qui mon cœur peut-il s'ouvrir qu'à vous; lorsque celui qui devoit être mon protecteur, après avoir attiré sur moi toutes mes disgraces, ne fait qu'augmenter mes alarmes; lorsque je n'ai pas une servante sur la fidélité de laquelle je puisse me reposer; lorsque par ses manières ouvertes & par la

M 3 gai-



gaieté de son humeur, il attache ici tout le monde à ses intérêts, & que je ne suis en quelque sorte qu'un zero pour le faire valoir & pour grossir la somme de mes douleurs? J'ai beau faire; cette source de tristesse se repand quelquefois en pleurs, qui se mêlent avec mon encre, & qui tâchent mon papier. Je fais que vous ne me refuserez point une consolation si passagere.

(Elle raconte ici, à son amie, qu'à présent qu'elle a reçu ses habits, M. Lovelace la tourmente sans cesse pour l'engager à sortir en carrosse avec lui, accompagnée de telle personne de son sexe qu'elle voudra choisir, soit pour prendre l'air, soit pour aller aux Spectacles. Elle fait le détail d'une conversation qu'elle a eue là-dessus avec lui, & de plusieurs autres de ses propositions. Mais elle observe qu'il ne lui dit pas un mot de la célébration de leur mariage, sur laquelle il l'avoit tant pressée avant que d'être à Londres, & qui seroit nécessaire néanmoins pour donner de la bienséance à tout ce qu'il propose. Ensuite elle continue.)

J'en suis, ma chere, à ne pouvoir plus supporter la vie que je mene. L'objet de tous mes desirs seroit de me voir hors de ses atteints. Il éprouveroit bien-tôt quelque diffé-

différence. Si je dois être humiliée, il vaudroit mieux que je le fusse par ceux à qui je dois de la soumission. Ma tante m'a marqué dans sa lettre, qu'elle n'ose rien proposer en ma faveur. Vous me dites que par vos informations vous trouvez qu'on avoit actuellement résolu de changer de mesures; que ma mere en particulier étoit déterminée à tout entreprendre pour rétablir la paix dans la famille; & que dans la vûe d'assurer le succès de ses efforts, elle vouloit tenter de faire entrer mon oncle Harlove dans son partie.

Il me semble qu'il y a quelque chose à bâtir sur ce fondement. Je puis du moins essayer; c'est mon devoir d'employer toutes sortes de méthodes pour rétablir en faveur cette pauvre disgraciée. Qui sait si cet oncle, autrefois si indulgent, qui a beaucoup de poids dans la famille, ne se laissera pas engager à prendre mes intérêts? J'abandonnerai de tout mon cœur, à qui l'on voudra, tous mes droits sur la succession de mon grand-pere, pour faire trouver mes propositions plus agréables à mon frere: & s'il faut une garantie encore plus forte, je m'engagerai à ne me jamais marier.

Que pensez-vous, ma chere, de cet expédient? Surement, ils ne peuvent avoir



réfolu de renoncer à moi pour toujours. S'ils confidèrent, fans partialité, tout ce qui s'eft paſſé depuis deux mois, ils trouveront quelque choſe à blâmer dans leur conduite comme dans la mienne.

Je préſume que cet expédient vous paroîtra digne d'être tenté. Mais voici l'embaras; ſi j'écris, mon impitoiable frere a ligué ſi fortement tout le monde contre moi, que ma lettre paſſera de mains en mains, juſqu'à ce qu'il ait endurci chacun à rejeter ma demande. Au contraire, ſ'il y avoit quelque moien d'engager mon oncle à s'intéreſſer pour moi comme de lui-même, j'aurois d'autant plus d'eſpérance, qu'il lui ſeroit aisé de faire entrer dans mon parti ma mere & ma tante,

Voici donc ce qui m'eſt venu à l'eſprit. Suppoſons que M. Hickinan, dont l'excellent caractère s'eſt attiré la confidération de tout le monde, cherchât l'occafion de rencontrer mon oncle; & que ſur la connoiſſance que vous lui auriez donnée de l'état des choſes entre M. Lovelace & moi, il l'aſſurât non-ſeulement de tout ce que vous ſavez en effet, mais encore, que je n'ai pris aucun engagement qui puiſſe m'empêcher de me conduire par ſes avis. Qu'en dites-vous, ma chere? Je ſoumets tout à votre diſcretion;

tion; c'est-à-dire, l'entreprise même, & la manière dont elle doit être menée. Si vous l'approuvez, & que mon oncle refuse de prêter l'oreille aux sollicitations de M. Hickmann, qui doivent venir comme de vous, par des raisons qui se présentent d'elles-mêmes, il faudra renoncer à toute espérance: & dans la disposition où je suis, ma première démarche sera de me jeter sous la protection des tantes de M. Lovelace.

Ce seroit une impiété d'adopter les Vers suivans, parce que je paroîtrois rejeter sur les décrets de la providence une faute qui n'est que trop réellement de moi. Mais une certaine conformité, qu'ils ont en général avec ma triste situation, me les fait souvent rappeler:

„C'est à vous, Grands-Dieux! que j'appelle en dernier ressort. Ou justifiez ma
 „vertu, ou faites connoître mes crimes. Si
 „je mene une vie infortunée, marchant par
 „des chemins que je m'efforcerois en vain
 „d'éviter, imputez mes erreurs à vos propres
 „décrets. Mes pieds sont coupables, mais
 „j'ai le cœur innocent.

(Miss Clarisse apprend à Miss Howe, sous une autre datte, que M. Lovelace, s'apercevant de son inquiétude, lui a présenté M.

M 5

Men-

Mennell, parent de M^e. Fretchville, & chargé du soin de toutes ses affaires; un jeune Officier, dit-elle fort sensé & fort poli, qui lui a fait une peinture de la maison & des meubles, telle que M. Lovelace la lui avoit déjà faite, & qui lui a parlé aussi de la triste vie de M^e. Fretchville. Elle raconte à Miss Howe, combien M. Lovelace a paru pressant pour engager M. Mennell à procurer la vûe de la maison à sa femme: c'est le nom qu'il lui donne toujours, dit-elle, lorsqu'il parle à elle devant quelqu'un. Elle ajoute, que M. Mennell a offert de lui montrer tous les appartemens, l'après-midi même, à la réserve de celui où M^e. Fretchville se trouveroit à leur arrivée: mais qu'elle a jugé à propos de ne pas faire de nouvelle démarche, jusqu'à ce qu'elle sache ce que Miss Howe pense du dessein de sonder son oncle, & même jusqu'à la réponse que M. Hickman pourra recevoir de lui).

L'éditeur se borne aussi, dans cet endroit, à donner la substance de quelques lettres de M. Lovelace. La première, dit-il, contient une peinture badine de la mauvaise humeur & de l'abattement de Miss Clarisse, en recevant une lettre qui accompagnoit ses habits, & le regret qu'il a d'avoir perdu sa

con-

confiance ; ce qu'il attribue à la hardiesse qu'il a eue de la faire paroître devant ses quatre compagnons. Cependant, il croit, qu'il n'y a rien à leur reprocher, & que c'est elle qui pousse la délicatesse trop loin : car il n'a jamais vû quatre libertins se conduire mieux, ou dumoins ces quatre libertins-là.

En parlant de M. Mennell, qu'il a présenté à sa Dame ; „ ne trouves-tu pas, „ dit-il, M. Mennell, le Capitaine Mennell, fort obligeant, d'être venu volontiers avec moi, aussi volontiers qu'il „ a fait, pour rendre compte à ma char- „ mante de la maison & de l'affliction de sa pa- „ rente ? Mais qui est le Capitaine Mennell ? „ me demanderas-tu ? Je comprends bien que „ tu n'as jamais entendu parler du Capitaine „ Mennell. Mais ne connois-tu pas, le „ jeune *Newcomb*, néveu de l'honnête Do- „ lemann ? Eh-bien, c'est-lui. Je lui ai „ fait changer de nom, en vertu de ma seu- „ le autorité. Tu fais que je suis un créa- „ teur. Je fais des emplois civils & mili- „ taires, des terres, des titres que je donne „ & que j'ôte à mon gré. Je crée même la „ qualité ; & par une prérogative encore „ plus distinguée, je dégrade en vertu de ma „ seule volonté, sans aucune autre raison „ que

„ que l'utilité de mes vûes. Qu'est-ce qu'un
 „ Monarque en comparaison de moi? Mais
 „ à présent que le Capitaine Mennell a vû
 „ cette fille angelique, je m'apperçois que le
 „ cœur lui manque; c'est le diable. J'au-
 „ rai peut-être assez de peine à le soutenir.
 „ Mais je n'en suis pas étonné, puis qu'un
 „ quart-d'heure de conversation avec elle a
 „ fait la même impression sur quatre subal-
 „ ternes beaucoup plus endurcis. Moi-mé-
 „ me, en vérité, je n'aurois pas la force de
 „ persévérer, si je n'étois déterminé à re-
 „ compenser sa vertu, dans la supposition
 „ qu'elle triomphe de mes attaques. Je
 „ chancelle quelquefois. Mais garde-toi
 „ bien d'en ouvrir la bouche à nos associés,
 „ & d'en rire toi-même.

Dans une autre lettre, du Lundi au soir,
 il dit à son ami, que malgré la défense de
 Madame Howe, il juge, par la distance où
 Clarisse le tient, qu'elle a formé quelque
 entreprise avec Miss Howe; & que se figu-
 rant qu'il y aura pour lui quelque mérite à
 châtier les fautes d'autrui, il pense à faire
 un acte de justice, en punissant ces deux
 filles de violer les ordres de leurs parens. Il
 a pris des informations, dit-il, sur le carac-
 tère du porteur de leurs lettres; & trou-
 vant que c'est un véritable Braconier, qui
 sous

sous le nom de Porte-balle, fait un commerce illicite de gibier, de poisson, & de tout ce qu'il dérobbé, il se croit obligé, puisqu'on devoit s'en tenir fidèlement à la voie de Wilson, de faire arrêter & dépouiller ce coquin-là; sans lui laisser même son argent, parce que ne pas lui enlever son argent avec ses lettres, ce seroit donner prise aux soupçons.

„Se rendre service à soi-même, & punir du même coup un fripon, c'est procurer tout à la fois le bien public & particulier. D'ailleurs les loix communes ne regardent point un homme tel que moi : &, par des vûes supérieures, je dois approfondir une correspondance où l'autorité maternelle est violée.

„Cependant, il me vient à l'esprit, que si je pouvois découvrir où la Belle met ses lettres, il ne me seroit peut-être pas impossible de m'en saisir. Si je m'appercevois, par exemple, qu'elle les portât sur elle, je la menerois à quelque Spectacle, où elle pourroit avoir le malheur de perdre ses poches. Mais comment faire cette découverte? Sa Dorcas n'assiste pas plus à sa toilette que son Lovelace. Elle est habillée pour le jour, avant qu'elle paroisse aux yeux de personne. Honteuse
„dé-

„désiance ! Ma foi, Belford, un caractère
 „suspçonneux mérite quelque punition ex-
 „emplaire. Soupçonner un honnête hom-
 „me de ne rien valoir, c'est quelquefois af-
 „sez pour le rendre tel qu'on le suppose.

Dans la crainte de ce qui se trame entre
 les deux amies, & de quelque dessein qui
 pourroit tendre à faire échapper Clarisse de
 ses mains, il raconte diverses inventions
 qu'il est résolu d'employer, & les instructions
 qu'il a données aux domestiques. Il a pour-
 vu, dit-il, à tous les accidens possibles; même
 aux moïens de la faire ramener, s'il arrivoit
 qu'elle s'échappât, ou si quelque raison
 l'ayant fait sortir, elle refusoit de retourner à
 son logement : & soit, que son entreprise ait
 le succès qu'il espère, ou non, il se flatte,
 qu'en vertu de ses mesures, il aura des pré-
 textes pour la retenir.

Il a donné ordre, à Dorcas, de s'insinuer
 par toutes sortes de moïens dans l'affection
 de sa Maîtresse : de se plaindre souvent du
 malheur qu'elle a de ne savoir ni lire ni écri-
 re; de montrer à Clarisse des lettres suppo-
 sées, & de lui demander conseil sur la ma-
 nière d'y répondre; d'avoir sans cesse une
 plume à la main, sous prétexte d'apprendre
 à s'en servir; dans la crainte, qu'après avoir
 écrit réellement, elle ne se trahisse par quel-
 que

que trace d'encre qui pourroit demeurer au bout de ses doits. Il l'a pourvû de deux tablettes & d'une plume d'argent, pour s'en servir à dresser un memoire dans l'occasion.

Sa Belle, dit-il, s'est déjà laissée persuader, par Madame Sinclair, de tirer ses habits de la malle, pour les mettre dans une grande armoire d'ébene; où ils peuvent être de toute leur longueur, & qui a des tiroirs aussi pour son linge. „ C'est le magazin „ qui contient ordinairement les nippes les „ plus riches, qu'on prête aux Nymphes de „ la maison, lorsqu'elles doivent paroître „ avec un peu d'éclat, pour mettre dans leurs „ filets quelque sot opulent. Notre Veuve, „ comme tu fais, fait quelquefois des Com- „ tesses; mais c'est pour ceux qui sont en „ état de proportionner le prix au titre & à „ la parure. On a confié à Dorcas, un „ passe-par-tout; avec ordre, lorsqu'elle „ cherchera les lettres, d'observer soigneuse- „ ment la situation de chaque chose, & de „ remettre jusqu'au moindre fil à la même „ place. La Martin & la Horton se sont „ chargées de transcrire. Elles iront par „ degrés. Avec une personne si pénétrante, „ il faut de la lenteur & de la certitude „ dans tous mes mouvemens.

„ Il

„ Il n'est pas vraisemblable, que si jeune,
 „ avec si peu d'expérience, toutes ses pré-
 „ cautions puissent venir d'elle-même. La
 „ conduite des femmes de la maison est sans
 „ reproche. Il ne se fait aucune partie d'é-
 „ clat. On n'introduit personne dans le bâ-
 „ timent de derrière. Tout est tranquille.
 „ Les Nymphes ont de l'éducation & de la
 „ lecture. La vieille a cessé de paroître si
 „ dégoûtante. Ce ne peut être que Miss
 „ Howe, qui rend mes progrès si diffi-
 „ ciles. Elle se souvient de l'avoir échappé
 „ belle, avec un homme de notre espèce.
 „ L'expérience ouvre l'esprit & les yeux d'u-
 „ ne femme.

„ Tu vois, Belford, que rien n'est ou-
 „ blié dans mes précautions. On ne s'ima-
 „ ginerait pas, suivant le Poëte, *de combien*
 „ *de légers ressorts dépend la gloire d'un hom-*
 „ *me.* Jusqu'à présent, les apparences pro-
 „ mettent beaucoup. Je ne laisserai pas de
 „ repos à ma charmante, jusqu'à ce que j'aie
 „ découvert où elle met ses lettres, & qu'en-
 „ suite je l'aie engagé à sortir, pour pren-
 „ dre l'air avec moi, ou pour assister à quel-
 „ que Concert.

„ Je

* * *

„ Je t'ai communiqué quelques-unes de
 „ mes inventions. Dorcas, qui est attenti-
 „ ve à tous les mouvemens de sa Maitresse,
 „ m'a donné quelques nouveaux exemples
 „ d'une précaution, qui ne le cède gueres à
 „ la mienne. Elle met un pain à cacheter
 „ sous sa cire. Elle le picque, avant que
 „ d'y appliquer son cachet. Il ne faut pas
 „ douter qu'on ne fasse la même chose aux
 „ lettres qu'elle reçoit. Jamais elle ne man-
 „ que de les bien examiner avant que de les
 „ ouvrir. Je suis absolument résolu de par-
 „ venir au fond du mystère. Les obstacles
 „ augmentent ma curiosité. Ecrivant autant
 „ qu'elle fait & presque à toutes les heures,
 „ il est étrange que nous n'aions encore pû
 „ trouver un moment où elle cesse de s'ob-
 „ server.

„ Tu conviendras qu'il ne manque rien à
 „ notre combat pour l'égalité. Ne me re-
 „ proche donc pas que je m'efforce de pren-
 „ dre avantage de ses tendres années. La
 „ crédulité n'est pas son vice. Ne suis-je
 „ pas moi-même une jeune tête ? Pour la
 „ fortune; c'est de quoi il n'est pas question.
 „ Jamais la fortune n'a eu d'autre pouvoir sur
 „ moi, que pour me servir d'aiguillon; &
 T. IV. P. I. N „ cela,

„ cela, comme je te l'ai dit ailleurs, par des
 „ motifs qui ne sont pas sans noblesse. A
 „ l'égard de la beauté, je te prie, Belford,
 „ pour épargner ma modestie, de comparer
 „ toi-même ma Clarisse en qualité de fem-
 „ me, & ton ami Lovelace en qualité
 „ d'homme. Ainsi, le seul point qui souf-
 „ fre quelque difficulté, c'est de savoir qui
 „ a le plus d'esprit & de menage: & c'est ce
 „ qu'il est question d'essayer.

„ Après-tout, c'est une assez triste vie
 „ que nous menons elle & moi; dumoins,
 „ si la défiance n'est pas dans elle un défaut
 „ naturel. S'il étoit vrai qu'elle fût naturel-
 „ lement défiante, son inquiétude viendrait
 „ de sa constitution, & ne seroit pas capable
 „ par conséquent de nuire à sa santé; car tu
 „ sais qu'un caractère soupçonneux se forme
 „ des occasions de doute lorsqu'il ne s'en
 „ présente point; & ma Belle, par consé-
 „ quent, m'est obligée de lui épargner la
 „ peine de s'en former.

„ J'avoue, que dans toutes les affaires de
 „ la vie humaine, la simplicité est ce qui
 „ vaut le mieux; mais il ne m'est pas donné
 „ de pouvoir choisir. Il ne faut pas me re-
 „ procher non plus d'être le seul qui aime les
 „ chemins détournés; puisqu'on connoît des
 „ millions d'hommes qui se plaisent à pécher
 „ en eau trouble.

LET-

LETTRE CLXIX.

M. LOVELACE, à M.
BELFORD.*Mercredi, 9 de Mai.*

Je suis bien malheureux! Tout le monde assure que ma charmante est une des plus douces personnes du monde; & je l'ai crû moi-même. Cependant, c'est une des plus perverses pour moi, On n'a jamais dit non plus, que je fusse un homme de mauvais naturel. Comment cela se fait-il? Je m'étois imaginé assez longtems, que nous étions nés pour le bonheur l'un de l'autre; c'est tout le contraire: il semble que nous soions destinés à nous tourmenter mutuellement.

L'envie me prend de composer une Comédie. J'ai déjà le titre, & c'est la moitié de l'ouvrage. *Les Amans querelleurs.* Il me plaît beaucoup. J'y trouve quelque chose de neuf & de picquant. Cependant, le fond du sujet n'est pas nouveau. Tous les amans se plaisent à quereller, plus ou moins. Le vieux Terence a fort bien observé que les différends, entre deux personnes

N 2

qui



qui s'aiment, deviennent une raison de s'aimer davantage. Enfin, c'est le cours naturel. Mais ma Belle & moi; je crois que le diable s'en mêle. Nous querellons souvent, & nous n'en sommes jamais mieux. Souvent une seconde querelle arrive, avant que la première soit terminée: & c'est si bien notre usage, qu'il n'est pas aisé de juger quel sera le succès de nos amours. Mais Shakespear dit fort bien: „quelque chose „qu'il puisse arriver, le tems & la patience „trionphent de tout. Voilà ma consolation. Il n'y a pas d'homme au monde, qui ait plus de patience que moi pour les obstacles: mais il faut qu'ils viennent de moi. Tu en peux penser ce que tu voudras; ce n'est pas une petite vertu, ni un mérite commun, puisque la plupart des peines, qui sont le partage des pauvres mortels, viennent, ou de l'excès de leurs désirs, ou des bornes trop étroites de leurs perfections. Mais je me rabaisserai bientôt au niveau des autres hommes; ce qu'on n'auroit jamais crû de moi. Il faut t'expliquer l'occasion de ce grave préambule.

J'étois sorti. A mon retour, aiant rencontré Dorcas sur l'escalier, je lui ai demandé si sa Maîtresse étoit dans sa chambre. Elle est dans la salle à manger, Monsieur;
&

& si jamais vous espérez l'occasion de saisir une de ses lettres, ce doit être aujourd'hui. J'en ai vû une par terre, à ses pieds; qu'elle vient de lire apparemment, car elle est à demi ouverte. Elle est occupée actuellement d'un paquet d'autres. Je les crois toutes tirées de sa poche. Ainsi, Monsieur, vous saurez une autre fois où les trouver.

J'ai pensé sauter de joie, & j'ai pris sur le champ la résolution d'employer un expédient que je tenois en reserve. Je suis entré dans la salle à manger, d'un air de transport; & lui voiant cacher ses lettres dans son mouchoir, sans s'appercevoir qu'il en étoit tombé une, j'ai jetté hardiment mes deux bras autour d'elle: ah! ma très-chère vie, l'heureux expédient que je viens de trouver avec M. Mennell, pour exciter M. Fretchville à quitter plutôt sa maison! Je suis convenu, si vous l'approuvez, de prendre son cuisinier, sa femme de charge, & deux de ses laquais, dont le sort lui causoit de l'inquiétude. Ce ne sera que jusqu'à ce que vous en aiez choisi de votre propre goût: & dans la vûe même de rassembler toutes sortes de commodités, j'ai consenti à m'accommoder de tout le linge de la maison. Je dois paier actuellement cinq cens guinées; & le reste, aussitôt que la maison se-



ra livrée & qu'on fera convenu du total. Ainsi, vous aurez une maison charmante; entièrement prête à recevoir, & vous, & ceux de mes parens dont la compagnie vous plaira. Ils feront bientôt à Londres. Ils vous presseront de ne pas suspendre long-tems l'heureux jour: & pour satisfaire votre délicatesse, je prendrai le parti de demeurer chez Madame Sinclair, tandis que vous commencerez à résider dans votre nouvelle maison. Le reste, je l'abandonne à votre générosité.

O ma chere Clarisse! n'êtes-vous pas charmée de cet arrangement? Je suis sûr que vous l'êtes. Faites moi donc la grace d'en convenir; & la serrant contre moi, je lui ai dérobé un baiser, le plus ardent que je me sois jamais permis; sans perdre de vûe mon dessein, car j'ai eu l'adresse de mettre le pied sur la lettre, & de la pousser assez loin d'elle, derrière la chaise.

Elle a paru fort irritée de la liberté que j'avois prise de l'embrasser. Je lui ai fait une profonde révérence pour lui demander pardon; & me tenant quelques momens baissé, je suis parvenu à ramasser la lettre, que j'ai caché soigneusement dans mon sein.

Mais

Mais je ne suis qu'un sot, un hebété, un homme à pendre, un vrai Belford ! J'avois meilleure opinion de moi. J'en baïsse les yeux de honte. Ne pouvois-je pas me faire suivre par Dorcas, qui auroit pris la lettre, pendant que j'aurois amusé sa maîtresse ?

Cette importante pièce étant à demi ouverte, je n'ai pu la mettre dans mon sein sans un certain bruit & sans un mouvement extraordinaire qui ont alarmé ses yeux & ses oreilles. Elle s'est levée brusquement. Traître ! Judas ! ses yeux lançoient des éclairs, & son visage s'est couvert de rougeur ? Charmant spectacle ! Qu'avez vous ramassé, m'a-t'elle dit, avec une vivacité extrême ? &, ce que je n'aurois pas osé lui faire pour ma vie, elle a repris sa lettre jusques dans mon sein.

De l'humilité, des excuses, c'étoit l'unique ressource d'un voleur pris sur le fait. J'ai retenu la main, qui me ravissoit l'heureux papier. Ah ! charmante Clarisse ! pouvez-vous croire que je puisse me défendre d'un peu de curiosité ! Je vous vois sans cesse une plume à la main ; j'aime particulièrement le stile épistolaire, & je suis plein d'admiration pour vos talens : est-il possible, que si près de mon bonheur, comme j'ai la présomtion



de m'en flatter, je ne brûle pas d'être admis dans une si douce correspondance?

Quittez ma main, Monsieur! en frappant du pied contre terre. Comment osez-vous A ce compte, je vois Je vois trop clairement La voix lui a manqué pour achever sa pensée. Je l'ai crue prête à s'évanouir de colère & de fraieur. Au diable, si je vois sur son charmant visage, ou si j'entendois dans sa voix mélodieuse, le moindre reste de sa douceur ordinaire.

Après avoir été si loin, je regrétois extrêmement de lâcher prise. Je me suis saisi encore une fois de sa lettre chiffonnée. Impudent! c'est le tendre nom qu'elle m'a donné. Poufferez-vous l'audace. . . . en frappant encore du pied. J'ai pris le parti de renoncer à mon dessein, parce que je la vois hors d'elle-même. Mais, auparavant, j'ai eu le plaisir d'avoir ma main dans les deux siennes & de lui voir faire quantité d'efforts pour ouvrir mes doigts. Que mon cœur, à ce moment, étoit proche de ma main! Il s'avançoit, si tu ne ris pas de toutes ces expressions, jusqu'au bout de mes doigts; dans le plaisir de me voir traité si familièrement, quoiqu'avec colère, par la souveraine de mes affections!

Lors-

Lorsqu'elle s'est vûe en possession de sa lettre, elle a volé vers la porte. Mais, plus prompt encore à me jeter devant elle, je l'ai fermée, & j'ai pris le ton le plus humble pour lui demander pardon. Ici, crois-tu que le cœur *un peu Harlove* de ma charmante se soit laissé fléchir, malgré l'agréable nouvelle avec laquelle j'étois arrivé? Non, sur ma foi. Elle m'a repoussé assez rudement, comme l'homme du monde dont elle se feroit le moins foucié; (je ne suis pas fâché néanmoins d'avoir fait innocemment l'essai de ses forces) & la passion lui donnant une ardeur que la crainte m'avoit fait perdre, elle n'a paru faire qu'un pas jusqu'à sa chambre. Graces à mon étoile, elle ne pouvoit fuir plus loin. Après y être entrée dans la même chaleur, elle a fermé sa porte à double tour, avec un grand soin de pousser le verrou. Ma consolation, quand je pense à cette scène, c'est que pour une plus grande offense, sa colère ne peut aller plus loin.

Je me suis retiré aussi dans mon appartement, le cœur, je t'assure, assez rempli: & n'ayant personne autour de moi, je me suis donné de mes deux poings un fort grand coup sur le front.

Ma charmante est à présent dans sa chambre, refusant de me voir, refusant sa nour-



riture; & ce qu'il y a de pis, résolue, dit-elle, de ne me revoir de sa vie, si elle peut m'éviter. Je me flatte qu'elle veut dire, *dans la disposition où elle est.* Ces chères personnes devoient se souvenir, lorsqu'elles sont irritées contre leurs très humbles ferviteurs, de réserver toujours cette clause, pour se mettre à couvert du parjure.

Mais te figures-tu, que je ne tournerai pas toutes mes inventions à découvrir la cause de tant de bruit, dans une aussi légère occasion que celle-ci l'auroit été, si les lettres des deux Amies ne sentoient pas un peu la haute trahison?

* * *

Mercredi au matin.

Refusé à l'heure du déjeuner, comme hier à celle du souper. Ce n'est pas un Ange après-tout. Le cas devient embarrassant. J'ai fait demander à la voir, de la part du Capitaine Mennell. Un message, Mademoiselle, de la part du Capitaine. Ruse inutile. Comment deviner au fond, si elle s'est mis quelque chose d'extraordinaire dans la tête? Elle a fait recommander plusieurs fois à Wilson, par un message particulier, de lui envoyer les lettres qui seront pour elle, au moment qu'elles arriveront.

Je

Je suis réduit à faire une soigneuse garde au-dehors. Sa crainte s'est dissipée pour le complôt de son frere. Pour moi, je nese-rois pas du tout surpris, que Singleton rendit une visite à Miss Howe, comme à la seule personne qui sache apparemment ce que Miss Clarisse est devenue : sous prétexte d'avoir à lui communiquer des affaires très-importantes, qui lui font souhaiter de la voir ; des propositions, s'il le faut, de la part de son frere. Alors Miss Howe lui recommandera de se tenir à couvert. Alors ma protection redeviendra nécessaire. Oui, c'est le meilleur parti. Tout ce qui viendra de Miss Howe sera bien reçu. Joseph Leman est un misérable aux yeux de ma Belle, un Agent digne de moi. Joseph, l'honête Joseph, comme je l'appelle, peut s'aller pendre à présent. J'ai tiré de lui tous les services que j'avois à lui demander. Il est inutile de continuer un complôt usé, lorsque je puis en former de nouveaux à toute heure. Et ne blâme pas, je te prie, l'usage que je fais de mes talens. Dans le degré où je les possède, pour-quoi voudrois-tu qu'ils demeurassent inutiles ?

Tenons-nous à mon idée. Il s'agit de trouver un Singleton ; c'est le seul embarras : oui ; d'en trouver un sur le champ.

At-



Attens. . . j'y suis. Je vais faire venir ton ami *Paul Dragton*, qui ne fait qu'arriver de la mer, & que tu m'as recommandé pour en faire un Capitaine de Barque, si j'en entretiens une après mon mariage.

L'ordre est déjà donné. *Dragton* fera ici dans l'instant. Il se rendra aussitôt chez *Mifs Howe*. Je crois qu'au lieu de passer pour *Singleton* même, il vaudra mieux qu'il se donne pour son *Pilote*, qui est envoyé de sa part.

Sally est un petit diable, qui me reproche sans cesse la lenteur de mes progrès. Mais, dans une pièce de théâtre, le principal amusement ne consiste-t'il pas dans les quatre premiers actes; & ne tire-t'il pas vers sa fin lorsqu'on arrive au cinquième? Quel *Vautour* seroit un homme, qui ne penseroit qu'à dévorer sa proie au moment qu'il la tient?

Mais, pour te l'avouer de bonne foi, je me suis trompé dans mon calcul. J'ai crû mettre la dernière main à mon entreprise, en te produisant sur la scène avec tes compagnons; & je n'ai fait qu'effraier la Belle, jusqu'à me faire douter si je regagnerai de longtems le terrain que j'ai perdu. D'un autre côté, ces maudits *Harloves* l'ont indisposée contre moi, contre elle-même, &

con-

contre tout le monde, à l'exception de Miss Howe, qui se fait sans doute un amusement d'augmenter mes embarras. Ajoûte, que je n'ai pas de penchant à me servir des moyens, que les demons, au milieu desquels je vis, ne cessent pas de m'inspirer: d'autant moins de penchant, que cette comédie finira infailliblement par le mariage. Je ne veux qu'une épreuve complete; & je crois qu'à la fin, je lui rendrai noblement justice.

* * *

Fort-bien. Dragton est déjà parti. Il a reçu toutes ses instructions. C'est vraiment une bonné tête que ce Dragton. Il étoit l'homme de confiance du Lord W , avant ses voïages de mer. Je suis trompé, si ce n'est un coquin bien plus rusé que Joseph, & qui n'a pas non-plus les mêmes prétentions à l'honêteté. Tu ne t'imaginerois pas ce que ce Joseph m'a coûté. Il a fallu acheter & l'homme & la conscience. Je me crois obligé de l'en punir quelque jour. Mais attendons qu'il soit marié. Quoique ce soit déjà une assez bonne punition, je ne serai pas content si je ne punis tout à la fois l'homme & la femme. Souviens-toi que je dois une vengeance éclatante à ma déesse.

Mais

Mais j'entens tourner la porte du Temple sur ses vieux gonds, dont le bruit semble m'inviter à quelque nouvelle tentative. Mon cœur répond à leur mouvement, par une forte de tremblement convulsif. L'idée est assez bizarre. Quel peut être le rapport d'une paire de gonds rouillés, au cœur d'un amant? Mais ce sont les gonds qui ouvrent & qui ferment la chambre de lit de ma charmante. Demande moi s'il y a quelque rapport.

Je n'entens pas que la porte se referme. Je commence à me flatter que je recevrai bientôt ses ordres. Que sert cette affectation de me tenir éloigné? Il faut qu'elle soit à moi, quelque chose que je fasse où que j'entreprenne. Si je prens courage, toutes les difficultés s'évanouissent. Quand elle penseroit à s'échapper d'ici, où pourroit-elle fuir pour m'éviter? Ses parens ne la recevront point. Ses oncles ne fourniront point à sa subsistance. Sa bien aimée Norton est sous leur empire, & ne peut rien faire pour elle. Miss Howe n'oseroit lui donner une retraite. Elle n'a pas un autre ami que moi dans la Ville, & Londres d'ailleurs lui est absolument étranger. Pourquoi donc me laisserois-je tyranniser par une chere personne, à laquelle il suffit de faire bien connoître com-
bien

bien il lui est impossible de sortir de mes mains, pour la rendre aussi humble ici qu'elle l'est pour ses persécuteurs?

Quand je me déterminerois même à la grande entreprise, & quand elle me réussiroit mal, sa haine, si c'est de la haine qu'on s'attire par ces tendres hardieffes, ne pourroit jamais être qu'un sentiment passager. Elle s'est déjà livrée à la censure du public. Il ne lui reste pas d'autre parti que de se donner à moi, pour rétablir sa réputation aux yeux de cet impudent public: car de tous ceux qui me connoissent, & qui sauront qu'elle a passé vingt-quatre heures en mon pouvoir, il n'y en aura pas un qui la croie sans tâche, quelques vertueux penchans qu'on lui suppose. D'ailleurs, les trahisons de la nature humaine sont si bien connues, que chacun juge, par ce qu'il éprouve en lui-même, qu'il n'y a pas plus de confiance à prendre, dans l'occasion, aux penchans qu'à moi; surtout, lorsqu'une fille, dans la fleur de sa jeunesse, aime assez un homme pour s'enfuir avec lui; car c'est l'unique explication que le public puisse donner à notre aventure.

Qu'entens-je? C'est elle qui appelle sa servante Dorcas. Elle ne peut douter que je n'entende sa voix harmonieuse; & peut-être
veut-

veut-elle me donner l'occasion de repandre mon amour à ses pieds, de lui renouveler tous mes vœux, & de recevoir le pardon de mon offense passée. Alors, avec quel plaisir recommencerais-je à devenir coupable! pour être pardonné encore, & pour recommencer autant de fois, jusqu'à la dernière offense, après laquelle il n'y en a plus d'autre, & dont le pardon fera un amnistie général pour l'avenir.

* * *

La porte s'est refermée. Dorcas me dit qu'elle me refuse l'honneur de dîner avec elle, comme j'avois pris la liberté de le faire demander. Ce refus néanmoins s'est fait sans incivilité, & l'on n'y est venu que par degrés. Je n'obtiens rien que par la dernière offense, ajoute Dorcas, dans le langage de cette honête maison. Il faut donc y penser soigneusement. Cependant, j'ai un traître de cœur, qui est capable de me jouer quelque mauvais tour. Mais je finis cette lettre; quoique mon tiran ne me laisse pas d'autre occupation que de lire, d'écrire & d'enrager.

Les souscriptions sont inutiles entre nous: d'ailleurs, je suis si entièrement à elle, que je ne puis dire combien je suis à toi ou à d'autres.

LET-

LETTRE CLXX.

Miss CLARISSE HARLOVE, à Miss
HOWE.*Mardi, 9 Mai.*

Si vous approuvez, ma chere, le projet de s'adresser à mon oncle Harlove, je souhaiterois que ce fût le plus promptement qu'il sera possible. Je suis plus mal que jamais avec M. Lovelace. Je me tiens renfermée, pour ne le pas voir. L'offense à la vérité n'est pas des plus graves. Cependant elle l'est assez. Il s'en est fallu peu qu'il ne m'ait pris une lettre, & même une des vôtres. Mais il ne m'arrivera plus d'écrire, ou de relire aucun des mes papiers, dans une salle où il s'attribue le droit d'entrer. Heureusement qu'il n'en a pû lire une ligne: pas une ligne, je vous en répons. Ainsi, soiez sans inquiétude, & comptez à l'avenir sur ma précaution.

Voici l'aventure. Le Soleil donnant sur mon cabinet, & M. Lovelace étant parti....

(Elle raconte à Miss Howe comment il l'avoit surprise, relisant ses lettres dans la salle à manger; avec quelle adresse & quelle audace il en avoit pris une, & de quels efforts elle avoit eu besoin pour la lui ôter, &c.)

T. IV. P. I.

O

A

A présent, continue-t-elle, je suis plus convaincue que jamais, qu'avec le pouvoir qu'il a sur moi, la prudence ne me permet pas de demeurer plus longtems avec lui. Si mes amis m'accordoient la moindre espérance! . . . Mais jusqu'à l'éclaircissement que j'attens de vous, je crois devoir jouer un rôle dont je n'ai pas encore été capable: c'est d'entretenir cette querelle ouverte. Une affectation de cette nature me rendra petite à mes propres yeux; car c'est marquer plus de ressentiment que je n'en puis avouer: mais il faut la compter entre les conséquences d'une fatale démarche, que je ne cesserai jamais de déplorer.

CL. HARLOVE.

LETTRE CLXXI.

Miss HOWE, à *Miss* CLARISSE
HARLOVE.

Mercredi, 10 de Mai.

J'approuve la résolution où vous êtes de fuir, si vous recevez le moindre encouragement de la part de votre oncle; & je suis d'autant plus pour ce parti, que depuis deux heures, j'ai appris sur le compte de votre

votre homme, quelques histoires bien attestées, qui doivent le faire regarder comme le plus méchant personnage qui respire, du moins à l'égard de notre sexe. Je vous assure, ma chere amie, qu'eût-il une douzaine de vies, si tout ce qu'on dit est vrai, il devroit les avoir perdu toutes, & n'être plus au monde depuis vingt crimes.

Si vous daignez jamais lui rendre la permission de vous entretenir familièrement, demandez-lui des nouvelles de Miss Betterton, & ce qu'elle est devenue: s'il a recours à des evasions, faites lui les mêmes questions sur Miss *Lockyer*. Ah! ma chere, cet homme n'est qu'un misérable.

Votre oncle sera sondé, comme vous le désirez; & sans aucun delai: mais je doute du succès, par quantité de raisons. Il n'est pas aisé de deviner quel effet le sacrifice de votre bien pourra produire sur certains gens: & si l'affaire en étoit à ce point, je ne devrois pas vous permettre de vous dépouiller volontairement.

Comme votre Hannah ne se rétablit point, je vous conseillerois, s'il est possible, d'attacher Dorcas à vos intérêts. Ne lui avez-vous pas marqué trop de dedain? Vous auriez manqué de politique.

Je voudrois aussi que vous puissiez vous procurer quelques lettres de votre tiran. Un homme d'un caractère aussi négligent que le sien n'est pas toujours sur ses gardes. S'il a des attentions extraordinaires, & si vous ne pouvez engager votre Dorcas à vous servir, ils me font tous deux suspects. Faites lui dire de monter, lorsqu'il a la plume en main, ou lorsqu'il a ses papiers autour de lui, & surprenez le dans quelque négligence. Ces soins, je l'avoue, ressemblent à ceux qu'on prend dans une Hôtellerie, lorsque la crainte des voleurs fait visiter tous les coins, & qu'on seroit mortellement effraïée néanmoins, si l'on en découvroit un. Mais il vaut mieux le trouver tandis qu'on est debout & les yeux ouverts, que d'être attaquée la nuit dans son lit & pendant le sommeil.

Je suis charmée que vous aiez vos habits. Point d'argent, comme vous voiez, point de livres; à l'exception de *Spira*, de *Drexel*, d'une *Pratique de piété*. Ceux qui vous les envoient en auroient grand besoin pour eux-mêmes. Mais détournons les yeux de cet odieux sujet.

Vous m'avez extrêmement alarmée par le recit de son entreprise, pour se saisir d'une de mes lettres. Je fais, par mes nouvelles informations, qu'il est le chef d'une troupe
de

de brigands, (ceux entre lesquels il vous a fait paroître étoient apparemment du nombre), qui se prétent la main pour trahir d'innocentes créatures, & qui ne font pas difficulté d'employer la violence. S'il venoit à savoir avec quelle liberté je le traite, je ne voudrois plus sortir sans escorte.

Je suis fâchée de vous l'apprendre; mais j'ai de fortes raisons de croire que votre frere n'a pas renoncé à son extravagant complot. Une sorte de matelot à face brûlée, qui me quitte à ce moment, m'est venu dire, avec un air de mystère, que le Capitaine Singleton auroit un grand service à vous rendre, s'il pouvoit obtenir l'honneur de vous parler. J'ai répondu que j'ignorois votre retraite. Cet homme étoit trop bien instruit, pour me laisser pénétrer le sujet de sa commission.

J'ai passé deux heures entières à pleurer, après avoir lû celle de vos lettres qui accompagnoit l'exhortation de votre cousin Morden. Ma très-chere amie, ne vous manquez pas à vous même. Permettez à votre Anne Howe de suivre le mouvement de cette tendre amitié, qui ne fait de nous qu'une seule ame, & d'employer tous ses efforts pour vous donner un peu de consolation.



Je ne suis pas étonnée des réflexions mélancoliques que je vois repandues dans vos lettres, sur la démarche à laquelle vous avez été poussée d'un côté par la violence, & de l'autre par l'artifice. Etrange fatalité! Il semble que le dessein du Ciel soit de montrer la vanité de tout ce qu'on appelle prudence humaine. Je souhaite, ma chere, que vous & moi, comme vous le dites, nous ne nous soions pas trop enflés du témoignage interieur de notre superiorité sur beaucoup d'autres. Je ne vais pas plus loin. Les ames foibles sont portées à chercher des raisons au dehors, pour expliquer tous les evenemens extraordinaires. Il est plus juste & plus sûr de nous en prendre à nous & à nos plus cher amis, qu'à la providence, qui ne peut avoir que des vûes sages dans toutes ses dispensations.

Mais ne croiez pas, comme vous me l'avez marqué dans une de vos lettres, que votre disgrâce ne soit propre qu'à servir d'avertissement. Vous ferez en même tems un aussi excellent exemple, que vous aiez jamais espéré de l'être dans des suppositions plus heureuses. Ainsi l'Histoire de vos malheurs aura une double force, pour ceux qui en seront informés: car s'il arrivoit qu'un mérite tel que le vôtre ne vous assurât point
un

un traitement généreux de la part d'un libertin, qui s'attendroit jamais à trouver la moindre ressource d'honêteté dans les hommes de ce caractère?

Si vous vous croiez inexcusable d'avoir fait une démarche qui vous expose à la mauvaise foi d'un homme, sans avoir eu l'intention de fuir avec lui; que doivent penser d'elles-mêmes toutes ces créatures étourdies, qui sans la moitié de vos motifs, sans aucun respect pour la bienséance, sautent les murs, descendent par les fenêtres, & passent dans un même jour, de la maison d'un pere au lit de leur séducteur?

Si vous vous reprochez avec tant de rigueur d'avoir résisté aux défenses des plus déraisonnables parens du monde, à des défenses même qui n'ont eu d'abord que la moitié de leur force; que doivent faire ces filles endurcies, qui ferment volontairement l'oreille aux plus sages conseils; & dans des circonstances, peut-être, où leur ruine est visiblement le fruit d'une indiscretion préméditée?

Enfin, vous serez pour tous ceux qui apprendront votre histoire, un excellent exemple de cette vigilance & de cette réserve, par laquelle une personne prudente, qu'on suppose un peu égarée du chemin, s'efforce



de réparer son erreur, & sans perdre une fois de vûe son devoir, fait tout ce qui dépend d'elle pour rentrer dans le sentier, hors duquel on peut dire qu'elle a plutôt été poussée qu'elle ne s'en est éloignée.

Rappelez votre courage, ma très-chère amie; occupez-vous seulement de ces réflexions: & loin de tomber dans l'abattement, ne cessez pas de travailler de toutes vos forces à rectifier ce que vous regardez comme un sujet de reproche. Il peut arriver qu'à la fin, votre égarement ne mérite pas le nom d'infortune, surtout lorsque votre volonté n'y a pas eu plus de part.

Et je dois vous dire, en vérité, que si j'emploie les termes d'*égarement* & d'*erreur*, c'est pour me conformer à la disposition qui vous porte vous même à vous accuser si librement, & par respect pour l'opinion d'une personne à qui j'en dois beaucoup: car je suis persuadée au fond de ma conscience, que votre conduite peut être justifiée sur tous les articles; & qu'il n'y a de blâmables, dans votre aventure, que ceux qui n'ont pas d'autre moien, pour se purger, que d'en rejeter sur vous tout le blâme.

Cependant je prévois que les tristes réflexions qui sortent trop souvent de votre plume, se mêleront toujours à vos plaisirs; quand
vous

vous deviendriez la femme de Lovelace, & quand vous y trouveriez le meilleur de tous les maris.

Vous étiez extraordinairement heureuse avant que de l'avoir connu; heureuse, au-delà des bornes de la condition humaine. Tout le monde avoit pour vous une espèce d'adoration. L'envie même, qu'on a vû lever, dans ces derniers tems, la tête venimeuse contre vous, étoit forcée au silence, à l'admiration, par la supériorité de votre mérite. Vous étiez l'ame de toutes les compagnies où vous paroissiez. J'ai vû des personnes, d'un autre âge que vous, refuser de donner leur avis sur un sujet, avant que vous eussiez expliqué le vôtre; souvent pour s'épargner la mortification de se retracter après vous avoir entendue. Cependant, avec tous ces avantages, la douceur de vos manières, votre modestie, votre affabilité, rendoient la déférence que tout le monde avoit pour vos sentimens & pour votre supériorité, également prompte & sincère. On voioit sensiblement que vous n'étiez pas tentée de vous en faire un triomphe. Vous aviez, sur tous les points où vous l'emportiez, quelque chose d'agréable à dire, qui relevoit le cœur de ceux à qui vous aviez fermé la bouche,



che, & qui laissoit chacun satisfait de soi-même en vous cedant la palme.

Si l'on parloit de beaux ouvrages, c'étoit les vôtres qu'on citoit, ou qu'on montrait pour exemples. On n'a jamais nommé de jeunes personnes qu'après vous, pour la diligence, l'économie, la lecture, l'écriture, le langage, le goût & l'exercice des beaux arts; & pour les graces même plus enviées, de la figure & de l'ajustement, dans lesquelles on vous reconnoissoit une élégance & des agrémens inimitables.

Les pauvres vous benissoient à chaque pas que vous faisiez. Les riches vous regardoient comme leur gloire, & faisoient vanité de n'être pas obligés de descendre de leur classe, pour donner un exemple qui lui fit honneur.

Quoique tous les desirs des hommes fussent tournés vers vous, quoique leurs yeux ne cherchassent que vous, il n'y en à pas un de ceux qu'on vous a présentés, qui, s'il n'eût été encouragé par des vûes sordides, eût osé porter ses espérances & ses prétentions jusqu'à vous.

Dans une situation si fortunée, & faisant le bonheur de tout ce qui avoit quelque rapport à votre sphere, pouviez-vous croire qu'il ne vous arriveroit rien, qui fût capable
de

de vous convaincre que vous n'étiez pas dispensée du sort commun; que vous n'étiez pas absolument parfaite; & que vous ne deviez pas vous attendre à passer au travers de cette vie, sans épreuve, sans tentation & sans infortune?

Il faut avouer, que vous ne pouviez être attaquée plutôt, ni avec plus de force, par aucune épreuve, par aucune tentation digne de vous; vous étiez supérieure à toutes les tentations communes. Ce devoit être quelque homme fait exprès, ou quelque esprit plus méchant sous la forme d'un homme, qui fût envoyé pour faire le siège de votre cœur; tandis que quantité d'autres esprits de même espèce, au même nombre qu'il y a de personnes dans votre famille, auroient la permission de s'emparer, à quelque heure ténébreuse, des cœurs de tous vos proches, de s'y établir peut-être, & d'en régler tous les mouvemens sur ceux du séducteur, pour vous irriter, vous exciter, vous pousser à la fatale entre-vûe.

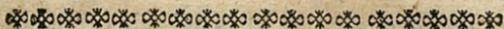
Ainsi, tout examiné, il semble, comme je l'ai dit souvent, qu'il y ait une sorte de destin dans votre erreur, si c'en est une; & qu'elle n'ait peut-être été permise que pour donner par vos souffrances, un exemple plus utile que vous ne l'eussiez donné dans

dans une vie plus paisible : car l'*adversité*, ma chere, est *votre saison brillante*, & je vois évidemment qu'elle vous fera dévoiler des graces & des beautés, qu'on n'auroit jamais apperçues dans ce cours de prospérités qui vous ont accompagnée depuis le berceau ; quoiqu'elles vous convinssent admirablement, & que tout le monde vous en ait jugée digne.

Le malheur est, que cette épreuve sera nécessairement douloureuse. Elle le sera pour vous, ma chere, pour moi, & pour tous ceux qui vous aimant comme je fais, ne voioient dans vous, qu'un parfait modele de toutes les vertus, un objet d'admiration, contre lequel il est étonnant que l'envie ait osé lancer ses traits.

Que toutes ces réflexions aient pour vous le poids qu'elles méritent. Alors, comme les imaginations ardentes ne sont pas sans un mélange d'enthousiasme, votre Anne Howe, qui croit remarquer, en lisant sa lettre, plus d'élevation qu'à l'ordinaire dans son stile, se flattera d'avoir été comme inspirée, pour la consolation d'une amie souffrante, qui, dans l'abattement de ses forces & dans le nuage de sa tristesse, ne pénètre pas les ténèbres qui lui cachent l'aurore d'un plus beau jour.

LET.



LETTRE CLXXII.

Miſſ CLARISSE HARLOVE, à Miſſ
HOWE.

Vendredi, 12 Mai.

Je dois me taire, ma noble amie, en recevant des loüanges qui me font sentir vivement combien j'en ſuis indigne ; quoiqu'en même tems votre généreuſe intention ait la force de relever mon courage. Il eſt charmant de ſe voir eſtimée des perſonnes qu'on aime, & de trouver des ames capables de porter l'amitié au-delà des diſgraces humaines, au-delà du corps, au-delà des liens du ſang. Quelque tems, ma chere, qu'on doive nommer *ma ſaiſon brillante*, l'adverſité d'une amie eſt la vôtre. Je ne fais s'il m'eſt permis de regréter mes afflictions, lorsqu'elles vous donnent occaſion d'exercer ſi glorieuſement des qualités, qui nonſeulement annobliffent notre ſexe, mais qui élèvent la dignité de la nature humaine.

Souffrez que je paſſe à des ſujets moins agréables. Je ſuis fâchée que vous aiez ſujet de croire, que les projets de Singleton ſub-



subsistent encore. Mais qui fait ce que le Matélot avoit à proposer? cependant, si l'on avoit eu quelque vûe favorable, il n'y a pas d'apparence qu'on eût employé cette voie.

Soiez sure, ma chere, qu'il n'y a aucun danger pour vos lettres. J'ai pris occasion de l'entreprise hardie de M. Lovelace, comme je vous ai marqué que je me le proposois, pour le tenir éloigné depuis; dans la vûe d'attendre ce que j'ai à me promettre de mon oncle, & de me conserver la liberté d'embrasser les ouvertures favorables que je ne cesse pas d'espérer. Cependant il m'a fort importunée; & je n'ai pû l'empêcher de m'anener deux fois M. Mennell, qui est venu de la part de M^e. Fretchville pour m'entretenir de la maison. Si j'étois obligée de faire la paix avec lui, je ne me croirois propre qu'à me causer sans cesse du mal à moi-même.

A l'égard de ses crimes nouvellement découverts, & du conseil que vous me donnez de me procurer quelqu'une de ses lettres & de m'attacher Dorcas, ces soins demanderont plus ou moins d'attention, suivant les espérances que je recevrai du côté de mon oncle.

La

La continuation des infirmités d'Hannah me chagrine beaucoup. Aiez la bonté, ma chère, de vous informer pour moi, si la situation ne l'expose pas à quelque besoin.

Je ne fermerai pas cette lettre jusqu'à demain; car je suis résolue d'aller à l'Eglise, autant pour remplir mon devoir, que pour essayer si j'ai la liberté de sortir quand il me plaît, sans être accompagnée.

* * *

Dimanche, 14 de Mai.

Il ne m'a pas été possible d'éviter un petit débat avec M. Lovelace. J'avois donné ordre qu'on fit venir un carosse à la porte. Apprenant qu'il y étoit, je suis descendue de ma chambre, pour m'y rendre; mais j'ai rencontré mon Argus, un livre à la main, sans épée. & sans chapeau. Il m'a demandé d'un air fort grave, quoique respectueux, si j'allois sortir. Je lui ai dit que c'étoit mon dessein. Il m'a priée de permettre qu'il m'accompagnât, si j'allois à l'Eglise. Je l'ai refusé. Il s'est plaint amèrement de la manière dont je le traite; & pour le monde entier, m'a-t'il dit, il ne voudroit pas avoir une seconde semaine à passer, telle que la dernière.

Je



Je lui ai confessé naturellement que j'avois fait quelque démarche du côté de ma famille, & que j'étois resolu de ne voir personne jusqu'à ce que j'en eusse appris le succès. Il a rougi. Il a marqué de l'étonnement. Mais étouffant quelque chose qu'il paroïssoit prêt à dire, il m'a représenté à quoi j'allois m'exposer de la part de Singleton, & combien je devois craindre de sortir sans être accompagnée. Ensuite il s'est plaint de M^e. Fretcheville, qui souhaite de passer quinze jours de plus dans sa maison. Elle voit, m'a-t'il dit, que j'ai peine à me déterminer pour conclure; & qui sait sur quoi l'on peut compter avec une femme si vaporeuse? Cette semaine, Mademoiselle, est assurément bien malheureuse. Si je n'étois pas si mal dans vos bonnes graces, vous seriez maîtresse à présent de cette maison; & vraisemblablement vous y auriez déjà ma cousine Montaigne, ou ma tante même, avec vous.

Ainsi, Monsieur, lui ai-je répondu, votre cousine ne peut donc venir chez Madame Sinclair? Quelles sont, je vous prie, ses objections contre Madame Sinclair? Une maison, dans laquelle vous croiez que je puis passer un mois ou deux; ne convient-elle à aucune de vos parentes pour quelques jours

jours? Et puis, que dois-je penser du retardement de M. Fretcheville? Là-dessus, je l'ai poussé, pour me faire un passage, & j'ai continué de marcher vers la porte.

Il a levé la voix, pour se faire apporter son épée & son chapeau; & se hâtant de marcher devant moi, il s'est placé entre moi & la porte. Là, il m'a suppliée encore de lui accorder la permission de m'accompagner. Madame Sinclair est venue à l'instant. Elle m'a demandé si je sortirois sans avoir pris le chocolat. Ce que je souhaiterois, lui ai-je dit, c'est que vous voulussiez engager M. Lovelace à le prendre avec vous; j'ignore si j'ai la liberté de sortir sans sa permission: & me tournant vers lui, je l'ai prié de m'apprendre si j'étois ici sa prisonnière. Son valet de chambre lui ayant apporté son épée & son chapeau, il a lui-même ouvert la porte; & pour toute réponse, il m'a pris la main, malgré ma résistance, & m'a conduite fort respectueusement au carosse. Les passans m'ont paru s'arrêter, avec quelques marques de surprise. Mais il est d'une figure si gracieuse, & toujours mis si galamment, qu'il attire sur lui les yeux de tout le monde. Je souffrois, de me voir exposée aux regards. Il est monté dans le carosse

T. IV. P. I.

P

après



après moi, & le cocher a pris le chemin de Saint Puul.

Il n'a rien manqué à ses attentions dans le voiage & pendant l'Office. Je me suis tenue dans la plus grande réserve; & sans m'expliquer davantage, à notre retour, je me suis retirée dans ma chambre, où j'ai dîné seule, comme j'avois fait pendant la plus grande partie de la semaine. Cependant lorsqu'il m'a vûe dans cette résolution, il m'a dit qu'il continueroit à la vérité de garder un respectueux silence, jusqu'à ce que je fusse informée du succès de mes démarches; mais qu'ensuite, je devois m'attendre qu'il ne me laisseroit pas un moment de repos, jusqu'à ce que j'eusse fixé son heureux jour; pénétré comme il étoit jusqu'au fond du cœur, de mon humeur sombre, de mes ressentimens & de mes délais. Le misérable! lorsque je puis lui reprocher, avec un double regret, que le sujet de ses plaintes vient de lui même! Ah plaise au Ciel, que je reçoive d'heureuses nouvelles de mon oncle!

Adieu, très - chere amie. Cette lettre attendra l'arrivée de vôtre messager; & celle qu'il m'apportera de vous en échange décidera sans doute de mon sort.

CL. HARLOVE.

LET-



LETTRE CLXXIII.

Miſſ HOWE à Madame NORTON.

Jeudi, 11 de Mai.

Ne pourriez-vous, ma bonne Madame Norton, ſans m'en attribuer le deſſein, à moi qui ſuis haïe dans la famille, trouver quelque moien de faire ſavoir à Madame Harlove, que dans une compagnie où le hazard nous a fait rencontrer, vous m'avez
 „ entendue dire, que ma chere amie lan-
 „ guit de ſe voir réconciliée avec ſes pro-
 „ ches; que dans cette eſpérance, elle a ré-
 „ ſuſé juſqu'à préſent de prendre les moïn-
 „ dres engagemens qui pourroient être un
 „ obſtacle; qu'elle voudroit éviter de don-
 „ ner à M. Lovelace le droit de chagriner
 „ ſa famille, par rapport à la terre de ſon
 „ grand-pere; que tout ce qu'elle demande
 „ encore eſt la liberté de vivre fille, & qu'à
 „ cette condition, elle ſoumettra ſa condui-
 „ te & ſa terre à la volonté de ſon pere:
 „ que M. Lovelace & tous ſes amis la préſ-
 „ ſent continuellement de conclure ſon ma-
 „ riage; mais que je ſuis ſure qu'elle a ſi
 „ peu de goût pour cette alliance, à cauſe
 „ de ſes mœurs & de l'averſion qu'elle con-



„noît pour lui à tous les Harloves, qu'avec
 „un peu d'espérance de reconciliation, elle
 „cesseroit d'y penser, pour se jeter unique-
 „ment sous la protection de son pere: mais
 „que leur resolution ne doit pas traîner en
 „longueur, parce qu'elle se trouveroit dans
 „la nécessité de céder à des instances conti-
 „nuelles, & qu'il ne dépendroit plus d'elle
 „de prévenir des procédures défagréables.

Je vous assure, Madame Norton, sur ma
 conscience & mon honneur, que nôtre
 très chere amie ignore absolument le parti
 que je prens de vous écrire; & cette raison
 m'oblige de vous apprendre, en confiden-
 ce, sur quels fondemens je m'y suis déter-
 minée.

Elle m'a priée d'engager M. Hickman à
 faire quelques ouvertures dans la même vûe
 à son oncle Harlove, mais indirectement,
 & comme de lui-même; dans la crainte,
 que si cette démarche étoit sans succès, &
 que M. Lovelace, qui n'est pas déjà con-
 tent de se voir si peu avancé dans son affec-
 tion, vint à le découvrir, elle ne se vit pri-
 vée de la protection de tout le monde, &
 peut-être exposée à de facheux inconveniens
 de la part d'un esprit si hautain. Avec cette
 commission, & le zèle que j'ai pour ses in-
 térêts, j'ai crû, que si le poids d'une aussi
 bonne

bonne femme, d'une aussi bonne mere & d'une aussi bonne sœur que Madame Harlove étoit joint dans la même balance avec celui de M. Jules Harlove, il seroit difficile que ces deux forces réunies ne fissent pas une juste impression.

M. Hickman verra demain M. Jules Harlove. Vous pourriez voir sa sœur dans l'intervalle. Si M. Hickman étoit écouté favorablement, il diroit à l'oncle, que vous avez vû Madame Harlove dans les mêmes intentions, & l'engager à délibérer avec elle sur les moïens de toucher les plus endurcis de tous les cœurs.

Voilà l'état de l'affaire, & le véritable motif de ma lettre. J'abandonne tout à votre discrétion. Le succès fera le plus ardent de mes vœux ; car mon opinion est que M. Lovelace ne peut jamais être digne de notre admirable amie : & je ne connois même aucun homme qui mérite une femme comme elle.

Prenez la peine de m'informer, par quelques lignes, du resultat de votre négociation. S'il n'est pas tel qu'on peut raisonnablement l'espérer, notre chere amie ne saura rien de la démarche que je fais, & je vous demande en grace qu'elle ne l'apprenne pas de vous. Ce seroit augmenter les plaies

d'un cœur deja trop blessé. Je suis, ma chere & digne Madame Norton, vôtre servante & vôtre véritable amie

ANNE HOWE.

LETTRE CLXXIV.

Madame NORTON, à Miss HOWE.

Samedi, 13 de Mai.

MADAMOISELLE,

J'ai le cœur pénétré de la nécessité où je suis de vous dire, que, dans les dispositions présentes de la famille, il n'y a rien à se promettre des sollicitations, en faveur de ma très-chere Miss Harlove. Sa mere est digne de compassion. J'ai reçu d'elle une lettre des plus touchantes. Mais il ne m'est pas permis de vous la communiquer. Elle me défend de faire connoître à personne qu'elle m'ait écrit sur le sujet de ses peines, quoiqu'elle y ait été comme forcée pour le soulagement de son cœur. Ainsi, je vous le dis en confidence.

J'espère de la bonté du Ciel que ma chere Miss s'est conservée sans tâche, & qu'il n'y a pas d'homme au monde, qui soit capable d'un si détestable sacrilège. Non non, il
n'y

n'y a point de foiblesse à craindre d'une vertu si solidement affermie. Que Dieu défende une ame si pure des atteintes de la surprise & de la violence ! Soulagez mon cœur, Mademoiselle, je vous en conjure, mon cœur trop inquiet, par deux mots que vous aurez la bonté de donner au Porteur, pour m'assurer aussi fortement qu'il vous sera possible, que l'honneur de ma chere fille est respecté. S'il ne l'a pas été, il faut renoncer pour le reste de mes jours à toutes les consolations de la vie ; car je ne connois rien qui soit capable d'en procurer à la pauvre

JUDITH NORTON.

LETTRE CLXXV.

MISS HOWE, à Madame NORTON.

Samedi au soir, 13 Mai.

Chere & excellente femme, l'honneur de votre incomparable élève est sans tâche, & ne cessera jamais d'être tel, en dépit des hommes & de toutes les puissances de l'enfer. S'il y avoit eu quelque espérance de reconciliation, mon unique vûe étoit de l'arracher à cet homme là. Ce que je puis dire à present, c'est qu'elle doit courir le ris-

P 4

que

que d'avoir un mauvais mari; elle, dont il n'y a pas d'homme qui soit digne.

Vous plaignez sa mere: c'est dequoi je suis bien éloignée. Je ne plains pas ceux qui se mettent dans l'impuissance de marquer de la tendresse & de l'humanité, par de misérables vûes de repos & d'intérêt propre, que le moindre vent peut troubler. Non, je n'en plains pas un seul. C'est à ma chere amie, que je dois toute ma compassion. Sans eux, elle ne feroit jamais tombée dans les mains de cet homme-là. Elle est irréprochable. Vous ne savez pas toute son histoire. Quand je vous dirois qu'elle n'a pas eu l'intention de partir avec lui, ce feroit la justifier inutilement: ce feroit condamner seulement ceux qui l'ont poussée dans l'abime, & celui qui doit être à présent son refuge. Je suis votre servante & votre amie sincère.

ANNE HOWE.

LETTRE CLXXVI.

*Madame HARLOVE', à Madame
NORTON.*

(Cette lettre n'a été communiquée qu'après la fin de l'Histoire, & lorsqu'on a formé ce recueil.)

Samedi, 13 Mai.

J'exécute ma promesse, en repondant par écrit à vos informations. Mais gardez-vous

vous

vous d'en parler à personne; soit à la Betty de ma fille Bella, qui vous rend quelquefois visite, à ce que j'apprens; soit à la pauvre malheureuse elle-même: à personne en un mot; je vous le recommande absolument. J'ai le cœur plein, je me soulagerai en prenant la plume: & peut-être m'arrêterai-je bien plus à la peinture de mes peines, qu'à la réponse que je vous ai promise.

Vous savez combien cette ingrate créature nous a toujours été chère. Vous savez quel plaisir nous nous faisons de nous joindre à ceux qui la voioient ou qui conversoient avec elle, pour la louer & pour l'admirer. Il nous arrivoit même assez souvent de passer les bornes d'une certaine modestie, qui devoit nous rendre plus réservés, parce que c'étoit notre fille. Mais nous pensions qu'il y avoit plus à craindre de marquer de l'aveuglement & de l'affectation, en refusant nos louanges aux apparences d'un mérite si distingué, que de nous attirer un reproche d'orgueil & de partialité en louant ce qui nous appartenoit.

Ainsi, lorsqu'on nous felicitoit d'avoir une telle fille, nous recevions ce compliment sans le trouver excessif. Si l'on admiroit notre bonheur, nous convenions, que jamais parens n'avoient été plus heureux dans



une fille. Si l'on observoit particulièrement le respect qu'elle avoit pour nous, il est vrai, disions-nous, qu'elle ne fait pas manquer au devoir. Si nous entendions dire, que Clarisse avoit de l'esprit & de la pénétration fort au-delà de son âge, au lieu de rabbaïsser son esprit, nous ajoutions, que son jugement n'étoit pas moins extraordinaire. Si l'on faisoit l'éloge de sa prudence, & de cette *préméditation* qui suppléoit en elle au défaut des années & de l'expérience, nous repondions avec une sorte de vanité: Clarisse Harlove est en état de donner des leçons à tout le monde.

Pardonnez, ma chere Norton, ah! pardonnez la tendresse d'une mere. Mais je fais que vous aurez cette indulgence pour moi. Cet enfant étoit aussi le vôtre, tandis qu'il n'y avoit rien à lui reprocher. Il faisoit votre gloire comme la mienne.

Mais n'entendiez-vous pas les étrangers, lorsqu'ils la voioient passer à l'Eglise, qui, s'arrêtant pour l'admirer, la traitoient de créature angelique; pendant que ceux de qui elle étoit connue croioient avoir dit assez, en répondant que c'étoit Miss Clarisse Harlove; comme si tout le monde eût été obligé de connoître Miss Clarisse Harlove, ou d'avoir entendu parler d'elle & de ses perfections.

ctions. De son côté, accoutumée dès l'enfance à ce tribut de louanges, l'habitude en étoit trop familière pour lui faire changer quelque chose à sa marche ou à ses regards.

Pour moi, je ne pouvois me dérober un plaisir, qui avoit peut-être une vanité coupable pour fondement, lorsqu'on me parloit ou qu'on s'adressoit à moi comme à sa mere. M. Harlove & moi, nous sentions croître notre affection l'un pour l'autre, en nous applaudissant de la part que nous avions eue à cet admirable ouvrage.

Encore, encore un peu d'indulgence pour ces tendres effusions d'un cœur maternel! Je pourrois m'attacher éternellement au souvenir de ce qu'elle étoit; ne fût-ce que pour écarter de mon esprit ce qu'elle est devenue.

Dans un âge si tendre, je pouvois déposer toutes mes peines dans son sein, sûre de trouver dans sa prudence du conseil & de la consolation: & l'un & l'autre insinués d'une manière si humble, si respectueuse, qu'il étoit impossible d'y remarquer la moindre de ces indiscretions, que la différence des années & du caractère, entre une mere & une fille, auroit pû faire apprehender de toute autre qu'elle. Elle faisoit notre gloire au dehors, & nos délices dans l'intérieur de la maison. Entre ses parens, chacun étoit pas-

passionné pour sa compagnie. Ils se la disputoient entr'eux. Son pere & moi, nous ne l'accordions qu'à regret à ses oncles & à sa tante: & s'il s'élevoit quelque différend dans la famille, c'étoit à l'occasion de ses visites, & du tems qu'elle devoit passer chez l'un ou chez l'autre. Jamais elle n'a reçu de nous d'autres marques de mécontentement ou d'humeur, que celles des amans; c'est-à-dire, des reproches tendres, lorsqu'elle s'enfermoit trop longtems pour ces charmantes & utiles occupations, dont toute la maison néanmoins tiroit de si grands avantages.

Nos autres enfans, quoi- qu'ils aient toujours été d'un fort bon caractère, avoient peut-être raison de se croire un peu négligés. Mais ils rendoient tant de justice à la supériorité de leur sœur, que reconnoissant l'honneur qu'elle faisoit à la famille, ils n'étoient pas capables de la regarder d'un œil d'envie. Entre des freres & des sœurs une différence de cette nature n'excite que l'émulation. Clary, vous le savez, chere Norton, donnoit du lustre à toute la famille. A présent, qu'elle nous a quittés, hélas! quittés avec tant de confusion pour tous ses proches, nous sommes dépouillés de notre véritable ornement; nous ne sommes plus qu'une famille commune.

Van-

Vanterai-je ses talens? sa voix, son habileté dans la musique & la peinture, l'excellence de son aiguille, cette élégance dans la manière de se mettre, qui faisoit dire à toutes les Dames du voisinage, qu'elles n'avoient pas besoin des modes de Londres, & que le goût naturel de Clarisse Harlove étoit fort audeffus des recherches de l'art: son air aisé & tous les charmes de sa figure; ses profondes lectures, dont le fruit, augmenté par ses réflexions ne changeoit rien à ses manières ouvertes & ne diminueoit pas son modeste enjouement? O ma chere Norton! quel délicieux enfant avois-je autre-fois dans ma Clarisse!

Jene dis rien que vous ne sachiez comme moi, comme tout le monde, & même encore mieux; car une partie de ses perfections venoit de vous, & vous lui aviez donné, avec le lait, ce qu'on ne pouvoit attendre de toute autre Nourrice.

Et croiez-vous, ma digne femme, croiez-vous que la chute volontaire d'un enfant si précieux puisse jamais être pardonnée? Peut-elle croire elle-même que l'abus de tant de talens, qui lui ont été confiés par le Ciel, ne mérite pas le plus severe châtement?

Sa faute est une faute préméditée, où l'artifice & la ruse ont joué les premiers rôles.

les. Elle a trompé l'attente de tout le monde. C'est une tache pour tout son sexe, comme pour la famille dont elle est sortie.

Quelqu'un se feroit-il jamais imaginé qu'une jeune personne, de son caractère, qui avoit sauvé sa trop vive amie du danger d'épouser un libertin, prendroit la fuite elle-même avec le plus infâme & le plus renommé de tous les libertins; avec un homme, dont elle connoissoit les mœurs, pires mille fois que celles de l'homme dont elle avoit sauvé son amie; avec un homme qui a presque ôté la vie à son frere, & qui n'a cessé un moment de braver toute notre famille?

Pensez-y pour moi, ma bonne Norton; jugez quel doit être le malheur de ma vie, en qualité de femme & de mere. Que de jours d'affliction! Que de nuits passées dans l'insomnie! Obligée néanmoins d'étouffer la douleur qui me ronge, pour adoucir des esprit violens, & pour arrêter de nouveaux désastres. O cruelle, cruelle fille! Avoir si bien connu ce qu'elle faisoit! Avoir été capable d'en soutenir toutes les conséquences! Elle que nous aurions crue disposée à souffrir la mort, plutôt que de consentir à sa honte!

Sa prudence, si longtems éprouvée, ne lui laisse aucune excuse. Comment pour-
rois-

rois-je donc entreprendre de plaider pour elle, quand l'indulgence maternelle me porteroit moi-même à lui pardonner? D'ailleurs toute l'humiliation que nous avons à craindre de cette disgrâce n'est-elle pas déjà tombée sur nous? Manque-t'il quelque chose à la sienne?

Si le dégoût la prend aujourd'hui pour les mœurs de son libertin, n'avoit-elle pas la même raison d'en ressentir avant sa fuite? Seroit-ce l'expérience qui lui en auroit inspiré? Ah! ma chere bonne femme, je doute.... Le caractère de l'homme ne seroit-il pas douter d'un Ange, s'il lui tomboit un Ange entre les mains? Le public en jugera dans le plus mauvais sens, & j'apprens qu'il l'a déjà fait. Son frere le dit. Son pere le craint. Puis-je l'empêcher?

Elle connoissoit notre aversion pour lui, comme son caractère. Il y faut donc que pour de nouveaux motifs, il y ait quelque nouvelle raison. O ma chere Madame Norton! comment pourrai-je, comment pourrez-vous supporter les craintes où ces idées nous conduisent! *Il la presse continuellement, m'avez-vous dit, & tous ses Parens la sollicitent de l'épouser.* Elle a ses raisons, sans doute, elle a ses raisons, pour s'adresser à nous; & son crime est d'une nature à nous faire redouter quelque nouvelle disgrâce. Dans
quels

quels précipices un cœur égaré n'est-il pas capable de se laisser conduire après une criminelle démarche? Il n'est que trop vraisemblable qu'on cherche à nous fonder, pour ménager la vanité d'un esprit opiniâtre, qui se réserve le pouvoir de nier ou de se retracter.

Mais enfin, quand j'aurois du penchant à plaider pour elle, c'est à présent le moins favorable de tous les tems: à présent que mon frere Jules (comme il est venu nous le dire ce matin) a rejeté les sollicitations de M. Hickman, & qu'il en a été applaudi; à présent, que mon frere Antonin pense à faire passer ses grands biens dans une autre famille; elle-même s'attendant sans doute à rentrer dans la terre de son grand-pere, en conséquence d'une réconciliation, & comme une récompense pour sa faute; & s'en tenant d'ailleurs aux termes qu'elle offroit auparavant, & qui ont déjà été refusés; refusés, je le puis dire, sans qu'il y ait eu de ma faute.

Vous ferez, sur toutes ces raisons, une réponse telle que le cas la demande. Dans les conjonctures présentes, parler pour elle, ce seroit renoncer à tout le repos de ma vie. Que le Ciel lui pardonne! Si je le fais aussi, mon exemple ne sera suivi de personne. Pour votre intérêt comme pour le mien, qu'on
ne

ne sache pas même que vous & moi, nous aions mis ce sujet en délibération; & je vous recommande de ne m'en plus parler sans ma permission particulière, car c'est me faire faigner inutilement le cœur par autant de ruisseaux que j'ai de veines.

Cependant, ne me croiez point insensible à de véritables marques de pénitence & de remord. Mais c'est un nouveau tourment pour moi, d'avoir de la bonne volonté sans aucun pouvoir,

Adieu, adieu! Attendons toutes deux notre consolation du Ciel, Puisse-t'il inspirer à cette fille, autre-fois si chère, (Hélas! elle me le fera toujours, car une mère peut-elle oublier son enfant?) un véritable sentiment de repentance, & ne pas la punir suivant l'enormité de sa faute. C'est la prière de votre sincère amie,
CHARLOTTE HARLOVE.

LETTRE CLXXVII.

Miss HOWE, à *Miss* CL. HARLOVE.

Dimanche, 14 Mai.

J'ignore, ma chère, comment vous êtes actuellement avec M. Lovelace: mais j'appréhende beaucoup que vous ne soiez obligée de le prendre pour Seigneur & pour Maître.

Je l'ai fort maltraité dans ma dernière lettre. Je venois d'apprendre quelques-unes

T. IV. P. I.

Q

de

ses bassesses, lorsque j'ai pris la plume; & mon indignation étoit fort échauffée. Mais après un peu de réflexion, & sur d'autres recherches, je trouve que les faits dont on le charge sont assez anciens, & qu'ils ne sont pas postérieurs, du moins, au tems depuis lequel il a cherché à vous plaire. C'est dire quelque chose en sa faveur. La conduite généreuse qu'il a tenue à l'égard de la petite fille de l'Hôtellerie, est un exemple plus récent à l'avantage de son caractère; sans parler du témoignage que tout le monde rend à sa bonté pour ses gens & pour ses Fermiers. J'approuve beaucoup aussi la proposition qu'il vous fait d'entrer dans la maison de Madame Fretchevill, pendant qu'il continuera de demeurer chez l'autre Veuve, & jusqu'à ce que vous soiez convenus tous deux de n'occuper qu'une seule Maison. C'est une affaire que je souhaiterois de voir déjà conclu. Ne manquez point d'accepter cette offre; du moins, si vous ne vous rencontrez pas bientôt à l'autel, & si vous n'avez pas la compagnie d'une de ses cousines.

Une fois mariée, je ne puis m'imaginer que vous aiez de grands malheurs à craindre, quoique moins heureuse peut-être avec lui que vous ne méritez de l'être. Le fond de bien qu'il a dans sa Province, celui qui doit lui revenir, l'attention qu'il donne à ses affaires,

res, votre mérite, & son orgueil même, me paroissent des sûretés raisonnables pour vous. Quoique chaque trait particulier que j'apprens de sa méchanceté me blesse & m'irrite; cependant, après tout, lorsque je me donne le tems de réfléchir, ce qu'on m'a dit à son désavantage étoit compris dans le portrait général que l'Intendant de son oncle faisoit de lui, & qui vous a été confirmé par Madame Greme. Je ne vois rien par conséquent qui doive vous causer d'autre inquiétude, sur l'avenir, que pour son propre bien, & pour l'exemple qu'il sera capable de donner à sa propre famille. Il est vrai, que c'en est un assez grand sujet: mais si vous le quittiez à présent, soit malgré lui, soit avec son consentement, sa fortune & ses alliances étant si considérables, sa personne & ses manières si engageantes, & tout le monde vous trouvant aussi excusable par ces raisons que par la folie de vos parens, cette démarche n'auroit pas bonne apparence pour votre réputation. Il me semble donc, après y avoir pensé longtems, que je ne puis vous donner ce conseil, pendant que vous n'avez aucune raison de vous défier de son honneur. Puisse la vengeance éternelle s'attacher sur le monstre, s'il donne jamais lieu à des craintes de cette nature!

J'avoue, qu'il y a quelque chose d'insupportable dans la conduite qu'il tient avec vous.



Sa résignation à vos délais & sa patience pour l'éloignement où vous le tenez, à l'occasion d'une faute qui doit lui paroître bien plus légère que la punition, me paroissent tout-à-fait inexplicables. Il doute de votre tendresse pour lui; voilà ce que je trouve de plus probable: mais vous devez être surprise de lui voir si peu d'ardeur, lorsqu'il est maître, en quelque sorte, de son propre bonheur.

Ce que vous venez de lire vous a fait juger sans doute du succès de la conférence, entre M. Hickman & votre oncle. Je suis furieuse, sans exception, contre tous ces gens-là. Sans exception, je dois le dire; car j'ai fait sonder votre mere par votre bonne Norton, dans la même vûe qui a fait agir M. Hickmann. Jamais on n'a vû, dans le monde, des *brutes* si déterminés. Pourquoi m'arrêter au détail? J'ignore seulement jusqu'à quel point on peut excepter votre mere.

Votre oncle soutient que vous êtes perdue.
 „ Il se persuade tout, dit-il, au désavantage
 „ d'une fille qui a pû s'enfuir avec un homme;
 „ sur-tout, avec un homme tel que Lovelace.
 „ Ils s'attendoient à vous entendre parler de
 „ reconciliation, lorsqu'il vous seroit arrivé
 „ quelque pêsante disgrâce: mais ils étoient
 „ tous resolus de ne pas se remuer d'un pas
 „ en votre faveur, quand il s'agiroit de vous
 „ sauver la vie.

Ma

Ma très-chere amie! determinez-vous à faire valoir vos droits. Redemandez ce qui est à vous, & prenez le parti d'aller vivre comme vous le devez, dans votre propre maison. Alors, si vous ne vous mariez pas, vous aurez le plaisir de voir ces misérables ramper devant vous, dans l'espérance d'une reversion.

On vous accuse, comme votre tante l'a déjà fait dans sa lettre, de préméditation & de ruse dans votre fuite. Au lieu d'être touchés de quelque compassion pour vous, ils en ont demandé au Médiateur pour eux-mêmes, qui vous aimoient autrefois jusqu'à l'idolatrie, dit votre oncle, qui ne connoissoient de joie qu'en votre présence, qui devoient chaque mot à mesure qu'il sortoit de votre bouche, qui marchaient sur vos pas, lorsque vous marchiez devant eux, & je ne fais combien d'affectations de cette nature.

En un mot, il est évident pour moi, comme il doit l'être pour vous après avoir lû cette lettre, qu'il ne vous reste qu'un seul choix & que vous ne sauriez vous hâter trop de le faire. Supposons-nous que ce choix n'est pas en votre pouvoir? Je n'ai pas la patience de faire cette supposition.

A la vérité, je ne suis pas sans quelque embarras sur la manière dont vous vous y prendrez pour revenir à lui, après l'avoir tenu si

rigoureusement éloigné, & sur la vengeance même à laquelle son orgueil peut le porter. Mais je vous assure que si mon départ & la résolution de partager votre sort peuvent dispenser une ame si noble de se rabbaïsser trop, à plus forte raison s'ils peuvent empêcher votre ruine, je n'hésiterai pas un moment à partir. Qu'est-ce pour moi que le monde entier, lorsque je le mets en balance avec une amitié telle que la nôtre? Pensez-vous que cette vie ait quelque plaisir qui pût en être un pour moi, s'il me falloit voir une amie telle que vous, dans un abîme dont j'aurois pû la tirer par le sacrifice de tout ce qui porte ce nom? & lorsque je vous tiens ce langage, & que je suis prête à le vérifier, n'est-il pas vrai que ce que je vous offre n'est que le fruit d'une amitié dont j'ai l'obligation à votre mérite?

Pardonnez la chaleur de mes expressions. Celle de mes sentimens est fort au-dessus. Je suis enragée contre votre famille; car tout odieux qu'est ce que vous venez de lire, je ne vous ai pas tout dit; & peut-être ne vous le dirai-je jamais. Je suis irritée contre ma propre mere, qui a la petitesse d'esprit de s'attacher sans distinction à de vieilles maximes. Je suis furieuse contre votre insensé Lovelace, & contre sa misérable vanité. Cependant, tenons-nous, puisque c'est votre sort, à prendre ce fou tel qu'il est, & à tirer de lui le meilleur

leur parti qu'il est possible. Il ne s'est rendu coupable d'aucune indécence dont vous soiez directement blessée. Il n'oseroit : sa méchanceté n'est pas assez infernale. S'il avoit cette horrible intention, elle ne se seroit pas dérobée jusqu'à présent, dans la dépendance où vous êtes de lui, à des yeux aussi pénétrants que les vôtres, à un cœur aussi pur ! Sauvons donc ce Misérable, si nous le pouvons ; quoi qu'au risque de nous salir les doigts en aidant à le tirer de sa fange.

Mais il me semble, que pour une personne de votre fortune & de votre indépendance, il y a d'autres soins encore dont vous devez être occupée, si vous en venez au termes que je crois désormais indispensables. Vous ne m'apprenez point qu'il vous ait encore parlé de contrat, ni de permission ecclésiastique. C'est une réflexion facheuse. Mais comme votre mauvaise destinée vous prive de toute autre protection, vous devez vous tenir lieu à vous-même, de pere, de mere, d'oncles, & traiter vous-même ces deux points. Il le faut absolument ; votre situation vous y force. A quoi reviendrait à présent la délicatesse ? Aimerez-vous mieux néanmoins que je fisse la démarche de lui écrire ? Mais ce seroit comme si vous lui écriviez vous même : & vous pourriez lui écrire, en effet, si vous trouvez trop de peine à parler. Cependant, le mieux

assurément seroit de vous expliquer de bouche. Les paroles ne laissent aucune trace. Elles passent comme l'haleine & se mêlent avec l'air. On peut en resserrer le sens ou l'étendre; au lieu que l'expression de la plume est un témoignage authentique.

Je connois la douceur de votre esprit. Je ne connois pas moins la louable fierté de votre cœur, & la juste idée que vous avez de la dignité de notre sexe dans des occasions si délicates. Mais, encore une fois, c'est à quoi vous ne devez pas vous arrêter à présent. Votre honneur est intéressé à ne pas insister sur cette dignité.

„M. Lovelace, dirois-je; (sans trouver le
personnage moins ridicule pour son stupide
orgueil, qui lui fait souhaiter une sorte de
triomphe sur la dignité de sa femme) „je me
„vois privée, à votre occasion, de tout ce que
„j'avois d'amis au monde. Comment dois-je
„me regarder par rapport à vous? J'ai tout
„péché. Vous avez fait croire à plusieurs per-
„sonnes, contre mon inclination, que je suis
„mariée. D'autres savent que je ne le suis
„pas; & je ne souhaite point que personne
„croie que je le suis. Pensez-vous qu'il soit
„bien avantageux, pour ma réputation, de
„vivre avec vous sous le même toit? Vous
„me parlez de la maison de Madame Fret-
„chevill: si cette femme est incertaine dans
„ses

„ses projets, que m'importe sa maison? Vous
 „n'avez parlé de me procurer la compagnie
 „de votre cousine Montaigue: si le complôt
 „de mon frere est votre prétexte, pour ne
 „pas aller lui faire cette proposition vous-
 „même; vous pouvez lui écrire. J'insiste
 „sur ces deux points. Que vos parens s'y
 „présentent ou non, c'est ce qui doit m'être
 „indifférent, si la chose l'est pour eux.

Une déclaration de cette nature avancera beaucoup vos affaires. Il y a vingt moiens ma chere, que vous trouveriez pour une autre dans les mêmes circonstances. De l'insolence dont il est naturellement, il ne voudra pas qu'on puisse penser qu'il ait besoin de consulter personne. Il sera forcé par conséquent de s'expliquer; & s'il s'explique, au nom de Dieu, plus de délais de votre part. Fixez lui le jour; & que ce jour ne soit pas éloigné. Ce seroit déroger, & à votre mérite, & à votre honneur, permettez moi de le dire, quand même ses explications ne seroient pas aussi nettes qu'elles doivent l'être, de paroître douter de ses intentions, & d'attendre des confirmations qui me le feroient mépriser éternellement, s'il les rendoit nécessaires. Souvenez-vous, ma chere, qu'un excès de modestie vous a deja fait manquer deux fois, ou plus souvent, des occasions que vous n'aurez pas dû laisser échapper. A

Q 5

l'égard

l'égard des articles, s'ils ne viennent pas naturellement, je les abandonnerois à sa propre volonté & à celle de sa famille. Alors, vous êtes à la fin de tous vos embarras.

Voilà mon avis. Faites-y les changemens qui conviendront aux circonstances, & suivez le vôtre. Mais en vérité, ma chere, je ferois ce que je vous conseille ou quelque chose d'approchant; & je ne balan-ce point à le signer de mon nom.

ANNE HOWE.

(Billet qui fût joint à la lettre précédente.)

Il faut que je vous communique mes propres chagrins, quoique vous soiez si tourmentée des vôtres. J'ai une nouvelle curieuse à vous apprendre. Votre oncle Antonin pense à se marier. Devinez avec qui: avec ma mere. Rien n'est plus vrai. Votre famille le fait deja. On en rejette la faute sur vous, avec un redoublement de malignité; & le vieux Masque n'apporte pas d'autre excuse.

Ne faites pas connoître que vous en soiez informée; & de peur d'accident, ne m'en parlez pas même dans vos lettres.

Je ne crois pas que cette folle idée puisse réussir. Mais c'est un bon prétexte pour querreller ma mere; & si je n'en avois pas manqué jusqu'à présent, ne doutez pas que je ne fusse depuis longtems à Londres. Aux pre-mière-

nières marques d'encouragement que je croirai découvrir de sa part, je donne son congé à Hickman; cela est certain. Si ma mere me chagrine sur un point de cette importance, je ne vois pour moi aucune raison de l'obliger sur l'autre. Il est impossible que sa vûe ne soit qu'une ruse pour me faire hâter mon mariage. Je repète que ce beau projet ne peut réussir. Mais ces veuves sont étranges; sans compter que vieilles ou jeunes, nous sommes toutes si aisés qu'on nous fasse la cour & qu'on nous admire! A cet âge-là surtout, il est si doux pour une Mere de se voir comme ramenée à la classe de sa fille! J'ai souffert beaucoup, de l'air de satisfaction qui étoit répandu sur son visage lorsqu'elle m'a communiqué les propositions. Cependant, elle affectoit de m'en parler, comme d'une chose qui la touchoit peu.

Ces garçons surannés, qui se trouvent vieux sans s'en appercevoir, n'ont pas plutôt pris leur parti, qu'il ne leur reste rien de plus pressant que de faire connoître leurs intentions. Au fond, les richesses de votre oncle sont une puissante amorce. Ajoutez une fille impertinente dont on n'est pas fâché de se defaire; & la mémoire d'un pere, qui n'est pas d'un grand poids dans la balance. Mais que l'un avance, s'il a cette hardiesse. Que l'autre ait celle de l'encourager. Nous

ver-



verrons, nous verrons. J'espère néanmoins que j'en serai quitte pour la peur.

Pardon, ma chere. Je suis picquée. Peut-être me trouverez-vous coupable: aussi me garderai-je bien de mettre mon nom à ce billet. D'autres mains peuvent ressembler à la mienne. Vous ne m'avez pas vûe l'écrire.

LETTRE CLXXVIII.

Miſſ CLARISSE HARLOVE,
à *Miſſ* HOWE.

Lundi apres-midi, 15 de Mai.

C'est à présent, ma meilleure, mon unique Amie, qu'il ne me reste plus en effet deux partis à choisir. Je reconnois à présent que j'ai poussé mon ressentiment trop loin, puisque je me trouve dans le cas de paroître obligée à la patience de mon Tiran, pour une conduite qui peut lui sembler capricieuse & puerile, ou plutôt, qui lui a fait connoître le peu d'estime que j'ai pour lui. Il la croira du moins fort subordonnée; pendant que son orgueil lui persuade qu'il la mérite exclusive & du premier ordre. Ah ma chere! se voir forcée de se jeter comme à la tête d'un homme, qui n'est pas en vérité un homme généreux! Cette idée n'est-elle pas capable d'affliger mortellement une
jeune

jeune personne, pour laquelle toute autre espérance est évanouie, & qui n'a plus par conséquent devant elle qu'une éternité de tristesse, dont l'homme auquel sa mauvaise destinée la livre est capable lui-même de se faire un cruel plaisir ? Il me semble, en vérité, que c'est à quoi je m'attens avec ce sauvage. Quel sort est le mien !

Vous me donnez, ma chere, un fort bon conseil sur la manière décisive dont je dois lui parler. Mais considérez-vous à qui vous donnez ce conseil ? De toutes les femmes du monde, j'étois celle qui devois me trouver le moins dans l'occasion de le recevoir : car il surpasse absolument mes forces. Moi, presser un homme d'être mon mari ! Moi, rassembler toutes mes forces pour hâter les résolutions d'un homme trop lent ! Chercher moi-même à faire renaître une occasion que j'ai perdue ! Ménacer en quelque sorte, employer du moins les reproches pour assurer mon mariage ! Ah ! chere Miss Howe, si ce parti est juste, s'il est sage, que cette justice & cette sagesse doivent coûter à la modestie ; ou à la fierté, si vous l'aimez mieux ! Ou pour m'exprimer dans vos termes, se tenir lieu à soi-même de pere, de mere & d'oncles ! surtout, lorsqu'on a lieu de croire, que l'homme veut s'en faire un triomphe ! Par pitié, ma chere, conseillez-moi,

moi, persuadez-moi de renoncer pour jamais à lui, & j'embrasserai pour j'aurais votre conseil.

Vous m'apprenez que vous avez fait l'esfai du credit de Madame Norton sur ma mere; vous me cachez, dites-vous, une partie de la fâcheuse reponse qu'on a faite à M. Hickman; & vous ajoutez, que peut-être ne m'en apprendrez vous jamais davantage. Pourquoi donc ma chere? Quelles sont, quelles peuvent être les fâcheuses reponses que vous ne devez jamais m'apprendre? Quoi de pire, que de renoncer pour jamais à moi?
 „ Mon oncle, dites-vous, me croit perdue.
 „ Il déclare qu'il se persuade tout au désavan-
 „ tage d'une fille qui a pû s'enfuir avec un
 „ homme: & tous sont resolus de ne pas se
 „ remuer d'un seul pas, quand il seroit que-
 „ sion de me sauver la vie!

Me tenez-vous quelque chose de pis en reserve? Parlez ma chere! Mon pere n'aura pas renouvelé contre moi sa terrible malediction. Ma mere du moins n'y aura pas joint la sienne. Mes oncles l'auroient ils scellée de leur consentement? En auroit-on fait un acte de famille? Quelle est donc, ma chere, cette fatale partie de mes disgraces, que vous ne voulez jamais me reveler?

O Lovelace! que n'entres-tu dans ma chambre, tandis que j'ai cette noire perspective

tive

tive devant les yeux? C'est à ce moment, que si tu pouvois pénétrer dans mon cœur, tu verrois une affliction digne de ton barbare triomphe?

* * *

La violence de mes sentimens, m'a forcée de quitter la plume.

Vous dites donc, que vous avez fait l'essai du credit de Madame Norton sur ma mere? Ce qui est fait est fait. Cependant, je souhaiterois, que sur un point si important, vous n'eussiez rien entrepris sans m'avoir consultée. Pardon, ma chere: mais cette noble & généreuse amitié, dont vous m'assurez avec une chaleur si extraordinaire & dans des termes si obligeans, me cause autant de crainte que d'admiration, par son ardeur.

Revenons à l'opinion où vous êtes, que je ne puis me dispenser de me donner à lui; & que soit qu'il y consente ou non, mon propre honneur ne me permet plus de le quitter. Il faut donc que je tire parti d'une situation si desespérée.

Ce matin, il est sorti de fort bonne heure, après m'avoir fait dire qu'il ne reviendrait pas dîner; à moins que je ne lui fisse l'honneur de le recevoir à dîner avec moi. Je m'en suis excusée. Ce homme, dont la colè-
re

re est à present d'une si haute importance pour moi, n'a pas été content de ma réponse.

Comme il s'attend, aussi-bien que moi, que je recevrai aujourd'hui de vos nouvelles, je m'imagine, que son absence ne sera pas longue. Apparemment qu'à son retour, il prendra un air grave, imposant, un air d'autorité si vous voulez. Et moi, ne dois-je pas prendre alors un air humble, un air soumis, & m'efforcer, par des apparences respectueuses de m'infinuer dans ses bonnes grâces? lui demander pardon, si-non de bouche, du moins en baissant les yeux, d'avoir eu l'injustice de le tenir éloigné? Je n'y dois pas manquer sans doute. Mais il faut que j'essaie auparavant, si ce rolle me sied. Vous m'avez raillé souvent de l'excès de ma douceur. Eh-bien, il faut essayer de me rendre encore plus douce. N'est-ce pas votre avis... O ma chere!

Mais je vais me tenir assise, les mains croisées devant moi, resignée à tout car je l'entens revenir ou plutôt, irai-je simplement au devant de lui & lui adresserai-je ma harangue, dans les termes que vous m'avez prescrits?

Il est rentré. Il me l'a fait dire, en demandant à me voir. Dorcas raconte que tous ses mouvemens respirent l'impatience. Mais il m'est impossible, oui, impossible de lui parler.

Lundi

Lundi au soir.

La lecture de votre lettre & mes douloureuses réflexions m'ont rendue incapable de le voir. La première question qu'il a faite à Dorcas a été, si j'avois reçu quelque lettre depuis qu'il étoit parti. Elle lui a répondu, que j'en avois reçu une, que je n'avois pas cessé de pleurer depuis, & que j'étois encore à jeun.

Il l'a fait remonter aussitôt, pour me demander une entre-vûe avec de nouvelles instances. J'ai répondu que je n'étois pas bien; que demain au matin, je le verrois d'aussi bonne heure qu'il le souhaiteroit.

Ce ton n'est-il pas humble? Ne vous le paroît-il pas assez, ma chère? Cependant on ne l'a pas pris pour de l'humilité. Dorcas m'a dit qu'il s'étoit frotté impatiemment le visage, & qu'en se promenant dans la salle, il avoit laissé échapper quelques mots emportés.

Une demie heure après, il m'a renvoyé cette fille, pour me supplier instamment de l'admettre à souper avec moi, en promettant de ne prendre aucun autre sujet de conversation que ceux que je ferois naître moi-même. Ainsi j'aurois été libre comme vous voyez, de lui faire ma cour. Mais je l'ai fait prier encore de recevoir mes excuses. Que voulez-vous, ma chère? J'avois les yeux enflés. Je me sentois tres-foible. Il m'auroit été impossible, après plusieurs jours de distance,

T. IV. P. I.

R

d'en-



d'entrer tout d'un coup, avec une certaine liberté, dans la conversation à laquelle je suis forcée par l'entier abandon de mes amis, & par votre conseil.

Il m'a fait dire aussitôt qu'ayant appris que j'étois encore à jeun, il se soumettroit à mes ordres, si je voulois promettre de manger un poulet. Voila bien de la bonté dans sa colère. Ne l'admirez-vous pas? J'ai promis ce qu'il désiroit. C'est une préparation à l'humilité. Je serai fort heureuse, assurément, si je lui trouve demain une forte de disposition à me pardonner.

Je me hais moi-même. Mais je ne veux pas être insultée. Non, je ne veux pas l'être quoi qu'il puisse en arriver.

LETTRE CLXXIX.

Miss CLARISSE HARLOVE, à

Miss HOWE.

Mardi, 16 de Mai.

Il paroît que nous sommes encore parvenus à quelque espèce de raccommodement; mais c'est au travers de l'orage. Je vous dois ce curieux détail.

Dès six heures du matin, j'ai crû l'entendre dans la salle à manger. Je m'étois mise au lit

lit en fort mauvais état, & j'étois déjà levée aussi: mais je n'ai pas ouvert ma porte avant sept heures, & Dorcas est venue alors me proposer de le voir. Je suis descendue.

Il s'est avancé vers moi; & me prenant la main, lorsque je suis entrée dans la salle: je ne me suis pas mis au lit, Mademoiselle, avant deux heures: cependant je n'ai pas fermé l'œil pendant le reste de la nuit. Au nom de Dieu, ne me tourmentez pas, comme vous l'avez fait toute la semaine. Il s'est arrêté. J'ai gardé le silence. D'abord, a-t'il continué, j'ai cru que votre ressentiment pour une légère curiosité ne pouvoit être bien vif, & qu'il se dissiperoit de lui-même. Mais lorsque vous m'avez déclaré qu'il dureroit jusqu'à l'explication que vous attendez sur de nouvelles ouvertures, dont le succès m'expose à vous perdre pour toujours, comment aurois-je pu soutenir la pensée d'avoir fait si peu d'impression sur votre cœur, malgré l'union de nos intérêts?

Il s'est encore arrêté. J'ai continué de me taire. Il a repris: je reconnois, Mademoiselle, que la nature m'a donné un cœur fier. Il m'est bien pardonnable d'avoir espéré quelque marque de faveur & de préférence de la part d'une personne, à qui toute mon ambition est d'appartenir, & d'avoir souhaité que son choix ne parût pas ouvertement conduit

2075

R 2

par



par la malignité de ses propres persécuteurs & de mes ennemis irreconciliables.

Il s'est étendu assez long-tems sur la même idée. Vous savez, ma chere, qu'il m'a donné vingt sujets de recrimination. Je ne l'ai point épargné. Mais il seroit inutile de vous répéter tous les chefs. Chacun de ces points, lui ai-je dit, n'étoit propre à me convaincre que de sa fierté. Je lui ai confessé que j'en avois autant que lui, mais d'une espèce différente: & j'ai ajouté, que s'il entroit dans la sienne le moindre mélange d'une véritable fierté, d'une fierté digne de sa naissance & de sa fortune, il fouhaiteroit plutôt d'exciter la mienne, que de la combattre ou de s'en plaindre: que c'étoit elle qui m'avoit fait regarder comme au-dessous de moi de désavouer mes motifs, lorsque depuis quelques jours j'avois évité tout entretien avec lui, & lorsque j'avois refusé la visite de M. Menzell, pour ne pas tomber sur des points dont la décision n'étoit pas en mon pouvoir jusqu'à la réponse que j'attendois de mon oncle: enfin, qu'il étoit vrai que je l'avois fait sonder, dans l'espérance d'obtenir sa médiation, pour me reconcilier avec ma famille, à des conditions que je lui avois fait proposer. Il ne savoit pas, m'a-t'il répondu, s'il pouvoit prendre la liberté de me demander quelles étoient ces conditions: mais il ne lui étoit

étoit que trop aisé de les deviner, & de juger même quel devoit être le premier de mes sacrifices. Cependant, je lui permettois de dire qu'autant qu'il admiroit la noblesse de mes sentimens en général, & en particulier cette véritable fierté que je venois d'expliquer, autant il souhaiteroit qu'elle fût assez uniforme pour m'élever au-dessus de la soumission que je rendois à des esprits implacables, comme elle me mettoit au-dessus de toute sorte d'indulgence & de faveur pour lui.

Le devoir de la nature, Monsieur, me fait une loi des soumissions que vous me reprochez. Un pere, une mere, des oncles, voilà ce qui justifie ces soumissions. Mais de grace, Monsieur, qu'auriez-vous à dire pour ce que vous appelez de la faveur & de l'indulgence? Ferez-vous valoir ce que vous avez mérité d'eux & de moi?

Hélas! qu'entens-je! s'est-il écrié: après leurs persécutions! après tout ce que vous avez souffert! après ce que vous m'avez permis d'espérer! Nous parlions de fierté; permettez que je vous demande, Mademoiselle, quelle seroit la fierté d'un homme qui dispenserait la personne qu'il aime, de l'honorer de quelque inclination & de quelque préférence? Quel seroit un amour....

Un amour, Monsieur! Qui parle d'amour? N'en étions-nous pas à ce que vous avez mé-

rité? Vous ai-je jamais marqué, vous ai-je jamais demandé quelque chose qui ressemble à l'amour? Mais ces débats ne finiroient point: si irréprochables l'un & l'autre, si plein de nous-mêmes....

Je ne me crois pas irréprochable, Mademoiselle: mais..... Mais, qu'oi, Monsieur? Aurez-vous toujours recours à des subtilités? Chercherez-vous des excuses? Ferez-vous des promesses? & quelles promesses, Monsieur? celle d'être à l'avenir ce qu'on doit rougir de n'avoir pas toujours été?

Grand Dieu! a-t'il interrompu, en levant les yeux vers le Ciel, si ta bonté te permettoit d'être aussi sévère....

Fort-bien, fort-bien, ai-je repris impatientement; il me suffit d'observer combien la différence de nos idées fait voir qu'il y en a dans nos Caractères. Ainsi, Monsieur....

Qu'allez-vous dire, Mademoiselle? ... Vous jetez un trouble dans mon cœur! (En effet, ses regards m'ont paru si farouches, que j'en ai tressailli). Qu'allez-vous dire?

Qu'il faut prendre, Monsieur, le parti, (ne vous emportez pas; je ne suis qu'une fille très-foible sur bien des points; mais lorsqu'il est question d'être ce que je dois, ou d'être indigne de vivre, je me connois mal, si je n'ai pas l'esprit noble & invincible).

le

le

le

le parti de renoncer mutuellement à tout autre égard que celui de la civilité. Voici sur quoi vous pouvez compter de ma part, & c'est de quoi satisfaire votre fierté : je ne ferai jamais la femme d'un autre homme. J'ai assez connu votre sexe. Je vous ai du moins assez connu. Le célibat sera mon choix pour jamais, & je vous laisserai la liberté de suivre le vôtre.

Qu'entens je ! de l'indifférence, s'est-il écrié d'un ton passionné, & pis que de l'indifférence !

Je l'ai interrompû. De l'indifférence, si vous voulez ; il me semble, que vous n'avez pas mérité de moi d'autres sentimens. Si vous en jugez autrement, c'est un sujet que je vous donne, ou du moins à votre fierté, pour me haïr.

Chere, chere Clarisse ! en se saisissant brusquement de ma main ; je conjure votre cœur d'être plus uniforme dans sa noblesse. Des égards de civilité, Mademoiselle ! des égards ! Ah ! pouvez-vous prétendre de réduire à des bornes si étroites une passion telle que la mienne ?

Une passion telle que la vôtre, M. Lovelace, mérite absolument d'être resserrée dans ces bornes. Nous nous trompons l'un ou l'autre dans l'idée que nous en avons ; mais je vais jusqu'à douter si votre ame est capable de se resserrer & de s'étendre autant qu'il est

nécessaire pour devenir telle que je la souhaiterois. Levez, aussi longtems que vous voudrez, les mains & les yeux au Ciel, avec ce silence emphatique & ces marques d'étonnement. Que signifient-elles, de quoi peuvent-elles me convaincre, si ce n'est que nous ne sommes pas nés l'un pour l'autre?

Sur sa damnation! m'a-t'il dit, en reprenant ma main avec tant de force qu'il m'a blessée, il étoit né pour moi, je l'étois pour lui; je serois à lui, je serois sa femme, fut-ce au prix de son salut éternel.

Cette violence m'a fort effraïée. Laissez-moi, Monsieur, ou souffrez que je me retire. Quoi? c'est d'une manière si choquante, que cette passion tant vantée se declare?

Vous ne me quitterez point, Mademoiselle; non, vous ne me quitterez point en colère.

Je reviendrai, Monsieur; je vous promets de revenir, lorsque vous serez moins emporté, moins offensant.

Il m'a laissé la liberté de sortir. J'étois si effraïée, qu'en arrivant à ma chambre, j'ai eu besoin de me soulager par un torrent de larmes.

Une demie heure après, il m'a marqué, par un petit billet, le regret qu'il avoit de sa violence, & l'impatience où il étoit de me revoir.

J'ai cédé à ses instances; n'ayant point de secours à tirer de moi-même, j'ai cédé. Il m'a prodigué les excuses. O ma chere! qu'aurez-

vous

vous fait vous-même avec un homme tel que lui & dans ma situation ?

Il avoit appris par expérience, m'a-t'il dit, ce que c'étoit qu'un désordre frénétique. Il avouoit qu'il avoit pensé perdre la raison. Mais avoir tant souffert pendant une semaine entière ! & m'entendre parler ensuite des seuls égards de la civilité ; lorsqu'il espéroit de la noblesse de mon cœur.....

Espérez ce qu'il vous plaira, ai-je interrompû ; je dois vous répéter, que je ne crois pas nos esprits faits l'un pour l'autre. Vous m'avez jettée dans l'embarras où je suis. Il ne me reste que Miss Howe pour amie. Je ne veux pas vous cacher mes véritables sentimens ; c'est contre ma volonté que je suis obligée d'accepter votre protection, dans les craintes que j'ai du côté de mon frere, qui n'a point abandonné ses projets, si j'en dois croire les avis de Miss Howe ; votre protection, c'est-à-dire, celle de l'homme qui cause mes disgraces, & cela, souvenez-vous en, sans que j'y aie la moindre part.

Je m'en souviens, Mademoiselle. Vous me l'avez répété si souvent, que je ne puis l'oublier.

Cependant, Monsieur, je veux vous la devoir, cette protection, si mon malheur me la rend nécessaire ; dans l'espoir que vous apporterez tous vos soins à prévenir les facheux accidens. Mais, qui vous empêche de quitter

cette maison? Ne puis-je vous faire avertir au besoin? Il paroît que Madame Fretchvill ne fait ce qu'elle veut. Les femmes d'ici deviennent, à la vérité, plus civiles de jour en jour; mais j'aimerois mieux un logement plus convenable à ma situation. Personne ne fait mieux que moi ce qui me convient, & je suis résolue de n'être pas obligée à tout le monde. Si vous me quittez, je prendrai civilement congé de mes hôtes, & je me retirerai dans quelque Village voisin de la Ville, où j'attendrai avec patience l'arrivée de M. Morden.

Il croioit, m'a-t'il dit, pouvoir inférer de mon discours que ma négociation, du côté de ma famille, avoit été sans succès. Il se flattoit, par conséquent, que je lui accorderois enfin la liberté de me proposer des articles auxquels on donneroit la forme d'un contrat. Cette ouverture, qu'il pensoit à me faire depuis longtems, & qui avoit été différée par divers accidens sur lesquels son cœur n'avoit rien à se reprocher, il l'avoit remise au moment que je prendrois possession de ma nouvelle maison, & lorsqu'il me verroit aussi indépendante en apparence que je l'étois réellement. Il m'a demandé la permission de m'expliquer là-dessus ses idées; sans s'attendre, m'a-t'il dit, à une reponse immédiate, mais pour les soumettre à mes réflexions.

Hesi-

Hesiter, rougir, baisser les yeux, n'étoit-ce pas un langage assez clair? J'avois votre conseil trop présent. J'étois disposée à le suivre; mais j'ai hésité.

Il a repris la parole, sur mon silence. Dieu lui étoit témoin de la justice, & s'il l'osoit dire, de la générosité de ses intentions. Il me demandoit seulement assez de bonté pour écouter ce qui regardoit les articles.

Ne pouvoit-il pas venir tout d'un coup au sujet, sans toutes ces préparations affectées? Il y a mille choses, vous le savez, qu'on refuse & qu'on doit refuser, lorsque la permission de les dire est demandée; & lorsqu'une fois on les a refusées, l'honneur oblige de ne pas se retracter; au-lieu qu'étant insinuées avec un peu d'adresse, elles peuvent mériter plus de considération.

Je me suis crue obligée, si non d'abandonner-tout à fait cette matière, du moins, de lui faire prendre un tour plus vague; dans la double vûe de m'épargner la mortification de montrer trop de complaisance, après l'espèce d'éloignement où nous avions été l'un de l'autre, & d'éviter, suivant votre avis, la nécessité de lui faire un refus, qui nous auroit encore jettés plus loin de toute espèce de conciliation. Cruelle alternative, à laquelle je me voiois reduite!

Vous

Vous parlez de *générosité*, M. Lovelace, vous parlez de justice, lui ai-je dit: & c'est peut-être, sans avoir considéré la force de ces deux termes, dans le sens où vous les employiez. Je veux vous expliquer ce que c'est que la *générosité*, dans le sens que j'y attache. La véritable *générosité* ne se borne pas aux objets pecuniaires. Elle est plus que la politesse; elle est plus que la bonne foi, plus que l'honneur, plus que la justice: puisque toutes ces qualités ne sont que des devoirs, dont une créature raisonnable ne peut se dispenser. Mais la véritable *générosité* est la grandeur d'âme: elle nous excite à faire pour nos semblables, plus qu'on ne peut exiger de nous à la rigueur. Elle nous oblige de secourir avec empressement ceux qui ont besoin de secours, & de prévenir même leur espérance ou leur attente. La *générosité*, Monsieur, ne permettra point à une belle âme de laisser du doute sur ses honorables & bienfaisantes intentions: & bien moins lui permettra-t'elle d'offenser, de blesser personne; sur tout ceux que l'infortune ou quelque autre accident a jettés sous sa protection.

S'il eût été bien disposé, quelle occasion n'avoit-il pas, dans la dernière partie de cette remarque, pour éclaircir toutes ses intentions? Mais il ne s'est arrêté qu'à la première. „ Ad-
„ mirable définition, m'a-t'il dit! Mais à ce
ano V „ compte,

„ compte, Mademoiselle, qui pourra jamais
„ mériter le nom de généreux à l'égard de
„ vous? J'implore votre propre générosité;
„ tandis que la justice fera mon seul objet,
„ comme elle doit être mon seul mérite....
„ Jamais une femme n'eût les sentimens si
„ relevés & si délicats!

Cette extrême admiration pour mes sentimens, ai-je répliqué, ne fait honneur, ni à vous, ni à la compagnie où vous avez vécu. Vous trouveriez mille femmes plus délicates que moi; car elles auroient évité le mauvais pas que j'ai fait sans le vouloir, & la nécessité où cette erreur me jette de donner des leçons de générosité, à un homme qui n'a pas l'ame assez délicate pour concevoir ce qui fait la gloire & la distinction du caractère d'une femme.

Il m'a nommée *son divin Précepteur*. Il vouloit s'efforcer, comme il m'en avoit souvent assurée, de former son cœur par mes principes, & ses manières, par mon exemple. Mais il espéroit qu'à présent, je lui permettrois de m'expliquer en peu de mots la *justice* qu'il se proposoit de me rendre dans le plan des articles. Ici, ma chere, je me suis assez animée pour lui répondre, que je ne me sentoie pas actuellement la force de traiter un sujet de cette importance;
mais,

mais, qu'il pouvoit mettre ses idées par écrit, & que je saurois quelle réponse j'aurois à lui faire. Je l'ai prié seulement de se souvenir, que s'il touchoit quelque point dans lequel mon pere fût mêlé, je jugerois, par la manière dont il traiteroit le pere, de la considération qu'il avoit pour la fille.

Ses regards m'ont fait juger qu'il auroit mieux aimé s'expliquer de bouche que par écrit: mais, s'il avoit osé me le faire connoître, je me préparois à lui faire une reponse severe; & peut-être s'en est-il apperçu à mes yeux.

* * *

Voilà les termes où nous sommes à présent. Une espèce de calme a succédé à l'orage. Qui peut deviner, avec un esprit tel que le sien, si c'est le calme ou l'orage qui naîtra de notre première entrevue? Mais il me semble, ma chere, que je ne me suis pas conduite avec bassesse, & je suis sûre que vous en aurez quelque joie. Je puis du moins lever les yeux sur lui, avec un reste de *dignité*. Quel autre terme pourrois-je employer, qui ne sentit point l'arrogance? Quoique les circonstances se soient arrangées d'une manière qui ne m'a pas permis de prendre votre conseil sur ce dernier événement, c'est le courage que vous m'avez inspiré, qui m'a rendue capable de mener les affaires à ce point, & qui m'a fait renoncer au dessein de fuir. J'y étois résolue, à toutes sortes de risques. Cependant, lorsque j'en serois venue à l'exécution, j'ignore ce que j'aurois fait; parce que cette démarche auroit dépendu de la conduite qu'il auroit tenue alors avec moi.

Au

Au fond, quelque conduite qu'il puisse tenir, je commence à craindre comme vous, que s'il me mettoit dans la nécessité de le quitter, ma situation n'en prît pas une meilleure apparence aux yeux du public. D'un autre côté, je ne veux pas être traitée indignement, aussi longtems que j'aurai le pouvoir de l'empêcher.

Vous-même, ma chere, vous m'avez reproché d'avoir perdu plusieurs fois, par un excès de modestie, l'occasion d'être . . . d'être quoi? ma chere amie: la femme d'un libertin. Ce que c'est qu'un libertin & que sa femme, la lettre de M. Morden nous l'apprend. Souffrez, qu'une fois pour toutes, je tache de vous expliquer mes motifs, dans la conduite que j'ai tenue avec cet homme-là, & les principes sur lesquels je me suis fondée; du moins tels qu'ils me paroissent après de serieuses reflexions.

Faites-moi la grace de croire qu'ils n'ont pas leur source dans la seule délicatesse de mon sexe, ni même dans la crainte de ce que M. Lovelace, aujourd'hui mon tiran, & peut-être un jour mon mari, pourroit penser d'une complaisance précipitée à l'occasion d'une conduite aussi désagréable que la sienne. Ils viennent principalement du fond de mon cœur, c'est-à-dire, de sa propre droiture, du jugement qu'il porte de ce qui est convenable & de ce qui ne l'est pas, & qui me fait désirer, sans étude, premièrement de me satisfaire moi-même; ensuite, mais seulement en second lieu, de satisfaire M. Lovelace & le public. Ces principes sont dans mon essence. Je les y ai trouvés; plantés sans doute de la main de mon auteur. Ils me forcent, en quelque sorte, de me conformer à leurs inspirations. Je n'ai pas d'autre moien d'être

tre



tre contente de moi-même, ni d'autre règle pour me conduire dignement, soit dans l'état du mariage, soit dans celui du célibat; de quelque manière que les autres puissent se conduire avec moi.

Il me semble, ma chère, que je ne me trompe pas moi-même, & qu'au-lieu de rectifier ce qu'il y a de défectueux dans mon cœur, je ne cherche point à excuser des habitudes ou des foibles que je ne puisse vaincre. Le cœur s'enveloppe souvent dans ses propres replis. Dévoilez le mien, ma chère; il a toujours été ouvert devant vous: mais ne m'épargnez pas, si vous le trouvez ou si vous le jugez coupable.

J'ai crû, comme j'ai dit, cette explication nécessaire une fois pour toutes, dans la seule vue de vous convaincre, qu'au poids le plus exact, mes fautes peuvent venir d'un défaut de lumières, mais qu'elles ne viendront jamais de ma volonté.

CL. HARLOVE.

Fin de la première Partie du Tome IV.

